MAD MOVIES PRÉSENTE



IMPACT

N°18

EASTWOOD
Retour en force

L'ARME ABSOLUE
Van Damme: l'exploit

AVORIAZ
Descente aux enfers

FREDDY IV
Lames Damnées

LEVIATHAN
Alien sous les mers

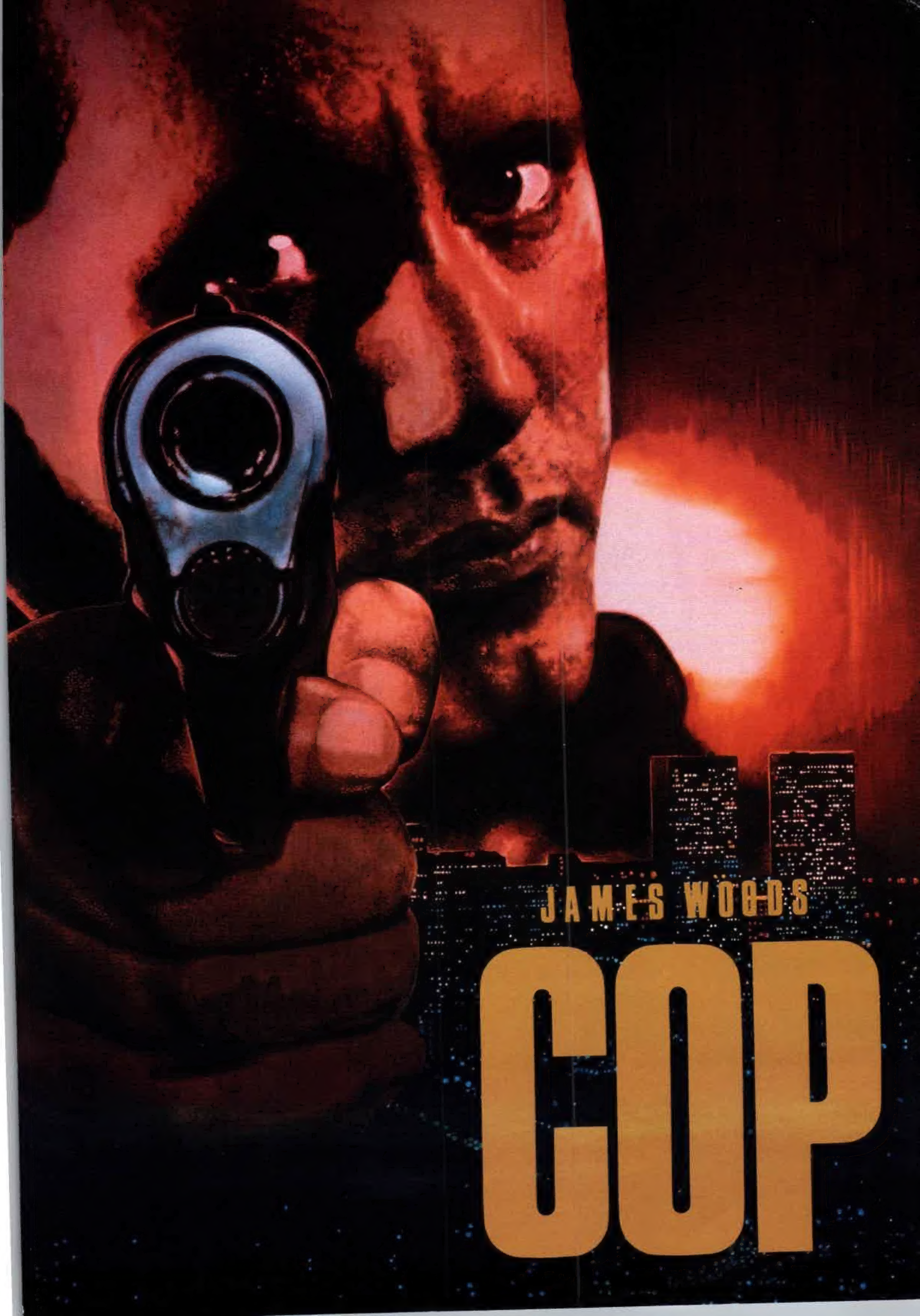
BEETLEJUICE
Le rire d'Outre-tombe

©HELKI

M 3226 - 18 - 20,00 F



Belgique: 146 FB - Canada: $ 6.25
Espagne: 560 Pts - RCI: 1510 CFA


JAMES WOODS
COP

MAD MOVIES PRÉSENTE



IMPACT

SOMMAIRE

6. LE CAUCHEMAR DE FREDDY
Quatrième aventure sanglante pour ce croquemitaine devenu superstar aux Etats-Unis. Le marchand de sable passe mais, au passage, laisse goûter de ses griffes. C'est bon...

10. LA DERNIERE CIBLE
Clint Eastwood dans, probablement, la dernière des enquêtes de Dirty Harry. Auto-dérision, clin d'oeil, poursuites loufoques... Le temps n'est plus aux gros flingues.

12. HARRY, De Amour à Zéro
De temps en temps des bilans s'imposent. Voici venir celui de Harry, le flic le plus dégueulasse de la terre. Facho, réac hier, progressiste aujourd'hui.

16 L'ARME ABSOLUE
Le karétéka belge Jean-Claude Van Damme contre le Japonais Ko Koshugi. L'un représente le KGB, l'autre la CIA. Et ils se se bastonnent sur fond de plages ensoleillées. Leur manager, Eric Karson, passe aux aveux.

21. POLARS, DU RIRE AUX ARMES
Pas question de rigoler (sinon jaune) dans **Cop** de James B. Harris et où James Woods traque le psychopathe. En revanche, **Un Poisson Nommé Wanda** et **Veuve... Mais pas Trop** roulent dans la farine cambrioleurs anglais et mafiosi. John Cleese et Jonathan Demme en causent.

26. WILLOW
Le film est nul mais les effets-spéciaux géniaux, voilà pourquoi on n'a d'yeux que pour eux. On ne peut pas tout avoir.

28. BEETLEJUICE
Le film est génial, les effets-spéciaux aussi. **Willow** n'a qu'à en prendre de la graine. Bricolés par une bande de fous, ils portent la signa ture de Robert Short notamment, inventeur de la queue de sirène de Darryl Hannah dans **Splash**.

30. MOONWALKER
Un film à surprises, à mauvaises surprises. Le mystère soyeusement entretenu dissimulait en fait n'importe quoi, des clips collés bout à bout. La honte.

32. LEVIATHAN
Quand **20.000 Lieues sous les Mers** rencontre **Alien** et **Outland**. George Pan Cosmatos (**Rambo II**) piste le monstre biologique et surprend quelques hommes et femmes se métamorphosant en poisson. Frits ? Visible d'ici six à huit mois.

36. TSUI HARK, LE GENIE CHINOIS
Tsui... qui ? Tsui Hark, cinéaste, producteur, scénariste à Hong Kong. Tour à tour insulté et adoré, ce drôle de bonhomme a produit **Histoires de Fantômes Chinois**. Pour cela, et beaucoup d'autres bienfaits, on devrait le cannoniser de son vivant.

44. AVORIAZ 89.
Le rendez-vous obligatoire du mois de janvier. Sang et neige font toujours bon ménage mais les organisateurs du Festival ont décidé d'adoucir la programmation. Ce n'est certainement pas **Hellraiser II** qui aura le grand prix.

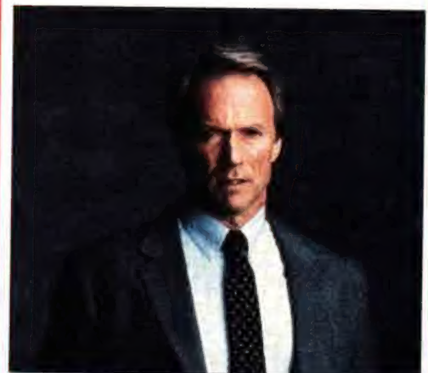
ET AUSSI : 4. **TELEGRAMMES** (les potins de notre commère), **40. EXPRESSO** (Brigitte Lahaie dirige une collection de livres de cul, John Carradine est mort, Jürgen Prochnow bien vivant et des petits malins plagient **Histoires de fantômes Chinois**...)**46. TIR ROUPE** (un peu de tout, même du Lelouch et du Zeffirelli !), **42- CINE CIBLES** (**Gorilles dans la Brume, Casino royale, Walker, Dear America, Tucker, Rush**), **48. VIDEO** (**Les Dents de la Mort, Fair Game** et **War Zone** sont bien, le reste, bof... Et quelques cassettes cochonnes pour vous rincer l'oeil).

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters. Rédacteur en chef : Marc Toullec. Secrétaire de rédaction, maquette : Bernard Achour. Comité de rédaction : Bernard Achour, Marcel Burel, Alain Charlot, Vincent Guignebert. Collaboration: Gilles Boulenger, Betty Chappe, Cyrille Giraud et Jack Tewksbury. Correspondants : Maitland McDonagh (New York), Michael Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Rome) et Loïc Broutsec (Plougazoil). Composition : Samat. Photogravure : IGO. Impression : SIEP. Distribution : NMPP. Rédaction/Administration : 4 rue Mansart, 75009 Paris. Dépôt légal : décembre 1988. Commission paritaire : N°67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 18 tiré à 70.000 exemplaires. Remerciements : Florence Borda, Daniel Bouteiller, Denise Breton, Michel Burstein, Capital Cinéma, Pierre Carboni, Carletti, MichèleDarmon, D.D.A., Yvette Calmel-Rougerie, Colmax, Thierry Defait,Françoise Dessaigne, Michel Fimas, Joelle Français, Laurent Oueisman, Samuel Hadida, Anne Lara, Lumière, Pascale Reno, Alain Roulleau, Robert Schlockoff, Jean-Pierre Vincent.

GUEULES



Robert Englund, p. 6



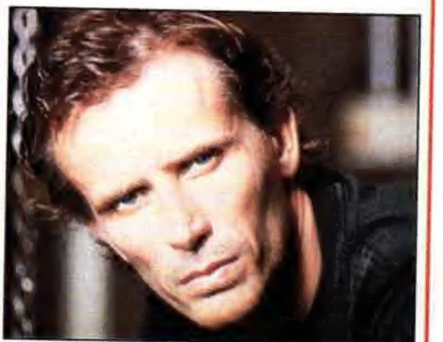
Clint Eastwood, p. 10



Jean-Claude Van Damme, p. 16



Michaël Palin, p. 21



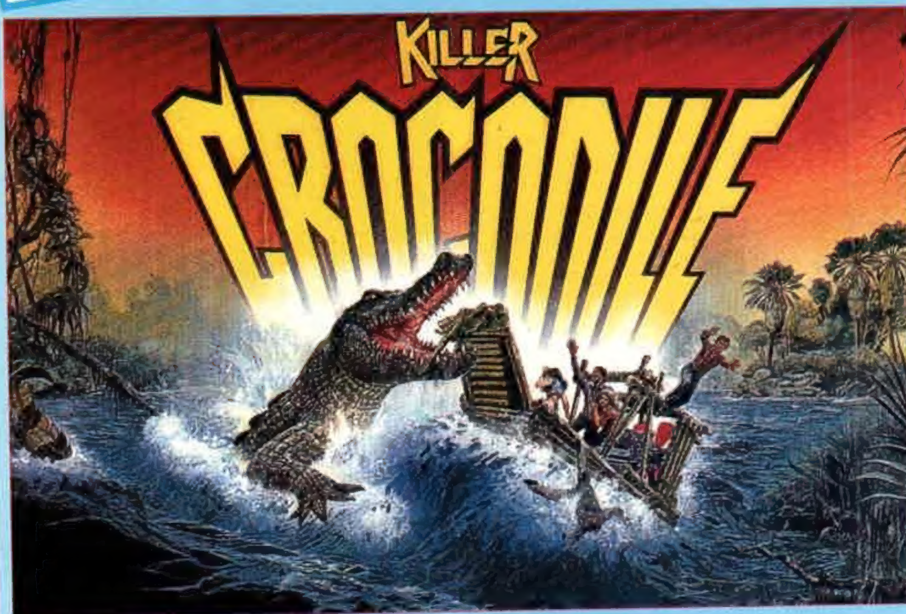
Peter Weller, p. 32

EDITORIAL

Ne pleurez pas trop sur les scores moyens de **Rambo III** à Paris car sa firme productrice, Carolco, commence à récolter des bénéfices assez impressionnants de par le monde entier. Pourquoi cet accueil mitigé? Réponse simple: **l'Ours, Crocodile Dundee II, Roger Rabbit** et **Rambo III** dans le même mois, cela en fait tout de même un peu trop. La communication entre distributeurs semble à peu près inexistante. Il fallait qu'il y en ait un qui écope; ce fut Stallone et ses copains afghans. Pendant ce temps-là, au dernier Marché du Film de Milan, s'est produit un événement unique: le cinéma de Hong Kong gagne sa respectabilité auprès des acheteurs venus du monde entier. Une dizaine de producteurs très actifs semblent bien en train de gagner leur bataille contre la série Z chinoise. Ce sont souvent des polars très violents qui représentent cette nouvelle vague dont le promoteur, Tsui Hark, triomphe avec **A Chinese Ghost Story**. 1989 sera certainement l'année de Hong Kong; tout sera fait pour qu'il en soit ainsi, ici comme ailleurs. Ce cinéma-là possède punch, lyrisme, performance technique, goût naturel du spectacle et auteurs véritables. Il est temps que ces derniers sortent du ghetto créé par la descendance bâtarde de Bruce Lee. Surveillez bien les sorties vidéo, les programmations parallèles... Même le Festival des Trois Continents de Nantes (art et essai généralement austère) récompense un ambassadeur de Hong Kong, **Rouge**, une jolie histoire de fantômes. Le succès latent de **A Chinese Ghost Story** devrait servir de détonateur.

Pour l'heure, ce que vous avez à vous mettre sous la dent est nettement moins affriolant: de gros mauvais films sans grâce, sans rien. Ce sont... trouvez-les; ils sont dans ce numéro d'**Impact**. Mais voici quelques raisons de braver le froid et les intempéries: la reprise en version intégrale du James Bond dissident, le frappadingue **Casino Royale** avec Ursula Andress, Woody Allen et compagnie jouant de la harpe au paradis, et aussi **Le Passeur**, étonnant film d'aventures norvégien tenant à la fois de **Conan le Barbare** et de **Mad Max II**. Y'a bon. On peut toujours se lamenter sur les entrées en salles, histoire de se situer dans la mouvance, mais les «lamentables», au lieu de mouiller Kleenex sur Kleenex, devraient surtout innover, chercher, fouiner, tâter les envies du public au lieu de gueuler sur les circuits, de mendier des subventions au gouvernement, de pester contre la télévision qui programme maintenant des dizaines d'inédits sans crier gare. Amen!

Marc TOULLEC



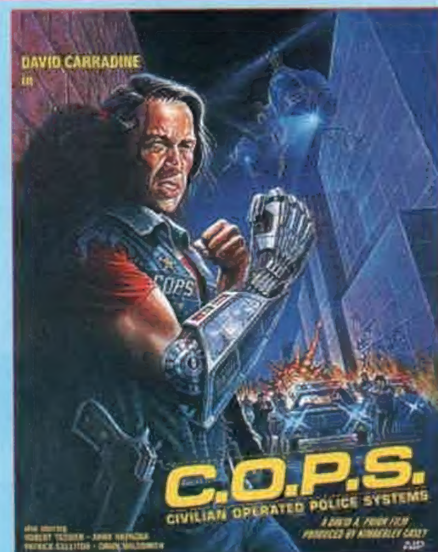
Les Italiens remettent le paquet sur les grosses bestioles avec un **Killer Crocodile** qui s'annonce onctueux. Un groupe de teen-agers arpentent des marais où une multi-nationale déverse des produits toxiques. Une nana disparaît... Et le monstre du titre passe à l'attaque. Le scénario regorge de trouvailles inédites: présence d'un vieux chasseur, éclosion finale des œufs du saurien... C'est Larry Ludman (**Thunder**) qui dirige le spectacle.

Dennis Quaid va interpréter le rôle du rocker Jerry Lee Lewis dans le film de Jim Mc Bride **Great Balls of Fire** avec Lisa Blount, Winona Ryder.

Nastassia Kinski commençait à nous manquer: elle sera l'héroïne d'un film à costumes dramatique: **Magdalene**, de Monica Leuber, produit par Ernst Ritter von Theumer avec une distribution intéressante: David Warner, Steve Bond, Franco Nero, Anthny Quayle, Ferdy Mayne.

Wes Craven avait signé un contrat pour faire 4 films pour Alive Films. On connaît enfin les titres des deux premiers. **No more Mr. Nice Guy** concerne un nouveau tueur fou qui devrait faire une sérieuse concurrence à Freddy Krueger; le tournage débute à Los Angeles en janvier prochain. Le second est aussi un film d'horreur. **The People under The Stairs** .

Cannon, après une longue période d'incertitudes, commence à revoir son avenir en rose. Nous nous en réjouissons d'autant plus que leur programme donne une large place au cinéma que nous aimons. Passée la surprise d'imaginer Christophe Lambert sur un vélo dans un possible **The Yellow Jersey/Le Maillot Jaune** réalisé par Jerry Schartzberg, nous accueillons la nouvelle vague des gros biscottos de la firme. L'impressionnant Rolf Muller sera le héros de **Force of Steel** de Charles (Troma) Keutman. Le nouveau Ninja Américain est David Bradley qui devra lutter contre un terroriste nommé Cobra dans le film de Cedric Sundstrom **American Ninja 3.**



David Carradine continue de descendre dans les enfers de la série Z pour notre plus grand plaisir. Après une escapade chez Fred Olen Ray, le voici dans **C.O.P.S.** de l'ineffable David A. Prior. Le film plagie sans vergogne le **Robocop** de Paul Verhoeven. En tout cas, cela ne peut être aussi nul que **R.O.T.O.R.** dans le genre.

Ken Russell, après une **Salome** décevante et un impressionnant **Lair of the white Worm/Le Repaire du Ver blanc** (et pas, le repère comme certains l'ont affirmé imprudemment), va s'attaquer à un certain **Spectre of the Rose** pour Chancom Group. La même compagnie annonce également **Talisman,** un film de S-F et d'action et deux biographies: **Colette** et **Caruso and me.**

«Cher George Lucas, quand allez-vous faire un nouveau **Star Wars**?» Tel est le message que s'est offert sur une pleine page du magazine **Variety** le Fan Club français de **La Guerre des Etoiles**. Pour les soutenir écrivez à Arnaud Grunberg B.P. 32 95470 Fosses.

Un petit arrêt aux Philippines où l'on continue à pondre des petits Rambo à une cadence d'enfer. Exemple: **Jungle Squad** (qui titille aussi la fibre **Platoon** et le kung-fu) de Peter Chiu. Rambo s'appelle ici Daniel et apprend le combat grâce à un ermite. Il pourra ainsi décimer l'armée privée de l'infâme Don Brando... En vidéo ou sur la Cinq?

Les Italiens sont chauds. Ils produisent la première série TV de cul, **Valentina**, de Gianfranco Rizzoli et Giandomenico Curi. Son héroïne est une reporter-photographe vivant toutes sortes d'aventures palpitantes, un peu comme celles d'Emmanuelle sur laquelle lorgne cette jolie Valentina.



VALENTINA

TELEGRAMMES

Harrison Ford et Sean Connery dans INDIANA JONES 3

On lâche l'information: **Indiana Jones IV**, c'est pour la rentrée 89. Le tournage s'est déroulé dans les temps, le budget a été respecté... Sinon R.A.S. Dans le style «grande aventure», vous attendez sans doute avec le même enthousiasme **Le Retour des Trois Mousquetaires** de Richard Lester qui reprend tous les comédiens du premier, y compris Christopher Lee en Rochefort. Déplorons, sur le tournage, la mort de l'acteur Roy Kinnear suite à une chute de cheval.

Spécialisée dans les petits budgets, la firme Double Helix ne craint pas d'annoncer son prochain projet avec le slogan : «Dégagez Mr. Bond, voici venir Banner!». Banner, interprété par Troy Donahue, est donc le héros de **Deadly Spygames** avec Tippi Hedren et Jack M. Sell. Aux dernières nouvelles, James Bond ne serait pas trop inquiet...

Platinum Pictures, la compagnie formée par Chuck Vincent, s'est fait une spécialité d'employer des ex-stars de films pornos dont Vincent était un spécialiste. Il n'en a pas tourné depuis trois ans. Il annonce donc **Party Girls** avec Marilyn Chambers, **Bad Bad Blood** avec Georgina Spelvin (sous le pseudo de Ruth Raymond; elle se fait également appeler Chele Graham) et d'autres avec Veronica Hart, Kristy Lane et Jamie Gillis.

La firme japonaise Toho-Towa investit dans un **Cannonball Run 3** qui s'est d'abord intitulé **One for the Money** pour devenir **Speedzone forever** mis en scène au Canada par Jim Drake avec Lee Van Cleef, John Schneider, Ronnie Hawkins et Michael Spinks.

Une morsure de serpent transforme un homme en un horrible mutant : tel est l'argument-choc du thriller de S-F **The Bite** de Frederick J. Propsperi avec Jill Schoelen, Jamie Farr et Bo Svenson dans le rôle du shérif. Les effets spéciaux ont été confiés à Screaming Mad George! En ces périodes pré-anniversaire révolutionnaire, il ne faut pas confondre le serment du jeux de paume avec le serpent du jeu de mômes...

Jack Swan est inspecteur au Narcotic Bureau; véritable force de la nature, il n'y a pas grand chose qui lui résiste. A moins qu'Adams n'y parvienne; Adams, c'est notre cher Richard Lynch qui est accompagné au générique par John Matuszak, Ronny Cox, Charles Napier, Sharon Farrell et Sam Jones. Ecrit, produit et réalisé par Dale Trevillion, **One Man Force** s'annonce comme un thriller efficace.

The Tree People marche sur les traces amazones de **La Forêt d'Emeraude** en y rajoutant un élément surnaturel. Le tournage aura lieu au Brésil en avril prochain sous la direction de Monte Markham d'après un scénario de J.-Paul Esposito et David Fuller.

Une nouveauté chez Troma, **Trucker's Woman** de Will Zens. Il y a tromperie sur la marchandise. On pensait découvrir des nanas généreusement pourvues par la nature et l'on tombe sur un polar à base de vengeance produit par des promoteurs d'un bled paumé des States.

Après l'échec de son **Brain Damage**, nous avions fait, désespérés, une croix sur l'avenir cinématographique de Frank Henenlotter dont le film précédent **Basket Case/Frères de Sang** datait d'une poignée d'années. Par la grâce de Shapiro-Glickenhaus, il n'aura pas à passer par le purgatoire de l'inactivité. Deux projets sont en route: **Basket Case 2**, le grand retour du monstre lubrique Belial, et **Frankenhooker** (en gros: Frankenpute) une femme que vous n'oublierez jamais nous précise la (fille de) pub.

Jack TEWKSBURY



LE RETOUR DES MOUSQUETAIRES

LE CAUCHEMAR DE FREDDY

Désormais, la sortie d'un Freddy tient lieu d'événement. Le tueur d'enfants au pull marin a grimpé au firmament des vedettes de l'écran. Il décime une demi-douzaine de teen-agers par film et on l'aime pour ça. Il marie l'atroce à l'humour, l'humour à des effets spéciaux encore plus dingues, les trucages à une imagination de peintre surréaliste...



Quatrième tome déjà. Les aventures de Freddy Krueger vont au rythme de leur succès fracassant. Freddy, c'est maintenant un personnage d'un bestiaire qui inclut Dracula, le monstre de Frankenstein, nombre de savants fous, d'hommes invisibles ou invincibles... Freddy respecte des codes bien précis, des lois structurées par un scénariste soucieux de le rendre complètement crédible au sein d'un univers tout ce qu'il y a de moins tangible: le Rêve. Et les rêves ont toujours été au cinéma un domaine exploité à outrance. Toute la trame du **Magicien d'Oz** ne serait que le rêve d'une petite fille. Elle se réveille quelques minutes avant le mot fin et le spectateur constate qu'il a plongé dans son imaginaire... au creux d'un oreiller. Coup classique. Tobe Hooper l'a refait récemment dans **L'Invasion vient de Mars**. Eculé, usé jusqu'à la corde. Original, audacieux, le concept de Freddy Krueger ignore probablement ce film de 1952 signé René Clair, **Les Belles de Nuit,** dans lequel le compositeur d'opéra Gérard Philippe passait d'un rêve à l'autre selon son bon vouloir, du Paris de la Révolution de 1789 à l'Arabie soulevée. Un hasard troublant car le cinéaste dessinait là un monde accessible par le biais du sommeil, un monde hautement fantaisiste mais où il était possible d'accéder selon son bon vouloir. Mais là ne sévit aucun croquemitaine. Lorsque Wes Craven créa en 1982 la future superstar de l'épouvante, les tueurs d'adolescents ressemblaient tous à Michael Myers (**Halloween**) ou au Jason des **Vendredi 13**. La routine, le train-train ordinaire de la course aux recettes. Quelque part du côté des rêves, il y avait bien le croquemort de deux mètres, sarcastique à souhait, de **Phantasm** dont le metteur en scène, Don Coscarelli, revendique quelque peu une certaine parenté avec Freddy Krueger. Autour de 1984, les films traitant des rêves et cauchemars connaissent une activité soudaine : **Dreamscape, La Compagnie des Loups, The Cold Room** (inédit)... Mais ceci ressemble à un toussotement de tubard comparé à la vague à venir. Le mot «dream» devient une garantie au box office à la sortie de **Freddy 3 : Les Griffes du Cauchemar** (**The Dream Warriors**). Les Anglais répliquent par **Hellraiser** et sa séquelle (mais le concept est malgré tout assez éloigné) et surtout le très efficace **The Dream Demon** d'Harley Cokliss, lequel a su tisser un climat horrible éprouvant. Sans doute jaloux des scores mondiaux de **Freddy III**, Fox participe étroitement au financement de **Panics** (dont le slogan américain reprend le mot «dream»), un navet calculateur espérant supplanter Freddy par un gourou grillé dans les flammes qui ont calciné sa secte. Mais les espérances de ses auteurs sont rapidement tombées dans l'eau bouillante de leur sournois pompage. Empire (firme depuis disparue) tente vainement de lancer **Dreamaniac** et **Dream Invaders**. L'Indonésie, toujours en mal de plagier le premier «money maker» venu, produit **Satan's Bed** avec pour vilain un croquemitaine brûlé au cinquième degré et dont la main droite est garnie de quatre longues griffes. La notoriété de Freddy Krueger est internationale. Broyant du noir suite à sa brouille avec New Line, Wes Craven ne réussit pas à faire de son sorcier vaudou de **L'Emprise des Ténèbres** un véritable prédateur des songes. Comble des «curiosités», apparaît soudain un metteur en scène de films d'horreur nommé Michael ... Krueger!

Freddy Krueger se classe parmi les hommes de l'année 88 et parmi les vedettes les plus rentables de l'industrie cinématographique de ces dernières années. C'est d'un oeil vigilant que les avocats de New Line surveillent le merchandising portant la griffe Freddy. Le merchandising comprend une palette étendue de produits, T-shirts, badges, jeux de société, posters, disques, livres, et divers accessoires en plastique. Freddy possède sa propre danse (le «Freddy»), son clip («Are you ready for Freddy ?» interprété par les Fat Boys échappés de chez Michael Jackson) et maintenant sa propre série TV, **Freddy's Nightmares**. Le premier épisode retraçant ses débuts professionnels, bien que réalisé par Tobe Hooper, serait catastrophique. Cependant, la série est promise à un bel avenir. 165 stations de télévision en ont acheté les droits de diffusion à travers tous les Etats-Unis. Robert Englund envisage d'en mettre en scène quelques épisodes. La mobilisation des millions de spectateurs ciné est déjà assurée. Malgré les protestations énergiques et bruyantes de quelques ligues parentales bien pensantes, le phénomène prend définitivement son envol. La cotation en bourse de New Line offre bien plus de garanties que celle de Carolco, maison productrice des **Rambo**. Pas de doute : Freddy a touché un point sensible de l'inconscient collectif, un territoire encore vierge. Nullement éphémère, l'incroyable popularité du personnage se sera pas celle d'une starlette disparaissant de la une du jour au lendemain pour plonger dans un oubli définitif.

Les séquelles des **Griffes de la Nuit** se suivent et ne se ressemblent pas. **La Revanche de Freddy** prenait quelques libertés avec le classicisisme du premier, **Freddy III Les Griffes du cauchemar** donnait dans la surenchère: elles ne sont plus admisibles. Ici, sur le plan plastique, le film du Finlandais Renny Harlin se classe bien au-dessus de celui de Chuck Russelll. Il faut dire que la production ne s'est guère privée de déplacements, de changements de décors. Autant **Freddy III** se cloisonnait à un hopital et à la chaufferie, autant **Le Cauchemar de Freddy** parcourt les environnement les plus saugrenus. Une plage tropicale bordée de cocotiers, un immense cimetière de voitures, un cinéma, une boite d'allumettes (!), une pizzeria, une salle de musculation et un intérieur coquet à la japonaise... Freddy invite bien sûr les adolescents d'Elm Street à visiter le sous-sol de sa demeure mais aère son domaine. Sur le sable, il sort de magnifiques lunettes de soleil. Freddy s'adapte.





Le personnage du tueur d'enfants connait quelques petits changements notables. Mort, il revient des enfers grâce à un chien surgi de la chaudière. Quelques instants après sa résurrection, il plaisante déjà, mais sur un ton dur, acerbe, assez rugueux. Progressivement, son humour gagne en légèreté. Le Freddy des premières minutes est celui des **Griffes de la Nuit**, le Freddy de la seconde moitié du film s'oriente vers les bons mots du troisième volet. En fait, le cauchemar cerne dans sa globalité la personnalité de sa vedette. Une différence encore marquante ; il y a tout juste deux ans, Chuck Russell filmait Freddy sans effet particulier, il rentrait dans le champ de la caméra le plus banalement du monde sans que la caméra soit prise d'hystérie. Renny Harlin applique la règle inverse. Freddy, mythe désormais établi et reconnu, mérite des apparitions superbement mitonnées, savamment préparées. Non à des entrées en scène simples filmées d'assez loin; contre-plongées, cadrages déments (à la manière d'un cow boy de western italien, les jambes du croquemitaine occupent souvent le premier plan), tensions entretenues qui contribuent aussi à différencier **Freddy III** et **IV**.

Et L'histoire ? New Line l'a voulue élémentaire, efficace, directe. Un grouped'adolescents habitant Elm Street et un croquemitaine indestructible habitant les rêves. Les adolescents passent les uns après les autres à la casserole. Une jeune femme, Krysten, déten trice de certains pouvoirs, choisit finalement d'affronter Freddy sur son propre terrain. Renny Harlin illustre le mythe après les révélations faites par Chuck Russell. Cependant, illustration ne signifie nullement routine soporifique à la **Vendredi 13**. D'abord, les teen-agers, bien que n'étant pas des Einstein en puissance, ne se rabaissent pas au pitoyable niveau des victimes de Jason, et surtout les armes employées par Freddy élargissent le champ des haches, couteaux, tronçonneuses et autres pics à glace. La panoplie ici proposée a de quoi séduire les blasés du meurtre complaisant, les inconditionnels du trépas atroce. Quand une nana plonge dans une chaudière ardente, on se dit «bof, peut mieux faire». Freddy ne fait jamais son maximum dès le départ. Il joue la carte de l'imagination : noie un gosse dans son water-bed, arrache un coeur... Il en faut plus, surtout que les doigts-seringues spécial dope, le serpent géant à la tronche de grand brûlé sont encore dans toutes les mémoires. Chaque intervention mortelle est conçue sur mesure. La charmante demoiselle qui écrase un cafard vit le triste destin de l'insecte, comprend sa douleur, et le karaté kid de service goûte à quelques coups de tatanes cramponnées dans les côtes. Jason tue indistinctement, Freddy choisit, prend garde à éviter les redites ; le premier est un smicard du crime, le deuxième un artiste. Jason rendant l'âme pour la xième fois continue à user sans complexe de la banalité. Freddy prend congé en payant bien de sa personne. Et dans ce dernier **Cauchemar,** il offre son corps à des victimes furieuses. Mais haché menu, réduit en charpie, en bouillabaisse liquide, en pâtée pour chiens peu délicats, il conserve toute sa dignité. Plus sa mort sera dégueu, plus les fanas seront replets, contents de trouver leur héros chéri rongé de l'intérieur, éclaté comme un plat cédant sous les assauts du four à micro ondes. Une demi-douzaine de meurtres bien gores et un châtiment tout aussi spectaculaire : telle est la règle du jeu.





Grand amateur de performances techniques devant l'éternel, Renny Harlin décide d'élargir le champ des rêves grâce à la mobilité extrême de sa caméra. Il quitte un cimetière de voitures, s'éloigne dans les nuages jusqu'à ce que le dépot de ferraille recouvre l'ensemble de la planète. Des images à donner le vertige. Renny Harlin aime voir les choses du dessus, du plus haut possible, son objectif perche souvent au plafond et observe la victime potentielle comme un philatéliste épingle un timbre. Les rêves gagnent une aura surréaliste, une dimension de peintre fou genre Dali bouffant à pleines dents des champignons hallucinogènes. Gavé de descriptions carcérales glauques et irréalistes (**Frontière Interdite** et **Prison**), Renny Harlin ne dit jamais niet à la démonstration de ses talents de technicien. Cela aurait pu donner un catalogue exhaustif des possibilité d'une caméra steadycam mais, ouf, la rencontre entre un metteur en scène virtuose a moureux de ses travellings et un scénario aux rouages bien huilés se passent bien . A-t-on jamais vu film «routinier» avec une séquence pareille: deux spectateurs sont aspirés par une tornade miniature et passent au travers d'un écran de cinéma, dans un décor qu'ils arpentent régulièrement, quotidiennement?Si Lewis Carroll avait connu les écrans blancs, les images animées, il aurait certainement couché dans l'une de ses multiples traversées du miroir («Alice au Pays des Merveilles» est la plus célèbre d'entre elles) cette séquence qui compte parmi les morceaux de bravoure d'un film qui n'en manque pas.

Marc TOULLEC

Nightmare on Elm street IV: *The Dream Master. USA 1988 Réal.: Renny Harlin scén.: Brian Helgeland et Scott Pierce d'après une histoire de William Kotzwinkle et Brian Helgeland et les personnages crées par Wes Craven. Dir. Phot.: Stephen Fierberg Mus.: Graig Safan. SPFX : Kevin Yagher, Chris Biggs, John Buechler, Steve Johnson, Screaming Mad George, Dreamquest, ImageIngineering. Prod.: Robert Shaye et Rachel Talaley pour New Line. Int.:Robert Englund, Rodney Eastman, Danny Hassel, Andras Jones, Tuesday Knight, Toy Newkirk, Ken Sagoes, Brooke Theiss, Robert Shaye... Dur.: 1 h 33. Dist.: Capital Cinema. Sortie prévue le 4 janvier 1989.*



LA DERNIERE CIBLE

Les années passent, les flics changent. Harry Callahan plus que les autres peut-être. Héros d'une histoire que n'auraient pas reniée les auteurs fous de Chapeau Melon et Bottes de Cuir, il s'arme d'un fusil futuriste, cavale devant une mine hystérique et file le parfait amour avec une journaliste avide de scoop fumant... A la barre, Buddy Van Horn, déjà réalisateur de l'énergique Ca va Cogner, toujours avec le beau Clint.

Cinquième opus de la série et cinquième exemple du parfait mariage Clint Eastwood/Harry Callahan, **La Dernière Cible** a de nouveau pour cadre San Francisco, ville cosmopolite et vallonnée. L'attrait d'un tel lien ne se limite pas aux habituelles courses-poursuites (qu'inaugura **Bullitt**) mais se fonde également sur une population multiraciale, image d'un melting-pot à moitié réussi ; les gens se côtoient sans vraiment se mélanger. Ce qui permet à Clint Eastwood, non seulement de changer «radicalement» de partenaire (une femme, un Noir, un Mexicain...) mais aussi de nous faire visiter les quartiers de sa ville préférée. Callahan ou le guide au magnum facile.

Signe des temps

En fait, et on peut se demander qui l'accompagnera dans le numéro 6 de ses aventures, le dernier assistant logique qu'on devait lui adjoindre est un Chinois. Signe de vieillissement, l'inspecteur a réellement besoin de son aide. L'apprenti Callahan s'avèrera solide karatéka. Ce n'est d'ailleurs pas la seule surprise de **La Dernière Cible**, un film qui ne ressemble pas aux quatre autres **Dirty Harry**. Il n'est pas la continuité fidèle de **Sudden Impact** et ne démarre pas là où s'arrêtait ce dernier. Le personnage a évolué et présente désormais une image moqueuse (et somme toute un peu maso) d'un flic «absent».Le temps des luttes s'est fait la malle, pour toujours semble t-il, au profit d'une réflexion nouvelle sur le pouvoir des média. Les supérieurs vindicatifs, les réparties monosyllabiques, les coups en douce de l'inspecteur ne forment plus qu'une façade qui se fissure de film en film. Et si **La Dernière Cible** s'ouvre sur une séquence classique (Harry coincé entre deux voitures de la Mafia



décanille son comptant habituel de malfrats), c'est pour mieux masquer ce nouvel état de fait : le plus célèbre des flics n'est plus ce qu'il était. N'allez pas croire pour autant qu'il n'est plus digne d'intérêt. La forme ne change pas mais le propos est autre.

La dernière vague

San Francisco souffre d'une vague de crimes visant des personnalités diverses dont le nom est inscrit sur une liste appelée «dead pool» (titre original de **La Dernière Cible**). L'enquête de l'inspecteur Callahan aboutit immanquablement à Peter Swan, fameux réalisateur britannique de séries B d'horreur. Swan et son entourage s'adonnent à un jeu macabre : des sommes sont misées sur des noms connus. En cas de décès, le parieur récupère ses gains et ceux des autres. Et la formule **RIP** (rest in peace/repose en paix) se trouve inscrite en face du nom. Jusque là, rien de répréhensible, judiciairement parlant, mais la police de San Francisco comprend que le coup de pouce fatal n'est pas forcément l'oeuvre du destin. La liste de Swan se dépeuple à vue d'oeil. Parallèlement à ses investigations, Harry Callahan fait face aux désirs de vengeance d'un maffieux envoyé en taule. D'où quelques situations cocasses et déjà vues mais toujours aussi appréciables. Lorsqu'une rock star vient à mourir d'une overdose, une journaliste de télévision a l'idée d'aller filmer le chagrin de sa fiancée. Callahan récupère la caméra vide et le jette à terre. Après deux ou trois entrechats, le flic et la reporter font la paix. Callahan, moralisateur, lui apprend qu'il n'est pas normal qu'un meurtre se résume aux «couvertures» journalistiques possibles. La dame pige fort bien quand elle et son mentor, au sortir d'un restaurant, se font mitrailler la racine des cheveux. Harry (retour au premier en 1971) mettait l'accent sur le degré de liberté (d'action) du policier ; il pointe maintenant son doigt vers une autre liberté, celle de la presse, et souligne la confusion entre les termes «droit au savoir» et «recherche du sensationnel». Curieux amalgame que ce ton sérieux venant s'inscrire dans la saga distante, violente et humoristique d'un homme du quotidien et pourtant extraordinaire. Un homme qui est ici la cible d'un gadget explosif et rapide emprunté au film **Runaway** où il coursait déjà Tom Selleck.

Alain CHARLOT

HARRY de Amour à Zéro

Vous imaginez l'inspecteur Harry interprêté par Frank Sinatra ou Paul Newman? Heureusement, Clint Eastwood reprend le magnum au bon moment pour cinq volées de plomb étalées sur 16 ans. Un flic facho incarné par un acteur progressiste, pourquoi pas? La moralité en a encore le cervelet retourné. A l'occasion de la sortie de La Dernière Cible mi-janvier, un petit bilan alphabétique s'impose...



L'INSPECTEUR NE RENONCE JAMAIS.

Amour

La femme de l'inspecteur Callahan est morte, tuée par un chauffard. Depuis, Harry, dont on suppose qu'il a mal digéré l'accident, se refuse au coup de cœur, à la liaison stable. En se donnant des allures de macho, il cherche à éloigner la femme qui pourrait tomber amoureuse de lui. A peine s'offre-t-il une petite nuit de répit dans les bras de sa voisine asiatique (**Magnum Force**) que cette dernière manque de mourir en ouvrant une boîte aux lettres piégée et s'évade vers des contrées moins dangereuses. Et quand il couche avec Spencer (Sondra Locke), c'est pour s'apercevoir qu'elle est à l'origine de plusieurs crimes crapuleux (**Sudden Impact**). Quant à Kate Moore (Tyne Daly), sa co-équipière dans **L'Inspecteur ne renonce jamais** qui en pince dès le début pour Harry, elle devra subir plaisanteries et humiliations avant de prouver au bellâtre de service son courage en lui sauvant la vie et en perdant la sienne. Harry célibataire, c'est la sécurité pour Ses éventuelles femmes.

Dirty

Le titre **Dirty Harry** (littéralement «Harry le Dégueulasse» d'où le banal titre français **L'Inspecteur Harry**) était aussi audacieux à son époque qu'il y a quelques années **Mad Max** (Max le Fou) ou, rêvons un peu, **Rambo IV écrase les Soviets. Dirty Harry** est le premier film de la série car il respecte la dévalorisation du personnage comprise dans le titre (voir «Stade»). On mesure mal le risque de sortir un film avec un titre pareil jouant d'une façon ambiguë avec les spectateurs. Que ceux-ci se soient déplacés en nombre prouve au moins qu'il y a un public conséquent désirant autre chose qu'une identification mielleuse au gentil héros qui sauve la belle et pince le nez du méchant.

Equipiers

Il ne fait pas bon travailler aux côtés d'Harry. Chico (Rémi Santoni) accuse une rafale de balles dans le ventre. Blessé, il abandonne la police (**L'Inspecteur Harry**). Early Smith (Felton Perry) explose en ouvrant une boîte aux lettres piégée (**Magnum Force**). Kate Moore intercepte une balle destinée à Harry et meurt (**L'Inspecteur ne renonce jamais**). Horace se fait descendre dans l'appartement d'Harry (**Sudden Impact**). Dernier co-équipier du célèbre inspecteur, Patate, le chien qui pète. Grâce à son flair, il sortira Harry d'une mauvaise passe. Il ne faillira pas à la règle et sera blessé par la suite à la patte. Ces flics sont les seuls liens qui unissent Harry au monde des relations humaines normales. D'abord méfiant Harry se laisse progressivement gagner par l'amitié de ses partenaires. Que son seul espoir de collaboration soit anéanti par l'artillerie des meurtriers n'est pas une surprise. Harry, dans la plus pure tradition des héros solitaires, a assez de mal à se supporter lui-même pour qu'on lui adjoigne un équipier. D'autre part, mieux qu'un équipier, il a son Magnum 44.

Grades

L'univers de Harry est régi par une hiérarchie on ne peut plus simple. Au sommet, le peuple souverain qui voit sous un mauvais angle les interventions musclées de la police. Puis le maire qui, pour contenter le peuple, ordonne au lieutenant de la police de mettre la pédale douce. Ensuite, c'est ce même lieutenant qui doit contenir la violence de ses éléments perturbateurs. Et enfin, l'inspecteur Harry Callahan, celui qui fout tout en l'air, qui mécontente le lieutenant, le maire et le peuple et qui continue à rouler sa bosse malgré les bâtons qu'on met dans ses roues. Mais partout où on envoie Harry, il y a du travail à faire et des troubles en perspective.



L'INSPECTEUR HARRY.

Histoires

Elles sont d'une linéarité parfaite. Dans les quatre films, Harry est confronté à Scorpio, un tueur fou (Andy Robinson) exigeant une somme énorme de la ville pour stopper ses meurtres journaliers (**L'Inspecteur Harry**), à une organisation secrète au sein même de la police qui extermine lâchement les truands (**Magnum Force**), à un groupe de terroristes armés ayant enlevé le maire (**L'Inspecteur ne renonce jamais**) et enfin à Jennifer Spencer, une femme violée en compagnie de sa sœur il y a quelques années et qui tue un à un tous ses agresseurs (**Sudden Impact**). Les adversaires d'Harry contribuent à la réussite des films. On retiendra particulièrement Scorpio, criminel illuminé qui paie un homme pour se faire défigurer et se dépêche d'aller raconter à la presse que Harry l'a brutalisé.

Justice

C'est la seule chose pour laquelle Harry se bat. Harry ne supporte pas l'idée de crime impuni, de hold-up réussi, et il prend les devants. Dans **Sudden Impact**, il sera confronté à une situation inhabituelle et ô combien délicate. Arrêter ou innocenter une meurtrière (Sondra Locke) aux circonstances plus qu'atténuantes. Choisir entre la justice, une certaine logique morale, et la loi, composée de règles bien souvent immorales. Inutile de vous préciser le choix de l'inspecteur et surtout, en l'occurence, de l'homme. Cet acte donne en effet in extremis une grande dimension humaine au personnage. Normal, c'est Clint Eastwood lui-même qui réalise.

Kermesse

Dans **Sudden Impact** il y a cet orgue qui accompagne gaiement les chevaux de bois tournant sur le manège à côté duquel Spencer et sa sœur se sont fait violer. Dans la scène finale où Harry poursuit le dernier agresseur de Spencer, Eastwood échange les accords chantants contre d'autres plus angoissants. Le voyou empalé sur la licorne d'un des chevaux de bois, la petite musique repart pour un tour. C'est beau et ça prouve qu'Eastwood est aussi bon metteur en scène qu'acteur.

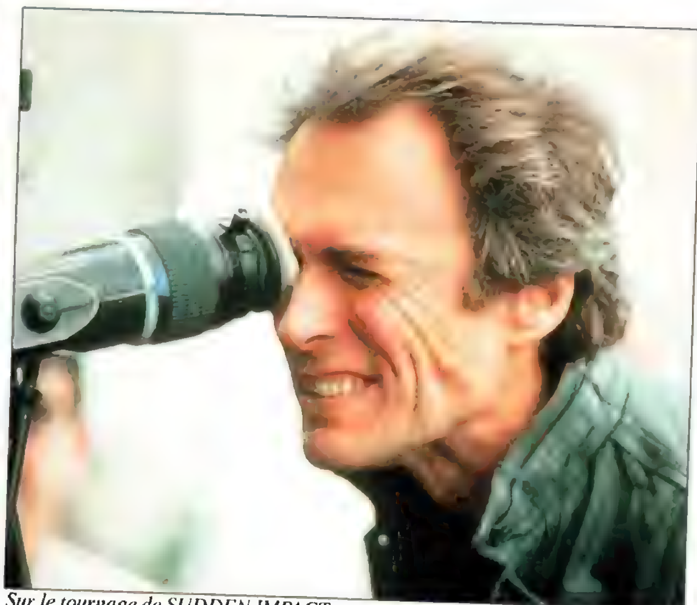
Loi

Harry connaît très bien la loi mais sa haute idée de la justice l'empêche d'en tenir compte. Il faut savoir que dans l'univers chaotique de Dirty Harry, les seuls lieux calmes sont les commissariats. Pas de brouhaha, de machines à écrire bruyantes, d'interrogatoires musclés. C'est l'Olympe ou la maison de retraite, comme on veut. Alors Harry est là et derrière son attitude monolithique se cache une volonté de changer les choses quitte à employer les méthodes les plus expéditives. En cela, Harry est inattaquable puisqu'il enfreint la loi uniquement lorsque celle-ci fait obstacle à la justice.

SUDDEN IMPACT



'INSPECTEUR NE RENONCE JAMAIS



Sur le tournage de SUDDEN IMPACT

Poisse

Où que se trouve Harry, il y a de l'orage dans l'air. Ce qui nous vaut quelques scènes parallèles à l'intrigue des plus réjouissantes. Ou comment Harry s'aperçoit en mangeant qu'un hold-up est en train d'avoir lieu et il y met un terme en finissant son sandwich (**L'Inspecteur Harry**). Ou comment il contrarie les projets de terroristes détournant un avion en se faisant passer pour un pilote (**Magnum Force**). Même dans le bar où il a l'habitude de boire son café tous les matins, la poisse le suit et lui amène une petite équipe de preneurs d'otages dont il n'aura heureusement aucun mal à se débarrasser. A croire qu'Harry aimante la crapule pour mieux l'éliminer.

Q.I.

Comme tous les héros qui agissent plus qu'ils ne pensent, Harry n'est pas, au premier abord, un monument d'intelligence. Mais il n'est pas non plus l'incarnation de la connerie façon Marion Cobretti dit Cobra. Ce qui prédomine chez l'inspecteur Callahan, c'est l'instinct de survie, ce don qui lui permet à la fois de sauver sa peau dans toutes les situations et de maintenir un semblant de rigueur dans un monde qui fout le camp. Dans le strict domaine des enquêtes (plaque d'immatriculation, étude d'une balle, et autres indices), Harry ne tient pas la comparaison avec le dieu Columbo. Erreur des scénaristes, Harry est dix fois plus crédible quand il sort son flingue que quand il démontre par A plus B une évidence.



L'INSPECTEUR HARRY

Religion

Le film de Don Siegel débute par un plan d'une plaque érigée en commémoration des officiers de police de San Francisco morts en service. Harry, c'est un peu leur représentant vivant sur terre, celui par qui ses camarades trouveront le repos parce qu'il aura châtié les meurtriers. Par ce plan, Harry est investi d'une mission quasi-divine, devenir l'ange exterminateur qui contente les victimes en abattant les meurtriers. Lorsqu'on lui demande pour quelles raisons il effectue ce sale boulot, Harry répond: «Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas». Façon d'éluder une question à laquelle il ne sait peut-être pas répondre. Mais une chose est sûre, Harry a foit en ce qu'il fait. Il se sait dégueulasse. Il en connaît l'utilité. Ça lui suffit pour continuer, même si c'est dur.

Stade

C'est dans ce lieu barbare que se déroule la plus fabuleuse scène de **L'Inspecteur Harry** et donc de la série. Scorpio, arrêté puis relâché par la police, est poursuivi par Callahan jusque dans un stade désert. L'inspecteur lui loge une balle dans la jambe, s'approche du meurtrier, et pose sa semelle sur la blessure pour lui faire avouer ses crimes. Et la caméra de s'envoler lentement, interminablement, laissant les deux hommes face à face au centre du terrain, ridicules petits fourmis. C'est la seule scène de la série placée sous le signe du doute. En abandonnant ainsi ses personnages, Don Siegel marque un instant d'une façon nette son désaccord avec les méthodes extrêmes d'Harry et se pose des questions quant à l'utilité du combat. Magnifique.

L'INSPECTEUR HARRY



SUDDEN IMPACT

L'INSPECTEUR HARRY



SUDDEN IMPACT

Terre

La terre qui accueille les pieds d'Harry n'en finit plus de sombrer dans la décadence. Principale manifestation de cette décadence, la sexualité. Harry, en position de voyeur, en profite pour s'apercevoir que le triolisme s'exerce en toute liberté ou confond Scorpio lui donnant des informations et un homosexuel lui faisant des avances (**L'Inspecteur Harry**). Lors d'une poursuite sur les toits, il atterrit en plein milieu du tournage d'un film pornographique ou se voit offrir contre une somme modique une poupée gonflable destinée à l'initiation aux 32 positions (**L'Inspecteur ne renonce jamais**). Callahan est condamné à errer dans un monde qui semble avoir perdu certaines valeurs essentielles.



L'INSPECTEUR NE RENONCE JAMAIS

Violence

L'utilisation de la violence est d'une totale honnêteté. On n'accentue pas les méfaits des meurtriers pour adoucir les actions d'Harry. En plaçant ainsi les deux camps au même niveau, on évite toute solution de facilité. Les impacts de balles sont montrés, c'est presque une obligation vu l'arme maniée par Harry, le Magnum 44. «L'arme la plus puissante du monde. Elle peut vous faire exploser la tête en mille morceaux» dixit l'homme dans **Magnum Force**.

Zéro

Un zéro pointé à tous les nuls qui ont vu en **L'Inspecteur Harry** un film fasciste. La meilleure réponse à ces attaques imbéciles fut **Magnum Force** qui eut le mérite de remettre les choses à leur place en mettant face à face Harry et ce que ses détracteurs voyaient en lui, à savoir un fasciste borné et criminel qui remplissait sa tâche en exécutant lâchement les meurtriers. Dans **Magnum Force**, cette image d'Harry est représentée par un groupe de flics décimant tous les truands de la ville. Harry s'oppose à eux, oblige les détracteurs à signer leur mea-culpa et lève toute ambiguité. C'est gagné.

Vincent GUIGNEBERT

Dirty Harry. USA. 1972. Réal.: Don Siegel. Scén.: Harry Julian, Rita M. Fink et Dean Riesner d'après une histoire de H. Julian et Rita M. Fink. Photo: Bruce Surtees. Mus.: Lalo Schiffrin. Int.: Clint Eastwood, Harry Guardino, Rémi Santoni, Andy Robinson, John Larch, Mae Mercer. Durée: 1 h 43.	**The Enforcer**. USA 1976. Réal.: James Fargo. Scén.: Stirling Silliphant et Dean Reisner d'après une histoire de Gail Morgan Hickman et S.W. Shurr. Mus.: Jerry Fielding. Int.: Clint Eastwood, Tyne Daly, Harry Guardino, Deveren Bookwalter, Bradford Dillman. Durée: 1 h 37.
Magnum Force. USA 1974. Réal.: Ted Post. Scén.: John Milius. Photo: Frank Stanley. Mus.: Lalo Schiffrin. Int.: Clint Eastwood, Hal Holbrook, Mitchell Ryan, David Soul, Felton Perry. Durée: 2 h 03.	**Sudden Impact:** USA 1983. Réal.: Clint Eastwood. Scén.: Joseph C. Stinson. Photo: Bruce Surtees. Mus.: Lalo Schiffrin. Int.: Clint Eastwood, Sondra Locke, Pat Hingle, Bradford Dillman, Paul Drake, Jack Thibeau. Durée: 1 h 57.

L'ARME ABSOLUE

KGB contre CIA, la guerre recommence. Dans le camp des bons luttant pour la démocratie: l'agent Sho Kosugi. Dans le camp de mauvais complotant contre la démocratie: le karatéka belge Jean-Claude Van Damme.

Jean-Claude Van Damme n'a pas particulièrement une tête de Soviet au service du KGB, mais les producteurs sem blent vraiment penser le contraire. Après avoir personnifié l'affreux et sadique boxeur de **Karaté Tiger**, il retourne s'inscrire sur la liste des agents «rouges» pour les besoins de cette **Arme Absolue**, pas loin d'être absolue. La castagne, de rigueur, laisse généralement les comparses sur le tapis tandis que les principaux personnages se réservent le droit exclusif de se défoncer le faciès durant les dix dernières minutes. La démocratie ne fonctionne pas dans ce cas précis...

Guerre froide dans une mer chaude

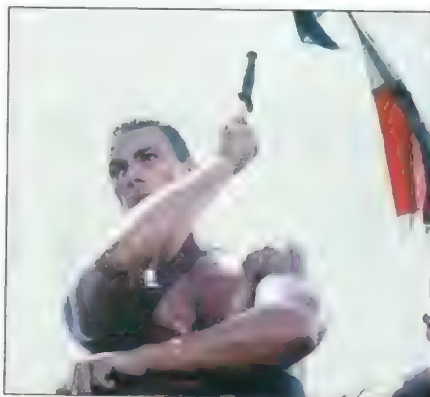
Petits malins, les producteurs de **L'Arme Absolue** prennent pour point de départ une attaque de l'aviation américaine contre une ville du Moyen-Orient (Tripoli?) où se planqueraient des terroristes (palestiniens sûrement). La mission achevée, un des bombardiers plonge sous la Méditerranée. A son bord, l'objet de toutes les convoitises: une espèce de système électronique qui permet aux missiles d'atteindre inévitablement leurs cibles. Les ambassadeurs locaux du KGB mettent les bouchées doubles pour retrouver l'appareil et se débarrassent même d'un agent ennemi trop fouineur. Les pontes de la CIA décident alors d'employer les grands moyens en mobilisant Ken Tani (nom de code «Aigle Noir»), lequel débarque à peine d'une visite mouvementée de l'Afghanistan. Se faisant passer pour un scientifique japonais spécialiste des fonds marins, il trouve dans Patricia la plus ravissante des partenaires, et dans le Père Moutier le plus religieux des agents secrets à la solde des USA. Le Colonel Klimenko délègue une partie de ses pouvoirs au redoutable Andrei (Van Damme), une brute pas si épaisse dont le palmarès compte une jolie collection de cadavres désossés à grands coups de lattes. Les



Russes ne trouvent rien de mieux à faire pour exciter le héros que de lui enlever ses deux gosses pour les planquer dans une forteresse décrépite. Les choses vont très mal pour Ken Tani, d'autant plus que ses adversaires viennent de faire main basse sur le trésor technologique contenu dans l'avion immergé. Le compte à rebours débute; de nuit, l'objet doit être convoyé vers un sous-marin en direction du Kremlin... Suspense intolérable.

Un peu d'histoire

«Malte est une petite île avec une grande histoire» a dit un jour Winston Churchill inspiré, en hommage aux vaillants autochtones en lutte contre les nazis. Malte devait connaître ensuite la construction du village du **Popeye** de Robert Altman, les explosions du **Parole d'Homme** avec le duo Moore/Marvin, les coups de mâchoires de **Orca** et le très poussif renflouage du Titanic de **La Guerre des Abîmes**. Le producteur israélien de **L'Arme Absolue**, Shimon Amara, comblé par le site visité, s'écrie «Shimon, saisis ta chance!». «L'histoire que j'ai envisagée comporte tous les ingrédients du genre, c'est-à-dire une tension internationale entre les deux grandes puissances, un environnement propice à l'espionnage... De plus, personne ne sait exactement où l'avion F-111 revenant de l'attaque sur Tripoli s'est écrasé. Dans notre film, il s'est écrasé au large de la côte méditerranéenne...». Soucieux de garnir son affiche de noms prestigieux et rentables, le producteur recrute d'abord Sho Kosugi, vedette d'une série de Ninjas pour Cannon et depuis peu compromis dans quelques navets de gros calibre. Shimon Arama annonce immédiatement que son personnage est surtout conçu pour devenir le héros de quelques séquelles. Il peut facilement s'adapter à tous les lieux géographiques, dans tous les endroits du globe sujets à des troubles dûs à la guerre froide Est-Ouest: Bahrain, Cuba, l'Amérique Latine, l'Afrique du Sud... L'Aigle Noir peut y être appelé à tout instant pour opérer en faveur du monde libre. On a déjà entendu cette rengaine quelque part, mais Shimon Arama insiste. «Sur le papier, notre histoire ressemble à beaucoup d'autres. Mais si nous avions tourné pendant six semaines en Arizona avec une équipe américaine dont les membres se connaissaient parfaitement, les choses auraient encore empiré. Nous aurions travaillé sur un «style bien précis». Comment échapper au conventionnel et au petit train-train de l'espionnite de série B? Ratisser large, c'est-à-dire composer sur le tournage un staff international. Japonais, Belge, Soviétique, Mexicain, Français, Américains, Britanniques et Polonais défilent au générique. Peu de problèmes de communications; les lézards viennent surtout des autorités de l'île. «Les habitants de Malte se montraient parfois délibérément hostiles à notre égard. La difficulté trouvait ses racines dans le fait que le pays venait de connaître de nouvelles élections et d'élire un autre gouvernement. Nous avions, bien sûr, tous les gens à qui nous avions eu à faire qui avaient disparu ou étaient en passe d'être remplacés». D'où certains retards, des déplacements de tournage d'un endroit à l'autre...»



Belge contre Japonais

«Le rôle de l'Aigle Noir a été un défi pour moi. C'est un personnage plus profond que tous ceux que j'ai interprétés jusqu'à présent. Notre ambition était de faire quelque chose de différent. Le public ne demande que ça: il devient de plus en plus pointu. Mais il n'est pas facile de lui proposer uniquement des nouveautés. Il y a, par exemple, nombre de limitations dans la manière de créer une scène de combat, mais nous avons tenté de trouver des éléments inhabituels» annonce Sho Kosugi. L'élément majeur de ce ravalement de façade provient évidemment de sa confrontation avec le Belge Jean-Claude Van Damme. La disparité des styles de lutte (la force brutale contre la ruse élastique post-Ninja) donne un flux revigorant à des séquences a priori stéréotypées et sans surprises. «Il est préférable d'avoir un méchant mémorable dans un film à succès plutôt qu'un héros «oubliable» dans un film sans le moindre succès. Mon personnage, Andrei, n'est pas uniquement un tueur vicelard de plus; il est à son propre service. Il se bat parce qu'il aime le combat, il respecte ses adversaires. Il sauve Natasha, l'opératrice de l'ordinateur du Leontiev, au péril de sa vie plus parce qu'il en est amoureux que par opposition à la CIA». Futur héros de **Bloodsport** (tourné après **L'Arme Absolue**), Jean-Claude Van Damme tient à ne pas donner dans la baston de pure forme. Les manchettes font plus mal lorsqu'elles sont pensées.

Marc TOULLEC

Black Eagle USA/Israël 1988. **Réal.**: Erik Karson. Scén. E. Peters. Dir. Phot. George Kiobasa. Cascades. Jon Pochron et Chris Casamassa. Prod. Shimon Arama et Sunil R. Shab. Int. Sho Kosugi, Jean-Claude Van Damme, Vladimir Skomaravosky, Doran Clark, Gene Davis... Dur.: 1 h 30. Dist.: Metropolitan

Entretien avec ERIK KARSON

Spécialiste des gros bras et des flingues, Erik Karson a dirigé Chuck Norris dans La Fureur du Juste et une rebellion militaire dans Le Camp de l'Enfer. Dans l'Arme Absolue, il ravive le vieux spectre de la guerre froide.

I.: Qu'est-ce qui peut pousser un réalisateur à se spécialiser dans le cinéma d'action?
E.K.: En Amérique, on appelle les films commerciaux des «motion pictures»: des «images en mouvement». Dans le cinéma d'action, justement, il n'y a *que* du mouvement. En outre, ça correspond à une demande populaire quasi-unanime; et comme on peut difficilement faire l'impasse sur l'aspect financier de la chose, ce cinéma-là attire à la fois le public et les bénéfices. D'un autre côté, je ne me considère pas comme un homme d'affaires: quand je tourne, je cherche à dégager un maximum de crédibilité, tant dans mes scénarios que dans mes mises en scène. **L'Arme Absolue** développe un discours politique, propose une vision originale des rapports Est-Ouest. Il y a de la substance, pas seulement des règlements de comptes sanglants. Ce que je veux, c'est prendre le spectateur aux tripes par la seule force de l'intrigue: je ne me focalise jamais sur le nombre de cadavres à aligner. Le héros du film a tout pour susciter l'adhésion: c'est un être humain qui se bat, qui souffre, qui pleure, qui s'engage. Il ne se contente pas de montrer ses muscles et de se sortir de la mouise avec une aisance de super-héros: au contraire, tiraillé entre le sens du devoir patriotique et familial, il ne cesse de douter. Un tel personnage est indispensable au bon fonctionnement d'une histoire.
I.: Pour un ancien réalisateur de publicités qui a voyagé un peu partout dans le monde, comment avez-vous vécu le tournage de **L'Arme Absolue** *dans le site incroyable de Malte?*
E.K.: Déjà, ça n'a rien à voir avec Los Angeles, je vous assure! Non, sérieusement: l'important est de dépayser le public à tout prix. Le décor exotique de Malte est de ce point de vue assez fabuleux: ces vieilles cités, ces panoramas jamais vus... Je crois que les spectateurs ne regretteront pas le voyage. Pour accentuer l'effet d'étrangeté, nous avons pourvu nos caméras de filtres spéciaux afin de donner à l'image une tonalité de vieille peinture à l'huile. Nous avons été guidés par le souci de fuir comme la peste les habitudes américaines: ça se voit à l'écran, mais ça s'est aussi ressenti sur le plateau. Isolés comme nous l'étions, pas question de se laisser interrompre par des coups de téléphone ou des intermèdes du genre «bon, on s'arrête cinq minutes et on se retrouve au café du coin». Les acteurs aiment quitter leur train-train quotidien, les mondanités futiles et les interviews parasitaires: ça leur permet de se concentrer sur leur travail et rien d'autre. Par contrecoup, cette rigueur influe de façon radicale sur le pouvoir de conviction du film.
I.: Le générique de **L'Arme Absolue** *est très intéressant: on y voit des visages de tous les horizons. Comment avez-vous choisi vos acteurs?*
E.K.: Il doit y avoir environ dix-sept nationalités différentes au sein de la distribution: l'acteur principal, Sho Kosugi, est japonais; Jean-Claude Van Damme, qui possède une présence à l'image proprement phénoménale, est belge; Vladimir Skomarovski, comédien superbe, est russe et a remporté l'équivalent des Oscars soviétiques... Je pourrais tous vous les







citer, mais ce serait fastidieux à la longue. Sachez simplement que le film compte quatre-vingt-cinq rôles parlants, et que de nombreux autochtones non professionnels ont fait merveille dans des rôles de moindre envergure. Nous nous sommes aussi attachés à ce que tous les personnages aient de bonnes raisons de se heurter les uns aux autres: les Russes n'ont aucun sens de la solidarité, les Américains ne valent guère mieux... Avec ces frictions propres à chaque camp, je crois vraiment que le scénario de **L'Arme Absolue** n'a rien de stéréotypé.
I.: A propos, quel message politique avez-vous tenté de faire passer?
E.K.: Malte est un peu le carrefour du monde; il y a toujours eu de violents conflits internationaux pour y occuper des postes stratégiques et politiques privilégiés. L'incident du F-111 est inspiré de faits réels: il montre comment différentes cultures peuvent s'affronter pour une même cause. Cela dit, nous n'avons pas voulu donner une leçon d'histoire: le raid que nous décrivons ici se veut symbolique, intemporel. Notre message est plutôt contenu dans la description de la rivalité Est-Ouest, aussi bien dans leur propre camp que face à l'adversaire. Ce n'est pas une démonstration en soi, mais une vision de l'homme pris dans les filets de la politique.
I.: La structure politique de Malte, les récentes élections, ont-elles eu une influence sur le tournage?
E.K.: Aucune. Nous avons obtenu tout ce que nous avons demandé, y compris l'autorisation de tourner devant la résidence du Premier Ministre. Les seuls problèmes que nous avons rencontrés ont été d'ordre matériel ou météorologique. Le temps s'est généralement montré clément, mais filmer des bateaux tout en sachant qu'une tempête peut éclater à tout instant relève de l'impossible. Il nous a fallu d'autre part composer avec un rythme de vie n'ayant rien à voir avec la frénésie américaine. A Malte, il faut prendre son temps. Toutes les boutiques ferment à midi pour la sieste réparatrice et n'ouvrent jamais avant quatre heures!
I.: Vous avez utilisé le réservoir mondialement célèbre des Mediterranean Film Studios. Parlez-nous en un peu...
E.K.: Ce réservoir immense, grand comme un lac, permet de filmer des scènes maritimes dans des conditions de crédibilité absolue: vous appuyez sur un bouton et vous voyez déferler une vague plus vraie que nature. Grâce à ce système unique, on peut en outre faire de substantielles économies de temps, d'argent et de risques. Sans lui, nous serions encore en train de jouer nos vies au beau milieu de l'océan. C'est un outil de travail inestimable, notamment pour les scènes d'effet spéciaux: sa profondeur autorise tous les excès, et sa perfection technique assure une sécurité optimale. On peut notamment contrôler le niveau de l'eau, ce qui est bien sûr rigoureusement impossible en décor naturel, à moins d'avoir des pompes à eau excessivement onéreuses qui de toute façon ne concernent qu'une surface très restreinte.
I.: Comment aimeriez-vous que le public réagisse à L'Arme Absolue?
E.K.: J'aimerais qu'il soit réceptif à la nécessité d'entretenir de bonnes relations humaines, à l'importance de l'engagement personnel; j'aimerais qu'il comprenne l'urgence d'améliorer le monde dans lequel nous vivons, qu'il consacre plus d'attention aux pressions qui font parfois agir les gens, qu'il réhabilite la notion d'honnêteté... Voilà pour mon ambition majeure. A une niveau plus terre à terre, j'espère seulement divertir. Je ne me fais pas d'illusions: quatre-vingts pour cent des spectateurs ne chercheront pas à voir dans le film autre chose qu'une distraction spectaculaire. Mais si quelques uns d'entre eux sont réceptifs au «plus» que j'ai voulu y mettre, là, je serai vraiment fier de moi.

Entretien réalisé par Michael VOLETTI
(Traduction: Bernard ACHOUR)



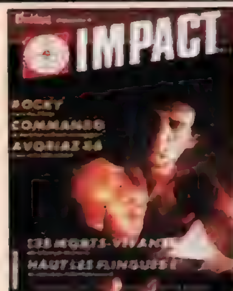
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



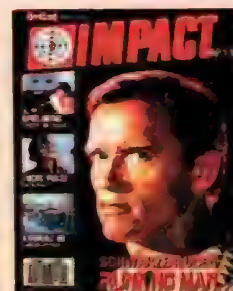
23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les «Mad Max». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois «Guerre des Etoiles».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33. Gremlins. Eff. Spéc.: Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de «James Bond».
38 Rick Baker. Retour vers le Futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44. Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden Child. Street Trash. Dossier «King Kong».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier «Superman». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop. The Hidden. House II.
51 Avoriaz 88. Star Trek IV. Robocop.
52 Running Man. Hellraiser. Carpenter.
53 Near Dark. Le Rex. Dossier «Zombies».
54 Les héros du fantastique. Les «Vendredi 13».
55 Phantasm II. Chinese Ghost Story. Freddy IV.



1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier «Ninja».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les «Rambo». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man. Robocop. Hellraiser.
13 Lucio Fulci. Le Hard Gore. Avoriaz 88.
14. Hellraiser II. Rambo III. L'Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente. les «Emmanuelle». Beetlejuice.
16 Special Rambo III. Munchhausen vu par T. Gilliam.

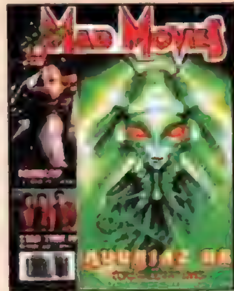


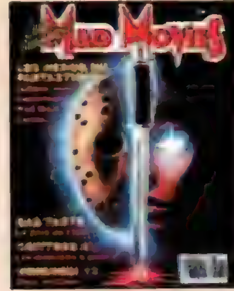














BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES: du 23 au 55. IMPACT: du 1 au 16. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS: 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon: 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de:
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger: les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐

NOM ______________ **PRENOM** ______________

ADRESSE ______________________________

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐

POLAR

DU RIRE AUX ARMES

Trois polars ce bimestre. Deux pour rire, un pour jouer le jeu du thriller classique, bien fait, intelligent. Un Poisson nommé Wanda et Veuve... mais pas trop sont des comédies folles attaquant mâchoires ouvertes les clichés du genre, tandis que Cop, du trop méconnu James B. Harris, conte une histoire de tueur psychopathe et de flic psychotique. Brrr...

UN POISSON NOMME WANDA

Quand l'un des Monty Python charge le polar classique britannique à base de cambriolage, cela ne donne pas une oeuvre posée et respectueuse. Gros mots, assassinats de chiens, engloutissements d'innocents poissons rouges et mise en boite des manières british... Shocking!



I : Qu'avez-vous contre les Yorkshire Terriers ? Vous en tuez trois dans **Wanda...**

J.C. : Je les hais. De sales petites bêtes. Otto, dans le film, les appelle insectes, c'est ce que je crois. A New york, il y a une femme qui possède trois chiens de cette espèce et elle faisait la remarque à l'un de mes amis : «Pourquoi les gens tiennent-t-ils à ce que je voie ce film ?».

I : Vous n'étiez pas tenté par la mise en scène du film ?

J.C. : Non, pas vraiment. La technologie ne m'intéresse pas. Je la laisse à d'autres. Charlie Crichton ne s'occupait pas des dialogues, il n'aimait pas trop ça, et c'était parfait parce que moi j'adore. J'ai écrit le scéna rio et dirigé le casting. Charlie a mis en scène et monté le film.

I : Comment imaginez-vous une histoire, un film ?

J.C. : Je me concentre alternativement sur les personnages et le script. Tantôt l'un tantôt l'autre. Développer un rôle entraine une modification de l'histoire, c'est la règle ; mais l'écrire en laissant de côté les protagonistes empêche celle-ci d'exister. Ils forment une vie et une structure solide.

I : Vous êtes vraiment virulent envers les moeurs britanniques...

J.C. : C'est parce que les Anglais sont vraiment drôles. Et puis, je les connais parfaitement. J'aime les décrire en m'en moquant. Je trouve cela facile de broder sur des personnages anglais ; par contre, il m'est plus difficile d'écrire sur des Américains. J'ai donc élaboré les rôles de Kevin Kline et Jamie Lee Curtis avec l'aide de Kevin Kline et Jamie Lee Curtis. Lorsqu'ils sont venus à Londres, je leur ai montré les pages du script et nous avons modi fié ensemble les personnages. On me dit maintenant que je suis très bon quant à l'observation et la description des habitudes américaines, mais ça, c'est parce que j'ai été marié deux fois à une Américaine !

I : Vous employez un argot important...

J.G. : Oui, je crois qu'il faut toujours détruire à un moment ou à un au tre le système que l'on adopte. Exemple, lorsque Michael Palin, à la fin du film, bégaye alors qu'il doit parler rapidement. J'ai toujours été passionné par le langage et l'ironie de certaines situations suite à des problèmes linguistiques. Il y a deux choses que je trouve comiques : la première est la colère, la seconde la confiance dans la communication. Les deux ont trait à mon enfance. Et j'essaye toujours de rire et de faire rire des choses les plus angoissantes. **Wanda** parle précisément de la communication et de la non-communication.

I : Vous aimez apparaître nu dans tous les films auxquels vous collaborez à divers titres...

J.C. : Oui, c'est le meilleur moyen d'attirer les gens dans les salles ! Je le fais souvent, surtout dans les films des Monty Python, **Le Sens de la Vie** (le cours d'éducation sexuelle), un peu plus tard dans **Clockwise**. A l'origine, Wanda aussi devait être déshabillée, mais lorsque j'ai raconté la scène à Jamie, elle m'a répondu : «Non, ce serait beaucoup plus drôle s'il n'y avait que toi». Elle avait raison, son personnage ne perd jamais le contrôle de la situation. Pour mon prochain film, que je vais tourner avec Schwarzenegger, je me suis aperçu à la lecture du scénario que je suis nu dès la première séquence !

I : Vous avez donné à **Wanda** *une fin plus chaleureuse, plus douce. Après avoir testé le film auprès de différents publics ?*

J.C. : Oui. Nous avons fini de tourner en septembre et nous avons montré le film à quatre reprises à des Anglais puis une fois à New York et trois à Los Angeles. Les scènes les plus comiques marchaient très bien mais la fin clochait. Les spectateurs pensaient que le personnage de Jamie n'était pas assez sympathique et ne méritait pas de se retrouver avec moi dans l'avion, c'était dû certainement

à mon inexpérience en matière d'histoires d'amour. Je pensais que c'était véritablement drôle de présenter une fille plus maligne que ces messieurs. Mais ça ne fonctionnait pas. Et nous avons alors filmé 75 secondes de film supplémentaires : Wanda rencontre Otto à l'aéroport puis téléphone à Archie pour le prévenir. Ce court passage amenait une grande différence. D'autre part, nous avons fait réapparaître le personnage joué par Kevin; plein de boue, il se colle au hublot. Personne ne voulait Kevin mort, sauf moi. Il était très heureux de sa résurrection. J'ai également rajouté un peu de conversation sérieuse entre Archie et Wanda dans la voiture.

I.: Vous avez pris des risques pour la séquence où vous êtes suspendu au- dessus du vide...

J.C.: Je l'étais réellement. J'étais attaché à un harnais en cuir et en tissu et je possédais des crampons métalliques. Je n'avais pas peur, car j'étais relié à un trolley. Je me suis entraîné pendant deux semaines à parler la tête en bas, et j'ai réalisé qu'on pouvait le faire de six à sept minutes avant que viennent les nausées. On a tourné deux prises seulement. Le gars des effets spéciaux, George Gibbs, un ami, me donnait confiance. Quand je lui ai téléphoné pour l'engager, il m'a demandé si le film comportait quelque chose de délicat et je lui ai dit: «Non, juste une personne écrasée sous un rouleau compresseur», il m'a répondu «Oh, ça c'est facile, je l'ai fait la semaine dernière». En effet, il sortait du tournage de **Roger Rabbit**.

*I.: **Wanda** traite en priorité du fameux antagonisme anglais-américain...*

J.C.: C'est très curieux. Lorsque vous mettez Américains et Anglais ensemble, ils commencent à se lancer des piques. Mais dans la vie, vous n'asticotez que les gens que vous aimez. Il y a une relation historique, un sentiment familial, de la compréhension mutuelle et... un peu d'envie. Nous avons moins de problèmes à nous moquer des Américains que des Allemands.

I.: Et qu'en est-il des Français ?

J.C.: On peut mieux s'amuser avec tous qu'avec les Allemands.

*I.: C'est le cas dans **Sacré Graal**?*

J.C.: Oui. L'accent français nous semble désopilant. Mais depuis 150 ans, le front est calme (rires).



Jamie Lee Curtis

*I.: Les Américains semblent apprécier **Wanda** le film a très bien marché aux Etats-Unis.*

J.C.: **Wanda** a bénéficié d'une excellente sortie ; les études marketing, en fait, ont montré qu'il serait difficile de faire rentrer le public dans la salle mais qu'une fois rentré il serait ravi. En moyenne, il fallait demander à neuf personnes avant qu'il y en ait une qui réponde: «Oui, j'irai peut-être». Kevin Kline n'est pas connu, Jamie LeeCurtis a derrière elle la réputation d'une actrice de films d'horreur et Michael Palin et moi venons des Monty Python ; ensemble, nous touchons deux à trois pour cent du public. Nous avons donc fait beaucoup de publicité, pendant six semaines. Le film est sorti simultanément dans trois salles, deux à New -York et une à Los Angeles. Et deux semaines ont suffi à émoustiller le public et à attirer les médias les plus importants. Mais il a fallu travailler dur. D'après mes calculs, j'ai donné 280 interviews. Maintenant **Wanda** est joué dans 1187 salles et se trouve en troisième position au box-office (début octobre 88). Le dernier week-end nous a rapporté un peu plus de cinq millions de dollars.

I.: Et vous tournez bientôt avec Arnold Schwarzenegger ?

J.C.: Cela s'appelle **Sergent Rock**. J'interprète un général fou et américain mais j'ai peur que mon accent yankee ne soit pas très bon. De toute manière cela va me changer. Kevin Kline m'a confié que Schwarzenegger est toujours très, très drôle. Après je prends 15 mois de repos, pour m'attaquer à mes livres. J'en ai trois étagères pleines et elles m'attendent depuis environ dix ans.

Propos recueillis par Alain CHARLOT

ENTRE CYNISME ET NAIVETE

L'équipe des Monty Python, effritée au fil des ans, ne se reformera plus. C'est clair, c'est net ; John Cleese viert de nous l'avouer. Mais nous n'avons pas à être déçus : les génériques pseudo-danois hilarants, les chevaliers découpés, les gouverneurs romains pédés, les faux miraculés, les branlants du troisième âge à l'assaut des jeunes technocrates, ont été remplacés par des personnages peut-être moins absurdes mais aussi plus vivants. **Brazil** vaut tout l'or du monde et **Clockwise, Porc Royal, Un Poisson nommé Wanda**, loin d'être des oeuvres de tâcherons, donnent au cinéma british comique une saveur et un élan nouveaux. **Wanda**, si l'on excepte le poisson, est l'histoire de cinq personnages qui se tirent constamment dans les pattes, volontairement ou non. L'un, refroidi par une épouse snobissime, recherche l'amour, les quatre autres à profiter des fruits juteux d'un butin. Tous sont brossés avec humour et loufoquerie par John Cleese, dialoguiste surdoué. Il fait d'un couple d'Américains un imbécile cultivé à l'envers et une garce ingénieuse, de lui -même un avocat aussi brillant à la barre que touchant en amour, et de son copain Michael Palin un bègue amoureux du contenu d'un aquarium. En 1 h 48, lui et son parfait illustrateur (Charles Crichton, rescapé des premières grandes comédies britanniques voici trente ans) ridiculisent sans retenue les comportements anglais et américains. **Wanda**, c'est un peu la lutte des coincés naïfs contre les roublards cyniques. A tous points de vue.

A.C.

VEUVE MAIS PAS TROP...

Poulain de l'écurie Corman, Jonathan Demme aime les mises en boîte. Faisant déjà preuve d'un humour ravageur tirant sur le vinaigre vers la fin dans Dangereuse sous tous Rapports, il pilonne la Mafia, ses parains, ses hommes de main, ses épouses , ses repas à base de spaghetti... Polar loufoque, Veuve... mais pas trop caricature ce qu'il aime...

I. Pourquoi vous attaquez-vous à la Mafia ?

J.D. Je suis ce qu'on nomme un fana de cinéma. J'y vais très souvent. En tant que tel, le film de gangsters a toujours été mon genre préféré.

I. Est-ce la raison pour laquelle vous avez travaillé avec Roger Corman ?

J.D. Absolument. Parce qu'il y a beaucoup de films de ce genre tournés, et de surcroît parce qu'il y en a beaucoup d'excellents, j'ai attendu qu'un script original se fasse sur le sujet. Quand j'ai reçu le scénario d'Orion, le titre **Married to the Mob** a fait tilt. Je crois qu'une femme donnant son point de vue sur la mafia relance le genre. Mon intention était, plus que tout, de réjouir le spectateur, de le faire rire. **Veuve... mais pas trop** est en quelque sorte un antidote à mon film précédent, **Dangereuse sous tous Rapports**, qui était plus violent.

I. Il y a tout de même nombre de situations qu'on retrouve dans les deux films.

J.D.: Oui. Mais le second est moins l'histoire d'un couple que celle d'une femme qui cherche à s'en tirer toute seule. Et le degré intense de violent ce qu'atteignait **Dangereuse sous tous Rapports** disparaît totalement dans **Veuve...**

I. Vos personnages ont malgré tout une vie secrète, ou du moins un semblant de vie cachée...

J.D. Une vie «secrète» complique un personnage et le rend, selon moi, doublement intéressant. J'aime être surpris au cinéma. Aux Etats-Unis, le public exige systématiquement l'entière connaissance des personnages ; il est d'un conformisme effarant. Si vous lui cachez quelque chose, vous prenez le risque d'un échec commercial. J'essaye de lutter contre



cette force. Mais je pense qu'en France et en Europe, tel n'est pas le cas...

I. S'ajoute à cela le problème des séquelles.

J.D. Oh, mon Dieu, oui. **Police Academy, Vendredi 13**— Beurk !!! C'est la mort de l'imagination.

I. La musique, une fois de plus, joue un rôle très fort dans votre film. Elle est présente à chaque image...



Franck le Concombre et ses joyeux compères, deux hommes, jeunes, discutent le bout de gras sur le quai d'une gare. «Tu as raté un sacré minestrone, hier soir, un minestrone de premier choix». «Je sais, ma femme ne m'en a pas parlé, pourtant un minestrone, ça ne se manque pas...» «Délicieux, il était délicieux». L'instant d'après, nos deux amateurs de bouffe italienne sont assis dans le wagon, derrière un gros homme chauve. Le train s'engage dans un tunnel, un silencieux est fixé au canon d'un révolver, le gros homme ne s'affaisse même pas. Seul un petit trou dans le crâne indique qu'il ne doit pas se sentir bien. Le tueur, rentré chez lui, s'engueule avec sa femme. Angela de Marco en a plus qu'assez de «Franck-le-Concombre», plus qu'assez de sa vie d'épouse de mafioso, plus qu'assez des gens qui parlent de bons petits plats tout en assassinant à la demande du parrain. Mais comment échapper à cette Famille toute puissante ? Par le biais simplement d'une comédie tantôt loufoque, tantôt touchante. Passant du drame au mode comique, Jonathan Demme a vite saisi qu'il n'était plus question de traiter la Mafia avec sérieux mais qu'il était par contre toujours vital de nous surprendre. Par une partition diverse et harmonieuse, par des audaces constantes de mise en scène, et par le respect qu'impose cette jeune femme, respect confinant à l'émotion, Demme tape dans le mille. De film en film, il affine ses personnages, du jeune balourd (Jeff Daniels dans **Dangereuse...**, Matthew Modine dans **Veuve...**) professionnellement ancré à la femme par qui les ennuis arrivent. Des personnages qui évoluent, et s'échangent l'un l'autre. En deux longs métrages, Demme nous apparait comme l'un des plus aptes à transmettre les difficultés mais aussi la simplicité de la vie.

A.C.

J.D. C'est non seulement important mais aussi relaxant et réjouissant. J'ai une énorme collection de disques et j'écoute de la musique à longueur de journée. Moins maintenant, parce que j'ai un enfant. Je me passe souvent les Led Zeppelin. Dans la vie de tous les jours, la musique influe consi dérablement sur votre mental. Je travaille beaucoup avec des chanteurs que j'inclus dans films : Sister Carol dans **Dangereuse...** Un peu comme je disposerais un juke-box dans un coin, ou une radio. Les sonorités musicales arrivent de tous les côtés, d'une pièce voisine par exemple. La scène montrant Michelle Pfeiffer et Matthew Modine rentrant du restaurant nous a posé problème. David Byrne avait composé une partition époustouflante mais qui, plaquée sur cette séquence, opérait comme un filtre, une ouverture, et cela ne marchait pas. Sans la musique la scène serait trop nue. J'ai fait appel à Brian Eno qui composa une mélodie lente, mélancolique, de très bonne qualité. Jouer, de cette manière, avec la bande originale me procure un grand plaisir.

I. Vous avez réalisé des clips vidéos.

J.D. Oui, quelques uns. Avec un groupe nommé The Feelies, avec New Order, Fine Young Cannibals...

I. Sans oublier **Stop Making Sense**, *le concert des Talking Heads.*

J.D. Je ne recommencerai pas avec White Snake. Je me moque du hard rock qui sévit actuellement aux Etats-Unis. Ma femme, pour s'amuser, me répète souvent qu'elle a un rendez-vous avec le batteur de White Snake ! Celui à qui il faut montrer votre propre collection d'armes à feu ! Le plus difficile est de trouver un groupe qui supporte d'être filmé durant 1H 30. Ils ne veulent pas tenir la distance. J'ai été contacté pour réaliser le film des U2 ; je les apprécie beaucoup mais je ne sais pas si c'est intéressant de les présenter deux heures durant. J'ai hâte de voir le résultat car ils ont été finalement filmés par une autre personne (Phil Joanou).

I. Si vous utilisez la musique comme vecteur de vos films, on peut en dire autant des couleurs, des graffitis, du pittoresque de New York...

J.D. Cela fait 14 ans que je travaille avec le même chef-opérateur, Tak Fujimoto, mais quand je m'occupe des couleurs, je me repose plus sur le directeur artistique. Roger Corman m'a enseigné un truc: ne jamais cesser d'attirer le regard, ne jamais ennuyer l'œil. Si l'œil se fatigue, le cerveau fera de même. C'est pourquoi je demande toujours à mon directeur artistique, à part d'avoir du talent, d'enrichir au maximum le cadre d'un plan, par une foule de détails et de couleurs différentes.

I. Vous avez pour habitude de transformer les blondes en brunes. Mélanie Griffith dans **Dangereuse...** *et Michelle Pfeiffer dans* **Veuve...**



J.D. rires). Dans **Dangereuse sous tous Rapports**, la coupe de Mélanie Griffith était un hommage à Louise Brooks. C'était d'ailleurs dans le scénario. Pour **Veuve...**, il fallait imposer deux choses aux spectateurs: 1) qu'ils n'avaient pas affaires à une Américaine d'origine anglo-saxonne mais à Angela de Marco, une Italo-Américaine, 2) leur faire oublier Michelle Pfeiffer, l'actrice.

I.: Vous détestez Reagan semble-t-il?

J.D.: Vous faites référence à la réplique de l'agent du FBI. C'est le seul moment du film où j'ai exprimé ce que je pense (rires). Le seul instant de vérité.

I.: Parlez-nous du documentaire que vous avez réalisé sur Haiti...

J.D.: Je suis heureux que vous me demandiez cela, car je suis obsédé par certains faits et événements qui se déroulent dans le monde. L'un d'entre eux était le départ de Duvallier d'Haiti. Je pris alors ma caméra pour me rendre sur place. Je suis allé en Haiti, j'ai aimé les gens. Aux Etats-Unis, personne ne sait ce qui s'y passe; les Haitiens, en ce moment, veulent changer leur société. Quel bonheur pour un cinéaste de pouvoir saisir en images cet esprit. Le film a été montré en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis, mais pas encore en France. Dommage.

Propos recueillis et traduits par Alain CHARLOT.







COP

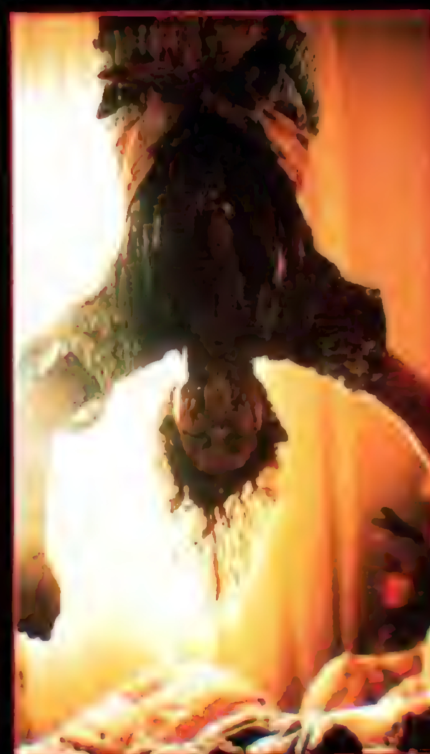
Ancien producteur attitré de Stanley Kubrick, James B. Harris passe à la mise en scène en 1965 avec Aux postes de Combat,remarquable film de politique-fiction, tourne huit ans plus tard le plus glauque et envoûtant des contes de fées, Sleeping Beauty, enchaîne prés d'une décennie aprés sur une description saisissante de l'univers carcéral Fast-Walking avec déjà James Woods.Cinéaste rare, cinéaste trés doué et marginalisé malgré lui, James B. Harris est un passionné de criminologie...



Lesley-Ann Warren, la Magnifique.



James Woods le Grand



I : Comment ces flics ont réagi à la vision du film?

J.B.H. : Ils ont beaucoup aimé. De toute manière, ils ne pouvaient être surpris, certains d'entre eux étant conseillers techniques sur le film. **Cop** ne les a pas choqués. Même si tous les flics n'agissent pas de cette façon, ils pensent de cette façon.

I : En revanche, c'est nous que vous avez cherché à surprendre. Quand, par exemple, nous assistons à la dispute entre Woods et sa femme, nous pouvons croire que la suite ressemblera à ce que nous avons vu des milliers de fois. Eh bien, non. La scène d'après, Woods aperçoit la lettre de séparation. Exit la vie de couple.

J.B.H. : Je n'ai pas cherché à prendre le contre-pied de ce qui a déjà été fait. J'essaye de raconter une histoire, à ma manière, mais surtout comme je l'ai expérimentée au contact des flics. Les statistiques montrent que nombre de policiers divorcent et mènent une vie affective désordonnée, irrégulière. On compte également parmi eux de nombreux suicides, d'autres deviennent alcooliques. Tout ça reflète le boulot affreux qui est le leur. C'est sans fin: plus vous attrapez de criminels et plus il y en a. C'est un travail extrêmement frustrant. Dans ces conditions, une vie «normale» est impossible. Et c'est ce que confirme **Cop**.

I : Vous diriez, en quelque sorte, que James Woods mène une vie «normale» de flic.

J.B.H. : Oui. Ceux qui n'agissent pas comme lui comprennent, voire admirent ce type de comportement. Le personnage n'est pas exagéré.

I : Tout de même, lorsqu'il tue le policier corrompu, l'assistant du Shérif, il le piège. C'est un meurtre, de sang-froid presque.

J.B.H. : Je ne dirais pas ça. L'autre aussi voulait le tuer, il ne fait que se défendre. En fait, James Woods n'assassine personne qui n'ait tenté auparavant de le tuer. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'hésite pas à le faire, qu'il n'a pas choisi d'autres méthodes.

I : Qu'avez-vous emprunté et ajouté exactement au livre? L'entrée de Woods dans le premier appartement et ce plan assez appuyé sur la jeune femme pendue par les pieds, font-ils partie du livre ou de votre imagination?

J.B.H. : Je ne me souviens pas du tout. Je crois que l'appartement et la fille en sang sont dans le livre, mais c'est à moi de grossir ou de diminuer le trait. Un roman ne vous indique jamais où placer votre caméra. Le livre est une inspiration constante dans la mesure où vos idées, vos impressions coïncident avec les



siennes. Cela n'empêche pas certaines modifications: **Cop** montre James Woods racontant à sa petite fille des faits-divers crapuleux. Dans «Lune Sanglante», ce n'est pas une mais plusieurs filles qui interviennent et elles sont bien plus âgées. J'ai jugé que l'effet dramatique était renforcé en rajeunissant l'enfant. La fin du livre est différente: le tueur est, en fait, la personne qui a été violée.

I.: Le tueur est donc une femme?

J.B.H.: Non, un homme. Je vous parle de viol homosexuel.

I.: Le livre est, paraît-il, plus sanglant, plus sadique que votre film...

J.B.H.: Oui, mais ce n'est pas le film que je voulais faire. Ça collait moyennement avec l'étude du personnage central.

I.: Votre description du flic occulte peut-être un certain nombre de points.

J.B.H.: Comme?

I.: Comment le tueur est-il au courant de l'évolution de l'enquête? Comment précède-t-il James Woods tout au long du film?

J.B.H.: Le tueur suit James Woods. On le voit au début, à la poste. Je ne l'ai pas filmé pour qu'on sache qu'il est là mais ceux qui ont une excellente mémoire visuelle s'apercevront à la fin du film qu'ils l'ont déjà vu. J'ai également glissé un indice, la photo de Woods et de la prostituée, prise par le tueur. A l'évidence, il surveille de très près les faits et gestes du policier.

I.: J'ai remarqué le poste qui se trouve sur Wilcox Avenue à Hollywood. Vous avez apparemment tourné **Cop** *en décors naturels.*

J.B.H.: Nous n'avons preque rien construit, les lieux existent. Nous avons utilisé deux lycées pour les séquences finales, l'un pour la scène où Woods découvre gardien assassiné, l'autre pour la lutte entre les deux hommes, dans le gymnase. La seule chose que nous ayons rebâtie est la grande salle du commissariat: à partir d'un étage de bureaux abandonnés dans un des immeubles du centre-ville, nous avons imité à la lettre l'ambiance et les décors d'un commissariat, ce que nous appelons Squad Room.

I.: La plupart des réalisateurs qui ont travaillé avec James Woods estiment qu'il est le meilleur acteur sur le marché. C'est aussi votre avis?

J.B.H.: Oui. Disons qu'il y a énormément de bons comédiens qui conviennent à tel ou tel rôle. Woods est leur égal, à ce niveau. Mais le plus important est qu'il est encore plus professionnel. Il est toujours préparé, il n'est jamais en retard, il apprend son texte, il se sent responsable. C'est un plaisir de tourner avec lui. Il contribue au film par des remarques, des suggestions. D'autres acteurs aussi talentueux ne sont pas aussi disponibles, parce qu'ils ont des problèmes émotionnels, ou parce qu'ils se droguent ou boivent.

Propos recueillis et traduits par
Alain CHARLOT

FLIC STORY



Un tueur psychopathe excécute des femmes. Pourquoi ? Il s'avère que celui-ci apprécie la littérature féministe, les bouquets de fleurs et l'innocence. C'est l'innocence perdue de force qui le pousse à agir. Une innocence violée, souillée voici quelques années. Parti de rien, le flic chargé de l'enquête reconstitue le puzzle. Il rencontre un policier louche, homosexuel, une prostituée qui se vend aux «vieux»... Quelle faune! Mais la faune des flics est tout aussi effarante. A commencer par Lloyd Hopkins lui-même, un keuf pas net, indifférent à tout ce qui ne concerne pas son investigation. Il emploie des méthodes du genre sales. Tuer n'est pas un problème, simplement un acte comme les autres, comme passer les menottes. James B. Harris ne porte aucun jugement sur son personnage principal ; il l'observe, le suit pas à pas. James Woods ne quitte pour ainsi dire pas l'écran. Il est là en permanence, jetant son regard noir, luisant, embué d'une espèce d'ironie, froid, méthodique, pas un super-flic mais un type sur la corde raide. Ses proches souffrent également de fêlures : une femme excessivement maternelle, un supérieur hiérarchique maniaque, allant quatre fois à l'église par semaine... Rien à voir avec les protagonistes propres sur eux des séries TV. Mis en scène avec rigueur, mené sans un seul temps mort malgré l'abondance des séquences dialoguées, laissant la part belle à l'humour et à des personnages secondaires composés avec soin, le cinéaste réalise le parfait polar, le parfait film noir contemporain. Pas de concessions commerciales, pas de poursuites automobiles spectaculaires... Mais le quotidien décrit est bien plus passionnant. La violence, présente entre les images, éclate en quelques plans d'une plasticité remarquable, moite. Le final, d'un cynisme intégral, coupe exactement à la seconde près au moment où les choses basculent. Entre **Le Sixième Sens** et **Le Sang du Châtiment**, une réussite du thriller moderne.

M.T.

A Fish called Wanda USA 1987 Réal.: Charles Crichton. Scén.: John Cleese d'après une histoire originale de John Cleese et Charles Crichton. Dir. Phot.: Alan Hume. Mus.: John Du Prez. Prod.: Michael Shamberg, Steve Abbott et John Cleese. Int.: John Cleese, Jamie Lee Curtis, Kevin Kline, Michael Palin, Maria Aitken... Dur.: 1h 48. Dist.: UIP. Sortie prévue le 11 janvier 1989.

Married to the Mob USA 1988 Réal.: Jonathan Demme. Scén.: Barry Strugatz et Mark R. Burns. Dir. Phot.: Tak Fujimoto. Mus.: David Byrne et Brian Eno. Int.: Michelle Pfeiffer, Matthew Modine, Dean Stockwell. Dur.: 1H43. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue en janvier 1989.

Cop USA 1988 Réal.: James B. Harris. Scén.: James B. Harris d'après le roman de James Ellroy. Dir. phot.: Steve Dubin. Mus.: Michel Colombier. prod.: James B. Harris et James Woods. Int.: James Woods, Lesley Ann Warren, Charles Durning, Charles Haid, Raymond J. Barry, Randi Brooks... Dur.: 1H 50. Dist.: Cannon France. Sortie prévue le 18 janvier 1989.

LES EFFETS SPECIAUX DE

W·I·L·L·O·W

Autres temps, autres lieux et toujours la même histoire de souverain déchu, de maléfique usurpateur usant de la magie noire. Ron Howard, metteur en scène, et George Lucas, producteur, ne font que raconter ce qui a été mille fois conté. Ouf, les effets spéciaux sauvent la mise. Ils ne sont pas franchement révolutionnaires mais manipulés avec les moyens du plus important studio « à trucs» du monde, ils forcent vraiment le respect des chercheurs de tremblements dans les transparences...





Vous vous souvenez du premier **King Kong** et de ses explorateurs passant sur un tronc d'arbre au-dessus d'un gouffre ? **Willow** emploie exactement les mêmes effets spéciaux, un peu plus sophistiqués certes mais globalement identiques. Le décor gigantesque est dessiné sur verre tandis que les acteurs miment la scène sur un promontoire escarpé. Le fait que la séquence soit filmée à contre-jour renforce encore sa véracité.







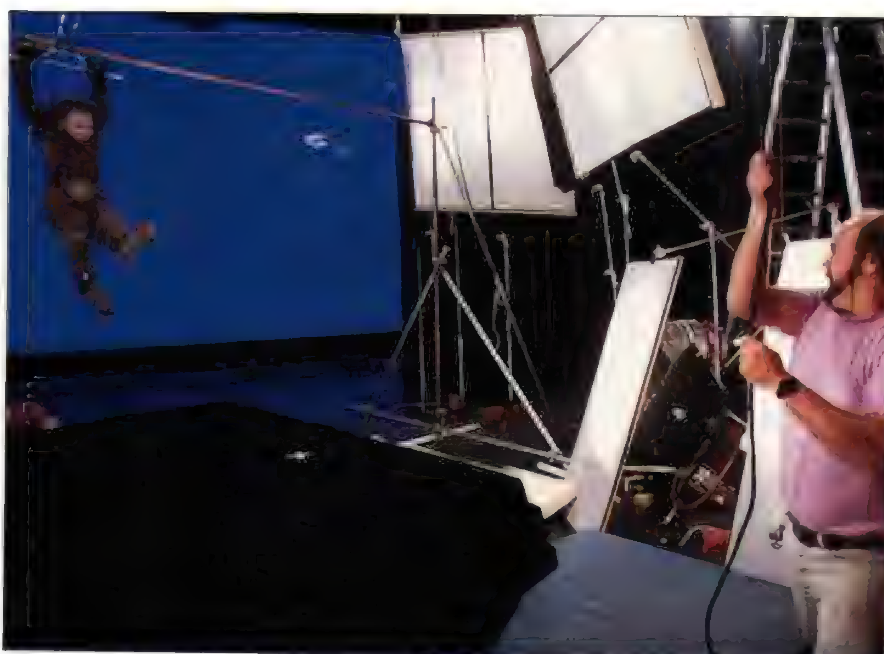
Willow est un film d'échelles: ci-dessus l'un des décors scrupuleusement reconstitués de la forêt. Il sera utilisé pour quelques scènes avec les Brownies, lesquels seront insérés par ordinateur dans le paysage. Un environnement naturel, impossible à maîtriser, aurait rendu ces séquences impossibles à réaliser. Détail cocasse ; une pomme à peine mûre, élément indispensable à l'éboration d'un univers crédible !





Non, ce n'est pas la fée Clochette de **Peter Pan**, mais la magicienne aidant Willow à se tirer d'affaire. L'opération se fait en deux mouvements. D'abord, on filme le comédien Warwick Davis feignant l'apparition de l'elfe. Sur un autre plateau, attachée à des filins devant un écran bleu (le fameux blue screen qui permet des transparences abominables mais aussi des incrustations miraculeuses), la libellule mime à son tour la scène. Les ailes sont rajoutées par la suite grâce à des procédés d'animation par ordinateur. Même topo pour la lumière divine qui auréole la fée. La réduction du format de l'actrice est aussi dû au traitement informatique de l'image.





Le preux et vaillant Val Kilmer, serviteur du bien malgré lui,lutte contre les créatures caméléons et poilues qui hantent un vieux château. Ces trolls sont obtenus grâce à la combinaison de divers types d'effets spéciaux. Il y a d'abord de simples maquillages (look descente de lit angora), mais aussi le recours à l'écran bleu pour les plans où les assaillants poilus grimpent le long des murs. Ils le font beaucoup mieux que Spiderman, d'autant plus que ces images sont brèves.





Les Brownies sont indiscutablement les vedettes de **Willow**. Leur taille minuscule rappelle les homoncules des **Voyages de Gulliver**. Dennis Muren, un des piliers d'Industrial Light and Magic, supervisa ces effets spéciaux. Le recours à l'écran bleu et la construction de décors géants (une dizaine) étaient nécessaires. Les problèmes techniques furent innombrables ; les surfaces, les ombres, les éclairages nécessitaient l'utilisation d'objectif spéciaux. Même les costumes des Brownies furent pensés comme des effets spéciaux. 150 plans incluent les minuscules créatures. Des plans complexes ; ils sont parfois sur des branches, sur l'épaule de Val Kilmer, dans un chariot... La réussite est exemplaire mais le principe date de **La Fiancée de Frankenstein**, vieux de quarante ans !

LES EFFETS SPECIAUX DE BEETLEJUICE

Un couple de revenants fait appel à un fantôme particulièrement exubérant pour déloger les locataires de leur nouvel appartement, et la folie submerge l'écran. Orchestré par un Tim Burton déchaîné, ce feu d'artifice de loufoquerie bénéficie d'effets spéciaux «artisanaux» mais prodigieusement efficaces. On en reparlera sûrement aux prochains Oscars.



Pour limiter la présence du blue screen dans le fond du décor, il a fallu construire un plateau spécial où sera utilisée la fameuse technique de la «perspective forcée». Ici, Tim Burton indique un jeu de scène à Geena Davis.





Pour la séquence où la tête de Beetlejuice pivote sur elle-même à toute allure, on a filmé devant blue screen Michael Keaton, debout sur une plate-forme tournante. Ensuite, une superposition d'images fait coincider la tête en folie au corps immobile de l'acteur.



Spécialiste des effets spéciaux élaborés faits avec des bouts de ficelles (**La Galaxie de la Terreur, Piranhas, Alligator**) Bob Short porte aussi à son actif **Star Trek, Splash, Orca, Cocoon** ... Le chasseur victime d'un indien réducteur de tête grâce à un acteur incrusté dans un canapé où il disparaît à hauteur de taille et à un crâne articulé par derrière...



Ted Rae positionne une miniature animée par stop-motion. Comme on ne voit jamais ce monstre dans son entier, on l'a construit morceau par morceau.



Résultat: une des facéties les plus outrées de Beetlejuice.



La transformation d'Alec Baldwin est due à une combinaison d'animation image par image et à un maquillage rigide porté comme un masque de carnaval par le comédien. Des trucs simples mais toujours efficaces



Aspirée par la Planète des Sables, Geena Davis rejoint son domicile à califourchon sur le dos du ver. On voit ici le monstre animé par stop-motion et une projection de la comédienne sur blue screen.





Une marionnette d'un mètre, conçue et animée par Doug Beswick, fut utilisée lors des séquences très spectaculaires où intervient le gigantesque ver des sables.

MOONWALKER

Avec Moonwalker, on rentre de plain-pied dans l'univers de Michaël Jackson dit Michaël tout court et il faut très peu de temps pour s'apercevoir que l'univers du sus-nommé est aussi petit que son strict talent de chanteur/compositeur/danseur est grand. Ses fans vont mourir de honte, les autres de rire.

Nous avions tous ici été alléchés par une bande promotionnelle de **Moonwalker**. Dix minutes assez délirantes où on voyait Michaël qui, poursuivi par une armée d'extra-terrestres d'apparence humaine, se métamorphosait en voiture futuriste, en robot géant et en vaisseau spatial. On en prenait plein les mirettes en souriant bêtement devant l'imagination un peu dépassée mais délicieusement kitsh de Michaël. Quelques plans fulgurants d'une chorégraphie dans un bar promettaient aux dingos de danse synchronisée de rares instants de bonheur. Et puis, il y avait les photos terribles du film qu'on vous a montrées en toute confiance. Bon, et bien malgré tout ça, il faut bien se rendre à l'évidence, **Moonwalker** est nul du début à la fin, et en parler revient à organiser une grande entreprise de démolition.

Maillekeul par lui-même

Commençons par le commencement. **Moonwalker** débute par des extraits des concerts de Michaël entrecoupés d'images d'actualités. Le chanteur s'y érige en tiers-mondiste généreux et «Come with me all together, brothers and sisters. For the world!». C'est émotionnellement assez efficace, idéologiquement assez dégueulasse. Tout comme ces avant-premières au profit des Restos du Cœur qui vont plus aider le film que les Restos, mais c'est une autre histoire Après une image christique de Michaël-le-sauveur sur scène, on embraye sur la rétrospective. Un petit quart d'heure explicatif au cas où certains n'auraient pas compris que Michaël c'est les Jackson Five, **Billie Jean, Beat It, Thriller, Bad** et autres méga-hits. Ah, il en a fait des trucs le Michaël, et on est vachement content qu'il nous le rappelle. Outre le faible prix de revient de ces quelques minutes constituées uniquement d'images d'archives, c'est un vilain exercice de mégalomanie (ou de remplissage, c'est vous qui choisissez). Passée cette auto-célébration qui n'emballe que lui, Michaël s'offre un petit clip très «Lâchez-moi les baskets» où il maudit les canards s'intéressant d'un peu trop près à la forme de son nez, à la couleur de sa peau, à la grandeur de son caisson et à la virilité de son boa. On n'a effectivement pas le droit d'approcher le «dieu» Michaël ainsi.



Michaël Jackson entre deux opérations de chirurgie esthétique

Milieu du film

Le milieu du film intervient au milieu du film comme un cheveu dans la soupe et se compose d'une interminable poursuite entre Michaël et ses fans. Ces derniers veulent des autographes et traquent le pauvre Michaël qui endosse un costume de lapin et s'enfuit à moto avec derrière lui la horde de fans en furie. Le tout est (bien) animé en pâte à modeler, le problème se posant dans les raccords entre les personnages réels affublés d'une grosse tête de carnaval et les miniatures. On n'y croit pas une seconde. Heureusement, Michaël s'éclate comme un fou pour nous et se régale d'un pas de deux avec la défroque de lapin soudain vivante. Quel rapport entre ce qu'on



Et une contredanse, une!



Michaël entouré de ses meilleurs amis.





Mickaël Jackson et Serge Lama?

a vu et ce qu'on s'apprête à voir? Aucun. Logique, **Moonwalker** a tout du film conçu pour être découpé en morceaux et aller gaiement illustrer les chansons du maître dans les premières places du Top 50 (voir la parodie de **Bad** tournée avec des morveux ou le trip de Michaël sur fond de ciel orangé et de lunapark à son image. Pouah!).

Un nouveau départ

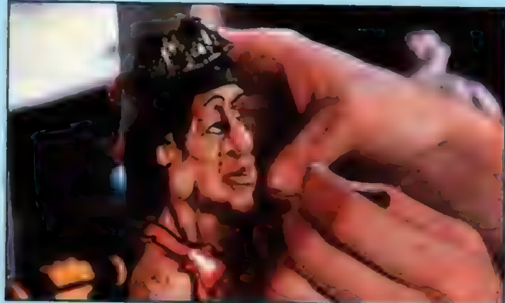
La dernière partie de **Moonwalker** voit un embryon de scénario pointer son nez. Un savant fou accompagné d'une troupe de militaires rêve de conquérir le monde. Michaël a la malchance de tomber dans leur repaire après quelques échanges de ballon dans les prés avec ses trois jeunes amis, scène magnifiquement digne de vos meilleurs films de vacances. Comme par hasard, Michaël se fait remarquer et c'est une nouvelle et interminable course-poursuite dans les rues pavées et bleutées d'une ville imaginaire. Le décor n'étant pas extensible à l'infini, on voit Michaël et ses ennemis passer quinze fois au même endroit sous des angles différents. Michaël, qui a plus d'un tour dans son sac, se sortira par deux fois de situations difficiles en se métamorphosant comme vous le savez déjà. La transformation en robot, réalisée en partie par Rick Baker (**Greystoke, Vidéodrome**), se regarde sans vraiment se regarder, attirés que nous sommes par les aiguilles de notre montre qui annoncent, ouf, la fin prochaine du film. C'est un beau travail de sabotage qui ne sera pas du plus bel effet dans la filmographie de Rick Baker. Entre temps, on a eu droit à la séquence «Smooth Criminal» où Michael affronte les clients d'un bar dans une chorégraphie potable qui, à coup sûr, aura plus d'impact dans une émission de clips que plantée comme ça, sans raison, en plein milieu d'un semblant d'intrigue. Pour finir, Michaël promet une surprise à ses trois jeunes amis, et je vous le donne en mille, les emmène assister à l'un de ses concerts.

Voilà, c'est ça **Moonwalker.** Et avec les images, c'est encore pire. Délire mégalo de star visiblement limitée, **Moonwalker** vient de sortir et est déjà vieux de dix ans. Comme Michaël qui, à trente ans, tente désespérément de rester dans l'enfance. N'est pas Chantal Goya qui veut.

Vincent GUIGNEBERT



Noyé dans le grand bleu.



Stallone contre Jacksone?



Michaël se regarde dormir.

Moonwalker. USA 1988. Réal.: Jerry Kramer et Colin Chilvers. Scén (?): David Newman d'après une histoire de Michael Jackson. Photo: John Hora. Mus.: Bruce Broughton. Mont.: David E. Blewitt. Prod.: Dennis E. Jones et Jerry Kramer. Int.: Michael Jackson, Sean Lennon, Kellie Parker, Brandon Adams et Joe Pesci. Dist.: AAA. Durée: 1 h 30. Sorti à Paris le 14 décembre 1988.

LEVIATHAN

Le réalisateur de Rambo II, le Grec George Pan Cosmatos, visite les fonds marins avec Peter Weller, flic métallique de Robocop. Il ne s'agit pas de rendre compte de la dernière plongée du Commandant Cousteau mais de suivre les déambulations d'une création s'assemblant comme un jeu de lego... Un Alien aquatique?

Leviathan... Quoi? Leviathan, un monstre de la mythologie phénicienne qu'on retrouve dans **Le Livre de Job** de la Bible, quelque chose de colossal, d'infernal selon des langues éteintes. Le monstre en question est marin, il sévit à 10 000 pieds au-dessous du niveau de l'océan. La situation tourne autour de ce bon vieux schéma: un groupe d'humains, femmes et hommes (huit au total) et une bête qui rôde les décime un à un. **The Thing, Alien**... Rengaine connue. Espace clos toujours, claustrophobie et présence de l'eau. L'implosion menace, la mutinerie aussi et le monstre également. Il faut croire que l'élément marin ait d'un coup frappé l'imagination des producteurs et scénaristes puisque deux autres **Leviathan** sont en cours d'achèvement. Du premier, **Deep Six** de Sean Cunningham, on n'attend pas grand chose même si ses promoteurs sont ceux de **Rambo**. Mais **The Abbyss** de James Cameron devrait tenir ses promesses, c'est-à-dire celles d'un **Rencontres du Troisième Type** humide. Si **Leviathan** fonctionne rondement au box-office, le milieu aquatique sera aussi coté que l'espace l'a été il y a seulement deux ou trois ans. Pourtant, il s'en fallut de peu pour que le projet capote définitivement. A l'origine produit par le puissant Dino de Laurentiis, **Leviathan** passe entre les mains de Luigi et Aurelio de Laurentiis, ses deux frères. Pourquoi? Dino croule sous les dettes de plusieurs années de bides. Il dépose le bilan de sa société, DEG. Il a juste le temps de mener à bien **Dracula's Widow** avec Sylvia Krystel et **Gleaming the Cube**, mais abandonne toutefois ses titres les plus juteux. Ce sont **Total Recall** abandonné à Paul Verhoeven et Carolco, **Dead Ringers** laissé à plusieurs indépendants, et **Leviathan** cédé à ses deux parents désireux de se lancer sur le marché international. Laissé un temps aux oubliettes, **Leviathan** renaît de ses cendres. Luigi et Aurelio reconstituent l'équipe initialement prévue, comédiens y compris. Le tournage devant se dérouler en Caroline du Nord est transplanté à Rome, à Cinecittà dont les studios comptent parmi les meilleurs et les plus étendus du monde. Détail d'importance, un tournage dans la péninsule s'élève à un coût moindre, mais **Leviathan** revient tout de même à 22 millions de dollars, un budget justifié par le nombre de décors entièrement fabriqués. Un déplacement est nécessaire, après les prises de vues principales, vers les studios sous-marins de l'île de Malte où furent enregistrées quelques unes des images les plus spectaculaires de **Orca**.



Tuyauteries, cuivres

Leviathan n'est pas un remake oiseux de **20 000 Lieues sous les Mers**, encore moins une prolongation des aventures du Commandant Nelson de **Voyages aux Fonds des Mers**, ce feuilleton US qui amenait parfois sur le devant de la scène des créatures extraordinaires comme cette gigantesque méduse intelligente. A première vue, il est impossible de deviner que le film de Cosmatos se déroule à trois kilomètres sous le niveau de la mer. Tout paraît appartenir à un vaisseau spatial un tantinet crade comme celui de **Alien**. Mais ce n'est

qu'une vitrine. A regarder de plus près, on s'aperçoit que le Nostromo et la station marine Shack 7 sont aussi différents qu'une cage d'ascenseur et un sas de décompression. Le look est soigné, travaillé avec un souci du détail typiquement américain, un souci visant avant tout à l'utilitaire. Inutile de planter n'importe où des écrans diffusant des données incompréhensibles, des pupitres multicolores. George Pan Cosmatos veut le théâtre de l'action réaliste. Des tuyauteries partout, des câbles filant le long des coursives, des sols de métaux grillagés... On s'y croirait presque. Fabriqués en fibre de verre et plastiques divers, les éléments composant le décor ne sentent nullement le toc, le gadget vissé là pour faire «beau». La station minière de **Leviathan** se rapproche dans ce sens étonnamment de celle de **Outland**. Cependant, le metteur en scène ne s'est jamais vendu à la contemplation des cloisons et consoles. Pour lui, il ne s'agit que d'une toile de fond. Mais cette toile de fond est l'œuvre de Ron Cobb, illustrateur de génie qui a déjà contribué à la réussite d'œuvres comme **Alien** et **Conan le Barbare**. A ses côtés, un «petit jeune», Stephen Burg (**RoboJox** dernièrement), lequel a dessiné des centaines et des centaines de planches, de croquis représentant la station Shack 7 dans ses moindres recoins.

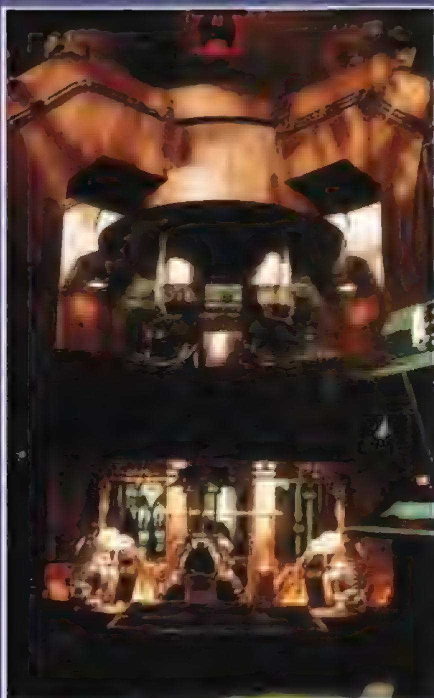
Le plateau principal de **Leviathan** rutile de cuivre et d'humidité. Ce n'est donc pas sans raison que les techniciens l'ont baptisé «le marais», la chaleur happe immédiatement le visiteur, une chaleur moite. Parfait pour créer une atmosphère proche de celle du film lui-même. Mais le plus saisissant dans ce fatras technico-délirant sont encore les scaphandres mis au point par les bons soins de l'équipe de Stan Winston. Ils sont six et auraient coûté la bagatelle de 500 000 dollars, mais ne supporteraient pas l'eau. Gênant. Ils sont surtout là pour créditer le réalisme de l'ensemble. Massives, des tubulures aux articulations, des pinces en guise de mains, un épais vitrage au niveau du visage, on n'a aucun mal à imaginer que ces armures puissent se déplacer au fond de l'océan et résister à la pression. Il va sans dire que le Leviathan prend place à l'intérieur de l'une d'elles avant de la défoncer, de l'intérieur toujours.

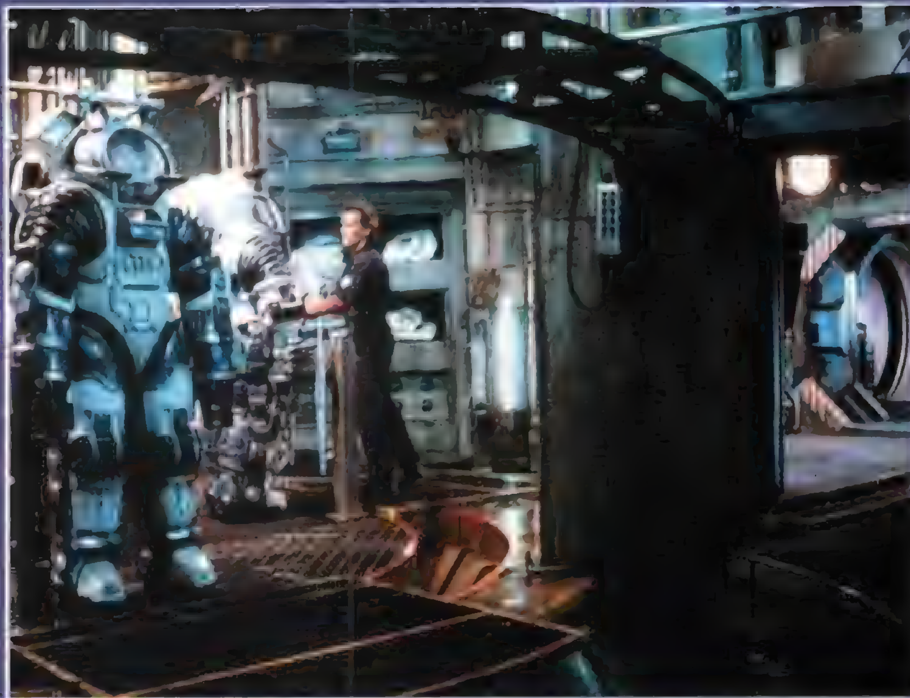
Pour donner une existence propre à la station minière, la production opte pour Alex Thomson à la photographie. Spécialiste du brillant, des images claires et lumineuses (**Excalibur, La Forteresse Noire**), le chef-opérateur britannique sait également s'adapter à des contextes plus sombres et quotidiens (**L'Année du Dragon**). Dans **Leviathan**, il lui incombe de peindre un univers clos, éclairé de clartés artificielles, mais sans balancer ses projecteurs comme des lampes dans une champignionnière. Les images sont tour à tour bleues, vertes, jaunes, oranges, au gré des décors. Jamais les fonds marins n'ont connu une gamme de teintes aussi variées, aussi terrestres.

Monstre top secret

Film de tensions, **Leviathan** est aussi (surtout?) un film de monstre, un **Alien** sous-marin. Le choix de Stan Winston pour concevoir la créature était presque une obligation. Sorti de **Predator, Aliens**, sorti des déceptions occasionnées par l'exploitation sans cesse reportée de son **Vengeance: The Demon** (ex **Pumpkinhead**), Winston prouve une fois encore qu'il est un des meilleurs dans sa catégorie, qu'il est capable de se renouveler totalement d'un film sur l'autre. La bête de **Leviathan** ne ressemblera donc pas à celles d' **Aliens** ou de **Predator**, des créatures en fin de compte très rassurantes car stables, bien définies selon des normes humanoïdes. Interdites les photographies dans la presse, au mieux un tentacule, une masse spongieuse dotée de gros doigts. En deux mots, la bête des profondeurs s'apparente à un croisement entre un délire à la Lovecraft et un extra-terrestre à géométrie variable style **The Thing**. Il y a aussi du caméléon dans la Chose. Sa forme: vague, très vague. On pense immanquablement à un conglomérat de chairs humaines sans teintes particulières, à une pieuvre sur pattes dont les bras s'étendent jusqu'à plusieurs mètres. C'est a priori le monstre total, informe, mou, recou-









vert de boursoufflures, de poils raides, de ventouses peu ragoûtantes. Quelque chose en lui évoque les inénarrables envahisseurs de l'espace hantant maladroitement la station orbitale de **Bataille au delà des Etoiles**, une vaseuse co-production de science-fiction entre les USA et le Japon. Là, des figurants parfaitement identifiables gesticulaient sous le caoutchouc grossièrement moulé. Ici: des prothèses scrupuleusement ciselées et une manipulation par câbles faisant des miracles. On appelle ça aussi «compétence» ou «talent» quand on veut flatter.

Plus accaparé par la direction des séquences mettant en scène son monstre vedette, Stan Winston confie l'exécution des trucages à son équipe habituelle: Tom Woodruff, John Rosengrant, Shannon Shea, Alec Gillis, Richard Landon et Shane Mahan. A eux revient la responsabilité entière du monstre. Employer le mot «monstre» paraît un peu dérisoire dans **Leviathan** car celui-ci se construit au fur et à mesure du déroulement du film. Un véritable jeu de lego gélatineux, l'organisme en question absorbe des êtres humains eux-mêmes en passe de se métamorphoser en espèce de poisson. Le message discrètement énoncé par George Pan Cosmatos tire doucement sur les dangers de la génétique. **Leviathan** est un moyen comme un autre de se pencher sur ce qui sera l'une des interrogations majeures de cette fin de siècle.

Détail ironique, l'actrice Amanda Pays (la série **Max Headroom**, la nonne de **Saigon**) échappe dans **Leviathan** à la contagion. Deux ans plus tôt, dans **The Kindred**, elle s'est changée et menace justement les membres de l'équipage du Shack 7, en poisson avec branchies, doigts palmés et tout. Une si jolie personne qui est à **Leviathan** ce que Sigourney Weaver est au premier **Alien**!

Pour clôturer le rayon effets spéciaux, signalons la présence ô combien importante de Barry Nolan (**Dune**) pour les trucages visuels et de Nick Allder (**Alien**) pour tout ce qui concerne les systèmes de manipulation mécanique.

Un habitué de la maison

Peter Weller est maintenant un coutumier du fantastique. Malgré lui sans doute, car cet acteur né au Texas mâchant vaille que vaille un français prudent, ne tient pas particulièrement à se voir attribuer l'étiquette qui l'enfermerait entre une cuirasse d'androïde et un super-héros mélomane. Dans **Les Aventures de Buckaroo Banzaï**, il interprète un surdoué maniant aussi bien la guitare électrique que le volant d'un bolide traversant la matière. Dans **Of Unknown Origin** (**Terreur à Domicile** en vidéo), il affronte un rat d'une intelligence rare, et dans **Robocop**, une bande de terroristes ravagés, ceci sous l'épaisse armure d'un produit de laboratoire. **Leviathan** ne peut que contribuer à alimenter le malentendu. Mais, plus qu'un genre, ce sont les personnages qui intéressent Peter Weller. «J'incarne un scientifique, un géologiste qui ne connaît pas bien les impératifs du travail minier. C'est un homme de laboratoire, d'expériences biologiques et non un meneur. Il rencontre d'ailleurs quelques problèmes avec son équipe qui l'accepte difficilement à bord du Shack 7». Cependant les événements amènent ce type pantouflard à prendre le dessus. «Face à des circonstances difficiles, il va se révéler aux autres et aussi à lui-même. La gravité de la situation va en faire un chef. Et c'est ça d'ailleurs qui m'a captivé dans le rôle. J'aime montrer à l'écran l'évolution, le cheminement intérieur d'un homme. Pour cette raison, j'ai accepté de jouer Robocop, ce cyborg récupérant progressivement sa stature humaine, sa conscience». **Leviathan** ne fonctionne pas exactement sur les mêmes bases mais revient à donner raison à l'acteur: le personnage arrive au final changé, différent. Quelques blessures évidemment, mais surtout un changement radical entre les deux oreilles.

Cependant, le défi d'une production ambitieuse comme **Leviathan** s'oriente, pour les comédiens, vers les effets spéciaux. «On doit souvent jouer en face de rien. Difficile. On se bat, on est effrayé, on fuit et tout cela devant du vide. Il faut parfois attendre très longtemps avant de voir la scène avec les effets optiques incrustés. Parfois, il faut tout refaire. Dur de plonger à nouveau dans un rôle ou dans une ambiance». Riche en trucages de toutes sortes peaufinés à la post-production, **Leviathan** n'en reste pas moins un film qui oppose directement les acteurs au monstre-vedette, une bestiole tout ce qu'il y a d'agressif et capable de s'infiltrer partout grâce à des tentacules ultra mobiles pourvus de petites mâchoires tranchantes.

Marc TOULLEC

TSUI HARK
Le génie de Hong-Kong

倩女幽魂

***Metteur en scène, acteur, producteur, le chinois Tsui Hark est un authentique auteur voué au cinéma spectacle sous toutes ses formes. Virtuose de la caméra, adepte des rythmes frénétiques, du lyrisme et de l'humour noir, il est passé par toutes les étapes pour atteindre son statut actuel, celui de chef de file du nouveau cinéma de Hong Kong.Il est le producteur inspiré et très influent de* Histoires de Fantômes Chinois...**

倩女幽魂



TSUI HARK



GUN MEN



HISTOIRES DE FANTOMES CHINOIS

Tsui Hark est un cas. Un cas unique, presque le sauveur providentiel du bon cinéma de Hong Kong. Et ce bon cinéma souffre encore des sévices infligés par des hordes de ninjas bariolés, de karatékas post-Bruce Lee aux pauv'spectateurs orientaux la tête farcie de chinoiseries vociférant des cris qui tuent à gorge déployée. Tsui Hark arrive sur le marché à un moment dramatique pour ce cinéma-là, un moment charnière où les valeurs traditionnelles, les épopées de cape et d'épée échouent sur la plage des producteurs avides, vénaux et rapaces. Le studio jadis tout puissant, la mirifique Shaw Brothers, produit de moins en moins tandis que son concurrent numéro 1, la Golden Harvest, fondé par l'un de ses dissidents, connaît ses premiers succès avec Jackie Chan, star impossible à imposer vraiment en Occident. Golden Harvest participe au financement de quelques mammouths plutôt mal choisis (les deux **Cannonball** et le nul **Megaforce**). Tsui Hark met les pieds dans une cinématographie dans un état lamentable, mais quantitativement très performante. Pour découvrir un joyau, il faut supporter vingt, trente navets. Tsui Hark, revenant des Etats-Unis, ne sait sans doute pas encore qu'il sera le chef de file d'une nouvelle génération de cinéastes.

Le retour au pays

Né en 1951, Tsui Hark semble naître en hurlant «moteur» à ses parents penchés sur son berceau : le parfait syndrome Spielberg. Dès ses 13 ans, une caméra entre les mains, il filme quelques bavures avant d'en venir à des courts métrages expérimentaux. On est aux débuts des années 70, et Tsui Hark doit logiquement se lancer dans des études de pharmacie selon les voeux de ses proches. Le jeune homme en décide tout autrement. Il gagne le Texas, étudie le cinéma dans une école spécialisée. Installé un temps à New York, il bosse dans des laboratoires et sur des documents d'actualité. En 1977, Tsui Hark revient au pays avec la ferme intention de travailler pour la télévision. Rapidement, il est embauché, mais pour de petits boulots sans importance. Ceux-ci lui permettent néanmoins d'arpenter les couloirs d'une station. Le coup de chance : Tsui Hark est remarqué par un ponte cherchant un remplaçant à un metteur en scène malade. De larbin, il passe au poste de producteur-réalisateur sur un soap-opera de 114 épisodes dont il est l'un des cinq metteurs en scène. Dur apprentissage. Sur une seconde série plus réputée celle là, **Gold Dagger Romance**, Tsui Hark fait un apprentissage plus profitable. Pour un budget modeste, des temps de tournage ultra-réduits (huit heures pour un épisode, impression de 15 à 20 minutes de film utile par jour grâce à l'utilisation de moniteurs vidéo), Tsui Hark réussit néanmoins à tirer son épingle du jeu. D'abord, sorti des histoires sentimentales à l'eau de rose, il oeuvre dans un contexte lui tenant à coeur, celui de la Chine médiévale avec ses hommes d'épée, ses rivalités ancestrales, ses conflits marquant bien les frontières du bien et du mal. Détail d'importance, les aventures de **Gold Dagger Romance** proviennent des romans de Gu Long, écrivain célèbre à Hong Kong et très coté au cinéma pour avoir donné au cinéaste Chu Yuan ses plus beaux contes philosophiques (**The Sentimental Swordman, Jade Tiger**...). Aujourd'hui, cette série figure parmi les grandes réussites de la télévision chinoise. Même le Festival de Hong Kong les inclut à son catalogue. N'empêche que le cinéaste en herbe se retrouve au chômage, avec pour seule alternative de tourner enfin son premier long-métrage pour le cinéma. Ce fut **Butterfly Murders**.

Des papillons tueurs

En 1979, pour une petite maison de production, Seasonal Film, Tsui Hark réalise **Butterfly Murders** dans l'indifférence générale. Guère concernés, ses producteurs se moquent du scénario et surveillent de près une chose seulement : le budget étriqué évidemment. Mais les ambitions du cinéaste ne tiennent pas compte des limitations ; il veut établir un pont entre la Chine ancienne et le monde moderne. Et puis, Tsui Hark veut sortir des sentiers battus du kung fu de série. Dans un décor moyenâgeux, il mêle les genres : fantastique, historique, arts martiaux, thriller et horreur. Accentuant le côté futuriste au maximum, **Butterfly Murders** retient malgré tout l'attention. Non pas grâce à l'intervention finale des fameux papillons meurtriers, mais par la maîtrise technique et la virtuosité d'un cinéaste débutant. Succès public modéré, présentation dans quelques festivals (dont celui du Grand Rex où il fut «chaudement» acceuilli), **Butterfly Murders** est aujourd'hui considéré comme un des films qui a apporté le changement à Hong Kong. L'année suivante, 1980, Tsui Hark choisit une voie

inédite pour son deuxième film, **We're Going to Eat You**, une «comédie de cannibales avec kung fu». Plus porté sur l'humour noir que sur le gore craspec, il trouve l'inspiration de ce chef-d'oeuvre de mauvais goût dans une discussion avec Ann Hui (**Boat People, Passeport pour L'Enfer**) après une projection du **Bal des Vampires** de Roman Polanski. Vision du monde par un fou, **We're Are Going to Eat You** finit sur un plan surprenant : la douce héroïne arrache le coeur d'un bandit et le brandit, encore palpitant, sous le nez du public. Générique final. Jugé choquant, le film ne marche pas. Tsui Hark, pas découragé par l'échec relatif de ses deux premiers essais, met alors en oeuvre le fameux et très controversé **L'Enfer des Armes** (**Don't Play with Fire**).



L'ENFER DES ARMES

Réalisateur bestial

Cela commence par l'agonie véritable d'une souris avec une aiguille au travers du corps et se termine par un massacre délirant au centre d'un gigantesque cimetière. **L'Enfer des Armes** ne cherche jamais la nuance. Un groupe d'étudiants pleutres intercepte une mallette appartenant à des tueurs américains. Film de tous les excès, **L'Enfer des Armes**, dans un cinémascope adapté, accumule les scènes volontairement dérangantes, celle où un comparse a la bouche cousue, celle où le même est suspendu à des crochets, celle où des étudiants passant leur permis de conduire écrasent un passant, celle où un chat s'empale sur une barrière... Et le final, quelle secousse ! Des pistolets gigantesques cadrés comme les canons de Navarone, des impacts de balles creusant des cratères dans la chair... La censure n'en croit pas ses yeux et interdit tout simplement le film. Celui-ci inciterait à la violence, et on y voyait des étudiants préparant des bombes. Grosse polémique à Hong Kong. Remonté et châtré de certaines séquences convulsives, **Don't Play with Fire** devient **Dangerous Encounters of The First Kind** (allusion très lourde au titre original de **Rencontres du Troisième Type**) pour une autre exploitation commerciale d'ailleurs peu concluante. Pillant sans vergogne les tubes de Jean-Michel Jarre (Oxygène) et des Goblins (Zombie), poussant l'extravagance jusqu'à filmer l'aterrissage au sol d'un ballon comme s'il s'agissait d'une météorite, **L'Enfer des Armes** a désormais le statut de film maudit. Sorti en vidéo sous une jaquette aussi américanisée que banalisée, il traîne encore dans quelques doubles-programmes, partageant l'affiche avec des karatés calamiteux.

Voyage au centre de la folie

Zu : Warriors from the Magic Mountain vient à temps populariser le nom de Tsui Hark. Son objectif est similaire à celui de **Butterfly Murders**, illustrer les contes et légendes de la Chine Ancienne avec des moyens modernes, le recours à des effets spéciaux élaborés. Tsui Hark fait ici appel à des spécialistes américains : Robert Blalack (**Wolfen**), Chris Cassidy (**Tron**) et Peter Corey... Financé par la Golden Harvest, **Zu : Warriors**... est à ce jour le plus important budget de l'histoire du cinéma chinois. Le film fonctionne très honorablement dans tout le Sud-Est asiatique mais les recettes, aussi rondelettes soit elles, ne parviennent pas à amortir l'investissement de départ. Reste le marché occidental. Trop rapide, l'envolée fiévreuse au centre de la terre et de la folie désoriente Européens et Américains. Le film est ainsi cautionné : incompréhensible, trop «chinois»... Il est vrai qu'en comparaison **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** se traine péniblement. Se remémorant de vieux films chinois réalisés avec les moyens du bord mais pleins de lyrisme et d'ingéniosité, Tsui Hark exhume une légende vieille comme la Chine. Durant un conflit, un guerrier se réfugie dans une grotte. S'enfonçant dans ses dédales, il se heurte à un magicien qui menace de libérer les Ténèbres sur la Terre... Duels de sorciers, éléphants de jade volant dans les airs, temple gigantesque où l'homme n'est qu'un point minuscule, géant barbu retenant, tel Atlas, un énorme globe de métal... Tout **Zu** appelle la démesure, l'excès. Visionner **Zu** sans être prévenu de son délire furieux revient à être enfermé dans une fumerie d'opium une journée pleine : la tête tourne, les yeux captent une image sur deux, le cerveau ne retient qu'une faible proportion des péripéties... Un film épuisant, euphorisant aussi. Sa sortie française est (vaguement) prévue pour mars 1989, soit quatre ans après sa présentation triomphale au Grand Rex.

Comédies



HISTOIRES...

En 1984, Tsui Hark accepte de mettre en images un film dont il n'est pas l'auteur, **Mad Mission III** (**Aces Go Places 3, Our Man from Bond Street**), troisième volet d'une sérıe à succès (dans tout le Sud-Est asiatique du moins, et seulement en Allemagne pour l'Occident). Entre un faux James Bond d'origine niçoise et une Reine d'Angleterre bidon, Tsui Hark jette ses caméras dans des cascades surprenantes où des Pères Noël motorisés décollent d'un tremplin, où un bambin s'agite au dessus du vide...Nerveux et rapide, **Mad Mission III** est un demi-échec pour son réalisateur. Ce dernier juge le script «nauséeux» et doit partager la paternité de la mise en scène avec Karl Maka, big boss despotique de Cinema City, lequel avait en tête un film tout à fait différent de celui que Tsui Hark était en train de tourner. Une demi- heure est balancée au panier pour ramener le métrage à une durée commercialement viable d'une heure trente. Une expérience teintée d'amertume qui n'empêchera nullement Tsui Hark de collaborer quelques années plus tard avec Cinema City, surtout en ce qui concerne la vente des droits mondiaux de **Histoires de Fantô-**

PEKING OPERA BLUES

mes Chinois. C'est à la suite d'un fait qu'il a pu observer (la ressemblance frappante de deux filles à la terrasse d'un café) que le cinéaste écrit le scénario de **Shangaï Blues** avec un ami. Comédie sentimentale, comédie loufoque, comédie surréaliste, speed, **Shangaï Blues** atteint la perfection. Partant d'une Seconde Guerre Mondiale traitée d'une manière abstraite, le metteur en scène joue à deux cents pour cent la carte du mélo flamboyant. Ceci n'exclut pas des séquences burlesques en provenance directe des muets de Mack Sennett, de scènes d'arts martiaux, de quiproquos déments. Comédie menée à un train d'enfer, **Shangaï Blues** suit les aventures d'un ancien soldat en quête de la jeune femme qu'il a brièvement rencontrée pendant un bombardement. Tsui Hark prouve que son style peut maintenant façonner tous les genres, tous les environnements. Il renouvelle l'expérience avec **Peking Opera Blues** un an plus tard. Film jumeau de **Shangaï Blues** (même tempo, contexte historique à peu près équivalent), **Peking**... s'offre une histoire propice à affirmer les goûts de son auteur : humour, action, plastique et arts martiaux. Dans les années 40, la fille d'un général s'acoquine avec des Révolutionnaires et trouve refuge dans un opéra. Les secondes les plus folles du film : un corps en pleine chute soulevé par des projectiles !


SHANGAI BLUES

Début dans la production

Entre **Shangaï Blues** et **Peking Opera Blues**, Tsui Hark met le pied à l'étrier de la production. C'est ainsi qu'il confie la réalisation de **A Better Tomorrow** à son ami de longue date, John Woo, collaborateur de ses films expérimentaux au collège. Se définissant comme l'équivalent des **Incorruptibles** à l'échelle de Hong Kong, **A Better Tomorrow** conte la rivalité de deux frères ; l'un est flic, l'autre gangster...Très violent, plus américain qu'un polar américain, le film obtient un succès formidable au Japon, en Corée, en Indonésie, à Taïwan, à Hong Kong et dans toutes les Chinatown du globe. L'année suivante, en 1987, Tsui Hark entreprend **A Better Tomorrow II** dont il co-écrit le scénario avec le réalisateur John Woo. Après avoir purgé une peine de prison, le gangster Ho offre ses services à son frère flic... Mitrailleuses de petite taille, fusil à canon scié, sabre de samouraï, haches.... La violence est poussée à son paroxysme, le succès éclatant. Homme d'affaires avisé et logique, Tsui Hark prépare actuellement **A Better Tomorrow III** dont il assurera lui même la mise en scène d'ici quelques mois.


THE KILLER


GUN MEN




A BETTER TOMORROW


GUN MEN

Le miracle

En 1986, Tsui Hark fonde avec Terence Chang la société Film Workshop : il a pour but d'aménager un «endroit où les gens de cinéma puissent travailler». Libre et tout-puissant grâce à quelques hits (surtout **A Better Tomorrow**), le cinéaste-producteur choisit de ne pas réaliser **Histoires de Fantômes Chinois** (**A Chinese Ghost Story**). Il fait ainsi confiance à son directeur des arts martiaux sur **Zu** et **Peking Opera Blues**, Ching Siu Tung (par ailleurs auteur de deux longs métrages). Le flair de Tsui Hark est prodigieux. **Histoires de Fantômes Chinois** atteint une perfection, une grâce, une aura uniques. Envoûtant, émouvant, superbe et magique comme un rêve, le film bat des records au box-office. Les producteurs concurrents lui concoctent des plagiats tandis que le cinéaste fou de **Zu** met en chantier **A Chinese Ghost Story II** avec la même équipe. Acclamé, applaudi à tout rompre, charmeur, **Histoires de Fantômes Chinois** évite la chausse-trape dans laquelle était tombé **Zu** : la surenchère systématique et une étiquette trop asiatique pour être immédiatement acceptée par les Occidentaux. Bien que tenant jalousement à ses racines culturelles, le chef-d'oeuvre magnétique de Ching Siu Tung prend garde de ne pas semer le spectateur. Conte merveilleux sur l'amour fou au delà de la mort, le film est devenu par la force des choses (et la programmation couronnée de succès dans quelques festivals) l'ambassadeur du cinéma made in Hong Kong.







HISTOIRES DE FANTOMES CHINOIS



Impératifs commerciaux et qualité

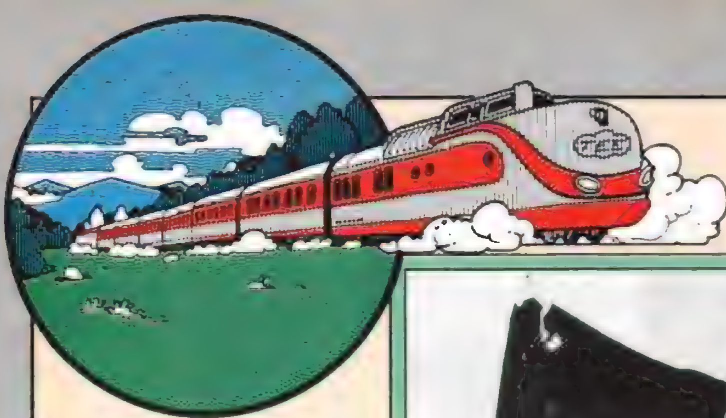
Les séries **In the Line of Duty** (**Le Sens du Devoir** de chez D & B) et **A Better Tomorrow** crevant les plafonds, Tsui Hark oriente sa production vers le polar. Il en finance trois, tous plus violents les uns que les autres. Ce sont **The Big Heat** de Andrew Kam et Johnny To (un flic neurasthénique enquête sur le meurtre d'un ami), **The Killer** de John Woo (un tueur désirant se retirer aveugle accidentellement une jeune femme durant sa dernière mission; il décide d'amasser suffisamment d'argent pour financer son opération des yeux) et surtout **Gunmen** de Kirk Wong (vengeance d'un flic contre les trafiquants de drogue qui ont descendu son boss).

RoboCop ayant obtenu un succès gigantesque à Hong Kong, Tsui Hark ne demeure pas en reste : il produit **RoboForce** réalisé par le très doué David Chung (**Police Action, Magnificient Warriors**). Des malfrats fabriquent des robots pour attaquer des banques. Voilà le RoboGang dont Whisky (Tsui Hark en personne) est un ancien membre. Le scénario fertile en rebondissements cocasses se clôture par l'affrontement entre la femme-flic blindée Maria, et un robot gigantesque destiné à prendre le contrôle de la ville convoitée par l'infâme Lucifer ! Du sérial assez éloigné du plagiat qu'on était inquiet de visionner. Dans un domaine tout autre, Tsui Hark participe à la production de **The Laserman** de Peter Wang, une comédie satirique se déroulant dans un futur proche et mettant en scène un Charlie Chan contemporain, produit **Diary of a Big Man** de Chor Yuen (une comédie sur un ménage à trois). Metteur en scène, Tsui Hark partage le poste de réalisateur avec un certain Yim Ho pour **The King of Chess** dont le sujet n'entretient que peu de rapports avec les précédents titres de sa filmographie. Le film porte sur la Révolution Culturelle chinoise, sur la répression sociale, l'emprisonnement, le choc des cultures et l'enfance. Le héros en est un gosse doué d'un pouvoir particulier (sixième sens ?) qui lui vaudra d'être kidnappé par un professeur crapuleux désireux de le mettre à profit devant les caméra de la télévision. Un film très, très particulier.

L'avenir immédiat pour Tsui Hark, **Chinese Ghost Story II** bien sûr, mais aussi le très attendu **The Proud & Smiling Swordsman** qu'il réalisera avec le grand King Hu (**Touch of Zen**), lequel n'avait pas trouvé de producteur depuis des années, et aussi **The Monkey King** pour lequel il doit utiliser des effets spéciaux électroniques révolutionnaires. Installé dans ses studios ultra-perfectionnés au milieu des ordinateurs et d'une vingtaine de techniciens, Tsui Hark n'a pas encore quarante ans. Son parcours de dingue de cinéma ne fait que commencer.

Marc TOULLEC

Complément de filmographie : 1981 : **All The Wrong Clues... for the Right Solution** (mise en scène), **Winter of 1905** (interprétation). 1983 : **All the Wrong Spies** (int. et dir. art.), **Esprit d'Amour** (dir. Art.). 1985 : **Run Tiger Run** (int.), **Working Class** (mise en scène), **Yes Madam** (int.). 1986 : **In the Line of Duty II/Le Sens du Devoir II** (int.). Sans date : **Final Victory** (int.).



LE PERE CARRADINE EST MORT.

A 82 ans, John Carradine s'est éteint. De quoi ? On pose la question. Physiquement amoindri par une maladie osseuse qui lui déformait les mains, John Carradine a tourné jusqu'au dernier souffle. Son dernier titre : **Buried Alive** (**Enterré vivant**) d'après Edgar Poe, une réalisation de Gérard Kikoïne. Charpentier d'abord sur les super-productions de Cecil B. de Mille, il passe devant les caméras à l'avènement du parlant. Pour des rôles négligeables. Sa longue silhouette, son visage à la beau ténébreux et rayonnant d'une clarté noire en font l'interprète irréel du **Barbe Bleue** d'Edgar G. Ulmer. Adopté par John Ford, il incarne le dandy grand amateur de cartes de **La Chevauchée Fantastique**. On ne peut l'oublier. John Carradine prouve rapidement qu'il peut interpréter tous les rôles, Haydrich le nazi de **Hitler's Madman**, le salaud du **Brigand bien aimé**. Dans le domaine du fantastique, il acquiert vite une certaine notoriété en incarnant à deux reprises un Dracula curieux dans **La Maison de Dracula** et **La Maison de Frankenstein**. Dans le genre, on lui fait tourner un peu n'importe quoi.



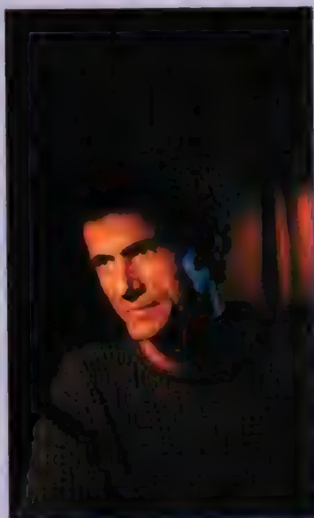
Un Dracula méconnu: LA MAISON DE DRACULA



HOUSE OF THE LONG SHADOWS

Passe encore pour les séries B de Reginald LeBorg (**The Black Sleep**), William Beaudine (**Billy the Kid versus Dracula** et **Jessie James Meets Frankenstein's Daughter**) et quelques trucs farfelus de nationalité mexicaines ou philippine, mais tomber dans les navets infernaux de Al Adamson (**Horror of the Blood Monsters and Cie**) ! Poète alcoolique dans **Seven Minutes** de Russ Meyer, guide de studios dans **Le Dernier Nabab** d'Elia Kazan, l'acteur est systématiquement aux génériques des plus mauvais films de ces dernières années, des machins aussi inavouables que **Monster of the Night**, **Demented**, **Death Farm Massacre**. Heureusement, il y a Joe Dante pour lui offrir quelques poils et canines de loup-garou dans **Hurlements**. Pete Walker pour l'entourer de Christopher Lee, Peter Cushing et Vincent Price dans **House of the Long Shadows**. Notre homme aurait tourné environ 200 films. Pas étonnant ; il acceptait toutes les propositions. Véteran du petit écran, il est apparu dans toutes les séries. Plus une autre centaine de rôles encore. Ses quelques titres de gloire pour l'éternité : **Johnny Guitar**, **Les 10 Commandements**, **L'Homme qui tua Liberty Valence**, **Les Cheyennes**, **Le Dernier des Géants**, **Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le Sexe sans oser le demander**... Des films qui justifient pleinement des dizaines de navets qui ont contribué à fabriquer une étiquette Carradine, quelque chose d'unique pour ce personnage haut en couleurs, rigolard et dragueur jusqu'à sa dernière heure. Bye, bye John !

JÜRGEN PROCHNOW
par lui-même



Je suis né à Berlin pendant la guerre, en 1941. Rapidement, j'ai voulu devenir un acteur professionnel de théâtre. En Allemagne, chaque ville possède et subventionne une salle de théâtre, et suivant mes parents de province en province, je passais donc de compagnie en compagnie. J'élargissais mon répertoire ; jusqu'au jour où mon frère m'emmena à une audition. Cela se passait à Munich, là où gravitent les gens de cinéma. Le producteur m'engagea pour une série TV. Je n'aimais pas, c'était si différent : on attend beaucoup, vous avez du mal à vous concentrer, les prises doivent être bonnes et les répétitions ne prennent que quelques jours. La technique du jeu n'est plus la même. Mon premier film de cinéma fut une expérience pénible, nous devions nous dépêcher continuellement. Le metteur en scène en était à son coup d'essai et n'avait pas eu la possibilité de tout préparer. En fait, ma première bonne impression fut ma collaboration avec Wolfgang Petersen. J'ai tourné trois, quatre fois avec lui. **La Conséquence** et **Le Bateau** entre autres. Un peu avant, j'étais le terroriste de **L'Honneur perdu de Katharina Blum**. Puis Petersen m'embringua pendant un an dans l'aventure du **Bateau**. Il tenait à mettre l'accent sur l'espace claustrophobique du sous-marin ; les scènes d'intérieur étaient tournées à l'aide d'"une caméra Arriflex arrimée au technicien. L'appareil, une espèce de steadycam, était très maniable, mais il faisait du bruit. C'est ainsi que nous dûmes doubler la totalité du film. Mentalement, ce fut extrêmement dur, partir le soir du plateau, se débarrasser de son personnage pour le reprendre le matin, un an durant. Physiquement, nous devions supporter l'humidité et les fumigènes. Lorsqu'une lampe cassait, l'un d'entre nous grimpait sur les trente autres pour la remplacer. J'étais devenu tellement claustrophobe que je suis allé me reposer devant l'océan. **Le Bateau** fut un succès et Hollywood s'est penchée sur mon cas. J'ai eu du mal, au début, à jouer en anglais. Mais les efforts fournis m'ont, par exemple, permis de moduler mon accent pour **La 7ème Prophétie**. Depuis, je n'ai utilisé que la langue de Shakespeare, y compris lors de mes incursions dans le cinéma allemand. Je ne me suis pas fait une spécialité du film fantastique, mais c'est vrai que j'ai à mon actif **La Forteresse Noire**, **Dune**, **Terminus** et maintenant **La 7ème Prophétie**. Un pur hasard. Je vous dirai ce que tout acteur doit vous dire, à savoir que je ne veux pas être cantonné aux rôles mystérieux et inquiétants. Mais je recherche mes personnages sans me soucier des précédents. C'est avant tout le script et le fait que ma femme était enceinte qui m'ont fait accepter **La 7ème Prophétie**. J'étais très ému.

Propos recueillis et traduits par Alain CHARLOT

AVIS CHIFFRES

0: Nul. 1: Très mauvais. 2: Mauvais. 3: Moyen. 4: Bon. 5: Très Bon. 6: Chef-d'œuvre.
B.A.: Bernard Achour. A.C.: Alain Charlot. V.G.: Vincent Guignebert. M.M.: Maitland McDonagh. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec. M.V.: Michel Voletti.

	B.A.	A.C.	V.G.	M.M.	J.P.P.	M.T.	M.V.
Casino Royale				5	5	6	
Le Cauchemar de Freddy	2		2	1	2	5	2
Cop	4	6	4	6	5	5	4
Crocodile Dundee 2	1	2	0	2		3	3
Dear America			3				4
Gorillas in the Mist			2	2			
Itinéraire d'un enfant gâté	4		5				
La Main droite du Diable	5	4	1		3		
Moonwalker	1		0		1		
L'Ours	3	5	2		4	4	
Patti Rocks		4				4	
Une poignée de Cendres			2				3
Un Poisson nommé Wanda		4				4	4
3 Places pour le 26	2				1		
Veuve mais pas trop	3	5				5	
Willow	2	2		1	3	1	
Qui veut la Peau de Roger Rabbit	3	6	4		5	6	4

COUP DE CARBONE



Enorme succès dans toute l'Asie du Sud-Est, **Histoires de Fantômes Chinois** (**A Chinese Ghost Story**) ne pouvait laisser indifférents les producteurs concurrents. L'un deux lance sans vergogne **Golden Swallow**, judieucement sous-titré **A Chinese Ghost Story**. Cette réali sation de 0 Sing Pui pille le chef- d'oeuvre de Ching Siu Tung. On y retrouve toutes les scènes marquantes : le bain, les déplacements aériens, les voiles tentaculaires, la descente aux Enfers, la Matrone vampire... Cependant, les scénaristes se sont creusé le ciboulot pour incruster deux comparses comiques (deux prêtres), la naissance d'une petite fille après l'idylle des tourtereaux vedettes. Si **Golden Swallow** était venu avant **Histoires de Fantômes Chinois**, on se serait dit «pas mal du tout...»

Deuxième plagiat recensé (il y a en paraît-il quelques autres encore), **Portrait of a Nymph** de Wu Ma, acteur de **Histoires de Fantômes Chinois** et metteur en scène doué à ses heures (un désopilant **The Dead and the Deadly** plein d'ectoplasmes en cavale). Son histoire ? Un jeune scribe tombe amoureux d'une jolie femme fantôme mais réveille du même coup un démon en captvité. Ce dernier utilise son amour pour retrouver ses pouvoirs diaboliques. Tout ceci se termine une fois de plus aux Enfers !

LAHAIE DE POCHE

Depuis qu'elle s'est retirée du «métier» (celui de hardeuse pour quelques centaines de bandes X), Brigitte Lahaie est devenue une personnalité très médiatique. Un recueil de souvenirs chauds («Moi, la scandaleuse») et quelques rôles classiques (dernier en date : **Les Prédateurs de la Nuit**), et maintenant la direction d'une collection de bouquins de poche. Evidemment, ce ne sont pas les mémoires de Mère Thérésa ou de l'Abbé Machin qui sont proposées mais des ouvrages discrets, salés. Vous tenez à vous envoyer en l'air au moment le plus opportun, celui où vos possibilités sont les meilleures, où l'erectomètre pointe au rouge? Pas de problèmes, «L'horoscope érotique 1989» est pour vous. Votre copine (ou copain) bénira Brigitte. En première partie du bouquin, Brigitte raconte Depardieu, Delon, Lambert et Pivot (!!!) et ses nuits avec des béliers, des poissons, des scorpions, des lions... Ce n'est pas du X mais le zoo de Vincennes ! Encore dans la collection, «La Cousine au Beurre» qui cite Orson Welles entre deux assauts de petites culottes en coton. Nous reste encore à lire «Goût bulgare», «Vierge Noire», «Les Poupées vivantes» et «Rivages Interdits». C'est Media 1000 qui édite



LES SENTINELLES SONT DE RETOUR!

Les fidèles de **Mad Movies** et d'Impact n'ont pas oublié Jeff Tracy et ses cinq fils Scott, Alan, Virgil, Gordon et John, qui habitent sur une île secrète de l'Océan Pacifique et utilisent les fusées les plus perfectionnées pour aider l'humanité en danger. **Thunderbirds/Les Sentinelles de l'Air** de Gerry Anderson, c'est aussi la sublime Lady Pénélope avec son chauffeur Parker et sa Rolls Royce rose truffée de gadgets, ainsi qu'une foule de marionnettes ultra-perfectionnées filmées en 35 mm dans des décors somptueux. Inutile de préciser qu'il s'agit là de l'événement vidéo de la rentrée. En 1976, Antenne 2 avait diffusé treize épisodes de la série. Aujourd'hui, grâce à l'enthousiasme de Jimmy Frachon et de sa société Mygale Films, c'est l'intégralité de **Thunderbirds**, soit trente-deux cassettes d'une heure dont dix-neuf inédites, que l'on va pouvoir se procurer. Le premier volume, **Pris au Piège** et **Pénélope en Danger**, sera disponible dès le début de l'année



RUSH



Du Z, du bis, du mauvais, du vrai. Sous ses dehors de **Rambo** au rabais, **Rush** est une aventure de science-fiction traitant du devenir de l'espèce humaine. Demain, tout ira très mal. La radio-activité réduit les hommes à l'état d'épaves. Un dictateur facho tout de noir vêtu en profite pour les asservir et les occuper en leur donner à cultiver des plantes sous des serres. Celui-ci a oublié de signaler que la radio-activité, à l'extérieur, baisse en intensité. Arrive Rush (l'impayable Conrad Nichols) qui fout une rouste à Gordon Mitchell et ses hommes de main. Auteur d'un **Sangraal** de fâcheuse mémoire, Tonino (ou Teodoro selon certaines autres sources) Ricci récupère du vieux matériel qui a servi à quelques évoca tions de la seconde guerre mondiale ainsi qu'à des escapades au Vietnam Les uniformes, masques à gaz et armes ont traversé les âges. Le budget indigent oblige les techniciens des effets spéciaux à utiliser de la mauvaise colle pour les maquillages des grands irradiés et des toiles de plastique comme combinaison. Les cascadeurs sautent immanquablement cinq secondes après l'explosion et tombent sur ordre alors qu'une seule balle a été tirée. Incroyable. Conrad Nichols se balade calmement entre les rideaux de projectiles, les biscotos impeccablement huilés, le débar deur avantageux et l'oeil bovin. Face à lui, il y un savant chauve à lunettes qui tente de nous faire croire que quelques herbes sous serre c'est miraculeux. Comme il arbore des culottes de cheval, une chemise grotesque, nous n'y croyons pas vraiment. Il y a aussi l'assistante, une «chienne en chaleur», bardée de cuir et menaçant à tout moment de découvrir un sein. Elle trahit cette promesse et ne découvre rien du tout sinon, en permanence, un nez qui aurait besoin d'un important rabotage. Bénéficiant d'une photographie d'un jaune pisseux que le Lars Von Trier de **Element of Crime** aurait appréciée, **Rush** se traine jusqu'à un final où pendant une demi-heure Conrad Nichols joue au chat et à la souris avec ses poursuivants, lesquels seront mollement lynchés par la foule (quinze personnes aussi mollement hystériques). Notre gaillard finit par jeter un oeil heureux sur l'horizon ; il a sauvé le monde.

Marc TOULLEC

Rush Italie 1984 Réal.: Anthony Richmond (alias Tonino Ricci). Scén.: Tonino Ricci et Tito Carpi. Dir. Phot.: Gianni Bergamini. Prod.: Biro Cinematografica. Int.: Conrad Nichols, Laura Trotter, Gordon Mitchell, Ivan Rassimov. Dur.: 1H 20. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sorti Paris le 7 décembre 1988. Mus.: Francesco de Masi

CASINO ROYALE



La reprise de ce **James Bond** dissident, ignoré ou méprisé par les fanas de l'espion 007, s'imposait. Programmé plusieurs fois à la télévision dans une version allégée d'une bonne demi-heure, **Casino Royale** est un monument de bouffonnerie. Tout ceci débute sur un générique endiablé au son d'une musique tonitruante avec les différents interprètes du film jouant de la harpe au paradis avec de petites ailes dans le dos. Le ton est donc au loufoque, aux gags aussi élaborés que spectaculaires (ici, on n'hésite jamais à faire sauter des maisons entières). Vieilli, James Bond coule des jours paisibles en Ecosse, maudissant l'usurpateur qui, sous son nom, déshonore les services secrets britanniques. Sa demeure réduite en miettes, Bond reprend du service. Il rencontre sa fille Mata Bond (issue d'une aventure avec Mata Hari) et se heurte, un vague descendant qui a pour ambition de tuer tous les hommes dont la taille dépasse 1m 60 et de rendre toutes les femmes plantureuses et désirables. Le scénario est fou, incompréhensible, bondé de gags, de situations démentes. Volontairement décousu (cinq metteurs en scène de personnalités très différentes l'ont réalisé), **Casino Royale** parodie à outrance les films d'espionnage des années 60. Vingt ans après sa sortie, son humour, sa démesure, son sens du non-sens prennent une envergure unique. La production, nantie d'un budget colossal et d'une distribution impressionnante, se clôture par la bagarre la plus gigantesque de l'histoire. Une bagarre folle où interviennent la cavalerie américaine, des indiens parachutés crevant le plafond, Jean-Paul Belmondo en légionnaire, et qui se termine sur une explosion qui envoie tout ce beau monde dans l'au-delà, le paradis pour les bon(d) s et l'enfer pour les sbires du Chiffre. Film incroyable, monstrueux, **Casino Royale** plaira à tous ceux qui adulent **Y a t'il un Pilote dans l'Avion** et autre **Top Secret**. Il possède le même esprit tordu à base d'humour ravageur et de destruction. Un véritable bain de jouvence et un cauchemar pour les inconditionnel sérieux de James Bond

Marc TOULLEC

Casino Royale 1967 (reprise) Grande-Bretagne- Réal.: John Huston, Ken Hugues, Val Guest, Robert parrish, Joseph McGrath. Scén.: Wolf Mankowitz, John Law et Michael Sayers d'après le roman de Ian Fleming Dir. Phot.: Jack Hildyard- Mus-: Burt Bacharach. Int.: Peter Sellers, Ursula Andress, David Niven, Orson Welles, John Raft, Deborah Kerr, John Huston, William Holden, Daliah Lavi, Barbara Bouchet, Woody Allen, Joanna Pettet et Jean-Paul Belmondo, Peter 0'Toole. Dist-: Columbia/Tri-Star- Dur.: 2H (O- Sorti à Paris le 22 décembre 1967, re prise le 21 décembre 1988

GORILLES DANS LA BRUME

«La Palme d'or de la ringardise pour ce bimestre est attribuée à... (scritch, scritch) **Gorilles dans la Brume**. (Ouaiiiis !)». Ça serait plus marrant d'annoncer au peuple cinéphile la nullité d'un produit de cette façon, mais malheureusement pour vous et heureusement pour mon porte-monnaie, il faut passer par la critique. Je m'exécute donc et sur-le-champ. Biographie, juste sur les événements, hyper-romancée quant à leur déroulement, de Dian Fossey, femme ayant consacré une grande partie de sa vie à la sauvegarde d'une race animale (le gorille des montagnes en Afrique), **Gorilles dans la Brume** tombe dans tous les pièges. En voici quelques uns. A la tête d'une armée de porteurs et de pisteurs noirs, la blanche Dian (Sigourney Weaver) s'enfonce dans la forêt, cliché ENORME qui nous fait redouter par moments l'apparition d'un Tarzan d'opérette. Dian aux prises avec des tueurs de singes pratiquant la magie noire qui sortent de derrière les buissons, l'air menaçant cadré serré comme dans les pires séries Z ritales. Dian, Bob (Bryan Brown) le photographe et Sembagare (John Omirah Miluwi) le serviteur, se racontent des histoires sans paroles par des longs échanges de regard et des sourires qui en disent long sur leur bonheur d'approcher les singes. L'assassinat de Dian annoncé par une caméra subjective pourrave et un brandissement de machette comme même Jason n'ose plus en faire, l'enterrement de Dian ponctué par une musique de Maurice Jarre en grande pompe pensant illustrer le final apocalyptique de Star Wars 4. On pourrait ainsi multiplier les exemples à l'infini tant le film de Michael Apted regorge d'effets ratés, de fausse naïveté et de maladresses à peine pardonnables. Plus grave, **Gorilles dans la Brume** fait preuve d'une xénophobie certainement involontaire et, pire encore, ridiculise la belle Sigourney Weaver, et du même coup Dian Fossey, dans des scènes inimaginables de bêtise. Ou quand une grande palette de talent se retourne contre son utilisatrice.

Vincent GUIGNEBERT

Gorillas in the Mist. USA. 1988. Réal.: Michael Apted. Scén.: Anne Hamilton Phelan d'après un sujet original de A. H. Phelan et Tab Murphy. Photo: John Seale. Mus.: Maurice Jarre. Maq.: Rick Baker. Prod.: Arnold Glimcher et Terence Clegg. Int.: Sigourney Weaver, Bryan Brown, Julie Harris, John Omirah Miluwi, Ian Cuthbertson... Dist.: Warner Bros. Durée: 2 h 08. Sortie le 25 janvier 1989.



DEAR AMERICA



Les Américains n'en finissent plus d'étaler sur les écrans leur traumatisme vietnamien. A ce jour, le seul qui ait vraiment dit quelque chose sur la guerre, c'est Kevin Reynolds avec son incroyable **Bête de Guerre**. Que le film se déroule en Afghanistan n'est pas gênant. Au contraire, en choisissant cette guerre qui ne le touche pas particulièrement, ou en tout cas certainement moins que celle du Vietnam, Reynolds prend ses distances et réussit le tour de force de parler de toutes les guerres.
Tel n'est pas le but de Bill Couturié qui joue à fond la carte de la sinistre page d'histoire, de l'image vraie d'actualité et de l'émotion au travers de lettres lues en voix off par des célèbres acteurs. Si **Dear America** prend parfois des allures de dictionnaire référenciel (voir les tableaux chiffrés évoquant le nombre des victimes ou encore ce glossaire des mots courants vietnamiens), il n'en reste pas moins que le travail de recherche et de montage est assez remarquable. Ainsi ces jeunes soldats, l'oreille rivée à la radio, éclatant de joie lorsque l'appareil annonce le rapatriement de leur division. Ou encore cette recrue trouvant le temps entre deux rafales de mitraillette de dire au journaliste présent que ses amis sont morts et que, malgré tout, il continue à se battre. Mais c'est plus aux caméramen sur place au Vietnam qu'à la mise en scène de Bill Couturié qu'il faut attribuer la force de ces scènes. Une ombre envahissante vient ternir **Dear America**. Problème, elle est omniprésente. C'est la musique de fond constituée à 90 pour cent de tubes des sixties. Voir des images atroces, qui ne sont pas celles d'une ficiton comme **Platoon** ou **Full Metal Jacket**, en tapant du pied par terre pour épouser le tempo, c'est nul. Témoignage musical d'une époque ou pas, ce rock tonitruant inverse les valeurs. On ne regarde plus, on écoute. Pour un Américain, le rock des sixties a voyagé au Vietnam et en a ramené des intonations funèbres. Pour un Européen, il a surtout le pouvoir de dégourdir les jambes. Trop ancré dans une époque et une culture particulières, **Dear America** reste un film foncièrement américain. Rien à voir avec l'universalité de **La Bête de Guerre**.

Vincent GUIGNEBERT

Dear America, Letters Home from Vietnam. USA 1988. Réal.: Bill Couturie. Avec les voix de Robert De Niro, Michael J. Fox, Kathleen Turner, Randy Quaid, Tom Berenger, Ellen Burstyn, Sean Penn, Brian Dennehy... Dist.: Films Number One. Durée: 1 h 25. Sorti à Paris le 30 novembre 1988.

WALKER



Walker est un grand film désaxé. Un désaxement à la mesure de son héros, entre morale et soucis politiques. Un désaxement qui foisonne de ratés inutiles autant que de moments sortis tout droit de l'Enfer ou du Paradis. Et au sein de cette construction épileptique, il y a un homme. Alex Cox, hors de son temps. Désuètement, il tente de lutter encore contre l'Amérique prestigieuse des conquérants et pour cela il utilise tous les moyens: une violence au bord d'un faux expressionnisme (de grandes giclées de sang au ralenti sur fond de congas pétillantes), une figure emblématique magiquement interprétée par Ed Harris et un esprit prophétique (l'intervention américaine au Nicaragua ou dans les pays d'Amérique Latine est un élément inné de la politique extérieure US, et **Walker** l'avait prédit). Projeté au cœur de ce manifeste politique, le spectateur se sent déboussolé par cet univers militant qui utilise les affres du western-spaghetti de manière comique. Et il perd pied au fur et à mesure qu'inexorablement l'histoire tend à sa fin: la mort de Walker. Une fin absurde tout comme le monde qu'il s'est construit. Un monde dont le plus évident symbole est ce dialogue de sourds entre Ed Harris (Walker)-l'homme qui parle tel un prédicateur - et Marlee Matlin - la sourde-muette qui exprime ses passions à travers ses mains. Un symbole qui parle de lui-même: l'inadéquation entre la parole et les actes, autrement dit le mal de notre monde moderne. Alex Cox est assurément un auteur et **Walker** son film porte-parole, un porte-parole qui marche dans l'horreur sans s'arrêter, qui regarde sans sourciller, qui entraperçoit un futur en n'ayant qu'un but en ligne de mire: la consternation.

Gilles BOULENGER

Walker. USA 1987. Réal.: Alex Cox. Scén.: Rudy Wurlitzer. Photo: David Bridges. Mont.: Carlos Puente et Alex Cox. Mus.: Joe Strummer. Produ.: Lorenzo O'Brien. Int.: Ed Harris, Richard Masure, René Auyberjonois, Peter Boyele, Miguel Sandoval, Marlee Matlin... Dist.: UIP. Durée: 1 h 30. Sorti à Paris le 2 novembre.

TUCKER

Le dernier Coppola prend pour thème un sujet typiquement américain, le rêve américain. Parti de rien, avec pour seuls bagages sa naïveté et un idéalisme sans pareil, Preston Tucker réussit à convaincre des magnats de l'automobile de financer la construction d'un voiture d'un prototype révolutionnaire. S'engage alors une course contre la montre pour mettre au point le premier modèle : 60 jours, alors qu'il faut deux ans à Ford pour élaborer un nouveau produit. Le jour de présentation à la presse et au public tourne au marathon: les roues du véhicule se bloquent, il perd son huile et un incendie miniature risque de tout réduire en cendre. Tucker gagne son pari devant une bande de requins et crabes en goguettes. Et c'est ceux-ci, protégés par un appui politique hautement placé, qui le traînent devant les tribueaux. Pour détournement de fonds, Tucker plaide l'innocence mais sa situation semble désespérée. Une fois de plus, son idéalisme, sa confiance en quelques valeurs essentielles le sauveront. Son entreprise, quant à elle, se limitera pour l'éternité à 50 modèles rutilants. Une belle histoire américaine, nourrie de mythologie à la Franck Capra. Souriant, piaffant comme un gosse, piquant des colères juvéniles, Jeff Bridges (Preston Tucker), éternel adolescent, vit le rêve de son personnage avec la frébilité, l'enthousiasme débordant d'un gamin. Les autres interprètes sont excellents : Martin Landau qui sort enfin de son registre (roulement d'yeux ou autorité cosmique) et quelques seconds rôles campant à la perfection un bel échantillonnage d'industriels véreux, ainsi que Dean Stockwell sous le chapeau d'Howard Hugues. Peu avare en trouvailles visuelles (les conversations téléphoniques rassemblant les correspondants dans un même plan), le talent de Coppola éclate dans les scènes de tribunal filmées comme si elles mettaient en jeu le destin de la planète, éclairées avec une gamme très riches de contrastes. Jouant avec le cachet rétro du film et le goût de Tucker pour la pub (qui est aussi le sien), avec un montage très rapide, Coppola se livre également à une réflexion sur son propre cheminement à Hollywood.

Marc TOULLEC

Tucker USA 1987/88 Réal-: Francis Coppola- Scén-: Arnold Schulman et David Seidler- Dir- Phot.: Vittorio Storado- Mus.: Joe Jackson et Carmine Coppola- Prod.: Fred Roos et Fred Fuchs pour Lucas-Films Int.: Jeff Bridges, Joan Allen, Martin Landau, Frederic Forrest, Mako, Lloyd Bridges, Dean Stockwell, Elias Koteas. Dur-: 1H 50- Dist.: AMLF. Sortie prévue le 11 janvier 1989



AVORIAZ 89

Rendez-vous obligatoire du mois de janvier (du 14 au 22 cette année) , le Festival International du Film Fantastique d'Avoriaz offre comme chaque année une sélection large et variée. L'année dernière, ce fut RoboCop, Histoires de Fantômes Chinois, Princess Bride, Hellraiser, Aux Frontières de l'Aube, Hidden..- En 1989, ce sera— ce qu'on verra. Nouveauté du cru, un cachet à volonté «culturelle». Un jury «rigoureux» (Marco Bellochio, Françoise Fabian, Manolo Gutierrez Aragon, Barbara Sukowa, Serge Lama, Marcel 0phüls mais aussi Murray Head et Terence Stamp) fera la pluie et le beau temps. Voici donc une quinzaine de titres. Les premiers, sous réserves donc...



CHILD'S PLAY

Baxter, le Chien qui pense de Jérôme Boivin est écrit par Jacques Audiard, le fils de Michel Audiard. Il représente la France pour la compétition officielle. Baxter est un cabot à la mine impayable qui se promène au milieu des humains. Il pense en voix off et commente largement l'attitude des humains qui l'entourent. L'accent est mis sur le grotesque. Etrange et vraiment curieux, **Baxter** est une tentative dans le cinéma français. Il a déjà emballé ses premiers specta teurs. Ce premier film n'a, évidemment, rien à voir avec les aventures des chiens Benjy et Rintintin ni du chat japonais Chatran.

The Blob de Chuck Russell est le remake d'un classique de la science-fiction ringue des années 50, mais aussi celui de la première et unique réalisation de Larry Hagman. Une totale réussite. Le Blob, matière gélatineuse venue de l'espace dans le but de bouffer la terre entière, fait des ravages dans une petite localité des States. Il gobe d'abord un ferrailleur avant d'attirer dans le conduit d'un évier un restaura teur et d'assièger une église. Chuck Russell (**Freddy III, Les Griffes du Cauchemar**) dit non à l'humour crétin des films de teen-agers et oui à la cruauté et à quelques effets gores dégueu. Trucages superbes.

Child's Play marque le retour à la mise en scène de Tom Holland, heureux réalisateur du premier **Vampire, Vous avez dit Vampire?** Mais ici point question de se marrer, **Child's Play** pratique l'horreur et l'épouvante sans ménager son public. Le film met en scène une poupée diabolique où s'est réfugiée l'âme d'un tueur psychopathe aux abois. Le jouet échoue entre les bras d'Andy, un gosse de six ans et continue à agir. Véritable Terminator, rien ne peut venir à bout de lui. Ni les balles, ni les flammes. Véritablement terrifiant, **Child's Play** emploie des effets spéciaux assez délirants signés Kevin Yagher et Rich Helmer. Il est aussi dit que la poupée ne serait pas privée d'une certaine activité sexuelle.

Fair Game de Mario 0rfini sera probablement l'une des grandes surprises de cet Avoriaz 89. Il s'agit d'un psycho-killer dans la tradition du giallo (dont Mario Bava et Dario Argento sont les ambassadeurs). Un tueur frappe, frappe... par serpent et computer interposés. Les Italiens adorent ça. Beaucoup plus ambitieux que la plupart de ses collègues, Mario 0rfini (producteur de son film) ménage un générique bourré de noms oscarisés et prestigieux. En tête de distribution : Gregg Henry (le vilain de **Body Double** de Brian de Palma). Vraiment original (il ne faut surtout pas tirer à la ligne sur le scénario). **Fair Game** (titre déjà employé par un film australien et un autre néo-zélandais) attache une importance primordiale à l'image et à l'environnement sonore.

Faux Semblants/Dead Ringers de David Cronenberg est une plongée dans l'horreur d'une intensité unique. Deux frères jumeaux (Jeremy Irons, phénoménal) gynécologues et une actrice de cinéma (Geneviève Bujold) se rencontrent. Le petit tour de passe-passe du début (l'un des frères remplace l'autre auprès de la belle) se mue progressivement en descente aux enfers. Les stupéfiants, l'amour fou rapprochent les deux frères obligatoirement liés, soudés l'un à l'autre. D'une perfection glacée et glaçante, dépourvu d'effets choc, d'un déroulement calculé, **Faux Semblants** va loin, très loin dans la description des fantasmes, des pours de l'homme. Metteur en scène attitré des excroissances de l'organisme (**Scanners, Rage, La Mouche, Chromosome III**), David Cronenberg laissera avec ce chef-d'oeuvre une trace très profonde.

Futur Immédiat/Alien Nation** de Graham Baker sera présenté hors-compéti tion. Par le réalisateur de **La Malédiction Finale**, une énième illustration du thème **Deux Flics à...** Le contexte futuriste (nous sommes à Los Angeles en 1991) et la présence d'un extra-terrestre comme acolyte (après le Russe, le Black, l'avocat...). Les deux policiers enquêtent sur une série de meurtres visant les New Comers (des Aliens dont le vaisseau spatial géant s'écrasa sur la terre quelques années plus tôt). Pittoresque quant à la description de l'environnement des naufragés de l'espace (ils se saoûlent au lait et se dissolvent dans l'eau de mer), **Futur Immédiat** est surtout un film d'action très musclé. Avec James Caan dans le rôle du flic qui n'aime pas les New Comers mais qui deviendra l'ami de l'un d' eux et Terence Stamp sous le maquillage (signé Stan Winston) d'un homme (!) d'affaires extra-terrestre corrompu.

Heart of Midnight** de Michael Chapman donne dans le glauque. Une jeune femme (Jennifer Jason Leigh)quitte sa mère pour s'installer dans un vieux théâtre appartenant à son oncle, un monstrueux obsédé sexuel. Sur les lieux, chaque pièce correspond à un vice bien spécifique, le sadomasochisme étant le plus innocent de tous. Epiée en permanence par un homme, la nana plonge dans ses propres fantasmes tandis qu'intervient un flic (Peter Coyote) enquêtant sur un meurtre. Fantastique d'ambiance, relents de luxure et de mort, **Heart of Midnight** est à déconseiller aux mémères à chien-chien.

Hellraiser II, Hellbound** de Tony Randel fait suite à... **Hellraiser** de Clive Barker. Moins crade dans l'esprit que son modèle et maître, **Hellraiser II** débute par le réveil de l'unique survivante du premier dans un hopital psychiatrique dirigé par le rationnel dr. Channard. En secret, celui-ci cherche à connaître l'enfer et utilise quelques malades dans ce but. 0n sait déjà que le film de Tony Randel connaît de gros problèmes avec la censure yankee. Sa séquence la plus insoutenable: sur un matelas, un type couvert d'asticots se laboure le corps avec un cutter. C'est longue ment montré, avec force détails, et c'est vraiment l'une des scènes les plus gore jamais vues. La seconde moitié du film se déroulant aux enfers est , par contre, complèment délirante.

High Spirits** de Neil Jordon renoue avec les grandes comédies de fantômes d'antan (**Le Fantôme de Canterville, Fantômes à Vendre**) avec une débauche d'effets spéciaux toutefois jamais envahissants. Des châtelains au bord de l'expulsion (en tête Peter 0'Toole, superbe de panache fané) décident de rentabiliser leur château en le farcissant de trucs destinés à faire croire à la présence de fantômes. Les combines foirent dans une somptueuse pagaille. Mais un des touristes (Steve Guttenberg) brise la chaine qui condamnait Darryl Hannah (plus craquante que jamais) à mourir sous les coups de poignard de son mari couvert de verrues, et ceci tous les soirs depuis 200 ans. Commence alors une histoire d'amour... D'une joyeuse truculence, plein de gags à grand spectacle et tout à fait british dans la tête, **High Spirits** confirme l'éclectisme du talent de Neil Jordan (**La Compagnie des Loups, Mona Lisa**)



FUTUR IMMEDIAT

Incidents de Parcours/Monkey Shines** de George **Zombie** Romero ne se veut pas une suite même indirecte à **Link**. Perfectionniste comme David Cronen berg, Romero choisit la sobriété pour encore plus d'efficacité. Un homme encore jeune se retrouve immobilisé sur un fauteuil roulant. Complètement invalide (tous ses membres sont atrophiés), il hérite d'une nurse sur prenante, un petit singe extrêmement fûté. Intelligent mais jaloux au point de commettre quelques meurtres sur qui aura déplu à son protégé. Allant crescendo dans le suspense (le final est impressionnant), **Incidents de Parcours** (titre français très idiot parmi les titres idiots) se permet quelques audaces dont une scène d'amour entre le héros et sa petite amie.



THE KISS

The Kiss** de Pen Densham est un thriller surnaturel dans la tradition de **Carrie**, **L'Exorciste** et **Poltergeist**. Réalisé par un nouveau venu en provenance du film publicitaire et du documentaire, il conte l'his toire de trois femmes. Felice (la très belle Joanna Pacula) revient dans le domaine de son enfance. Elle est l'enfant prodigue, celle, aussi , qui a été abandonnée. Mannequin de renom, elle fait la couv' des plus grands magazines de la planète mais ne figure pas dans l'album de famille. Elle revoit sa soeur Amy... Très violent et oppressant (d'où sa présentation dans la catégorie Peur) sans recourir pour autant au gore, **The Kiss** révèle un secret de famille des plus abominables, un héritage infernal. Effets spéciaux et créature sont de Chris Walas (La Mouche).

The Stick** de Darrell Roodt amène le fantastique là où on n'a guère l'habi tude de le trouver, en pleine brousse africaine. Les « héros» (en fait des mercenaires sans moralité) ont pour ordre de raser un village, de ne pas faire de survivants. Ils tuent tous les habitants (femmes et enfants y compris), incendient les huttes. Débute alors l'horreur Des cauchemars les assaillent, apparitions de guerriers noirs peinturlurés de blanc... Un à un, les soldats meurent. Un seul survivant, un fou, raconte l'histoire du « platoon» dans un hôpital militaire. Réalisé par des inconnus avec des inconnus, **The Stick** a le mérite d'explorer un domaine peu fréquenté. Est-ce son seul mérite ?

Phantasm II** de Don Coscarelli parcourt les cimetières des Etats-Unis à la recherche d'un croque-mort geant trafiquant les cadavres sous terre. Une séquelle réussie, sans l'originalité du premier évidemment, mais avec des moments très réussis. Impeccablement filmé, ménagant un climat prenant, **Phantasm II** offre surtout des séquences à effets spéciaux étourdissantes. L'assaut de trois sphères volantes foreuses de têtes et coupeuses d'oreilles, la découverte d'une jolie fille qu'un démon perfore de l'intérieur et un bondissant duel à la tronçonneuse sont les moments forts de ce spectacle de bonne qualité.

Paperhouse** de Bernard Rose visite l'univers des rêves d'une petite fille. Ne cherchez pas du côté de chez Freddy Krueger, bien qu'ici les rêves aussi appartiennent au monde des réalités. L'héroïne tente d'arracher à la Mort un gosse enfermé dans une maison de papier au milieu de nulle part. Troi sième long métrage (mais premier pour le grand écran) de Bernard Rose (réalisateur de plusieurs clips dont le fameux **Relax** de Frankie Goes to Hollywood), **Paperhouse** crée un monde onirique assez orginal, biscornu, à la Cagliari et coloré comme un giallo à la Argento. La psychanalyse se taille une part importante de **Paperhouse**. Ici enfance ne signifie pas vraiment infantilisme et le scénario tiré d'un classique de la littéra ture enfantine énonce des choses généralement peu populaires chez les parents.



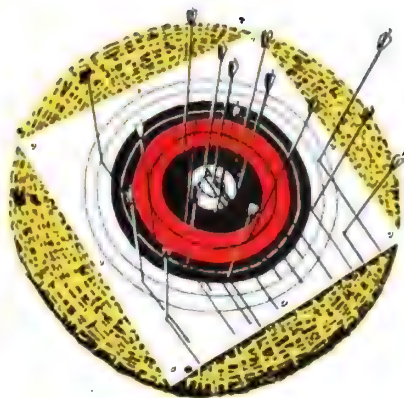
THE STICK

They Live** confirme, si besoin en était, que John Carpenter est un metteur en scène important. Satire politique, aveuglement de la consommation de masse, puissance des média, destruction de l'environnement et capitalisme sauvage.. Tels sont les thèmes abordés par **They Live**, histoire d'extraterrestres hideux visant à coloniser la terre grâce à des messages subliminaux diffusés à la TV. Mais deux copains découvrent le pot aux roses ; grâce à des lunettes particulières braquées sur les Aliens, ils repèrent ces envahisseurs et les liquident. Après l'entêtant **Prince des Ténèbres**, John Carpenter revient à un cinéma d'action. C'est du début à la fin passionnant, intelligent, orchestré par un surdoué.

Marc TOULLEC



HIGH SPIRITS



TIR GROUPE



UNE POIGNEE DE CENDRE

UNE POIGNEE DE CENDRE

Charles Sturridge, qui avait réussi l'exploit de faire le sketch le plus ennuyeux de **Aria** (très dur, ça), revient aujourd'hui avec un long métrage. Et, histoire d'être original, il signe avec **Une Poignée de Cendre** du sous-James Ivory (**Chambre avec Vue**). Ça chichite à mort dans tous les coins, ça met le paquet sur la reconstitution d'époque, les maquillages et la lumière et, au bout du compte, ça gonfle un maximum.

V.G.

G.B. 1988. Réal.: Charles Sturridge. Avec James Wilby, Kristin Scott Thomas, Rupert Graves. Dist.: Capital Cinema. Durée: 2 h. Sorti à Paris le 16 novembre 1988.

MANGECLOUS

Gorgé de lyrisme ironique et d'emphase malicieuse, le verbe d'Albert Cohen pert tout son suc à l'écran. Déclamée de façon théâtrale par des comédiens à la bonne humeur totalement artificielle, la saga des cinq valeureux, braves Juifs à la recherche d'un faux trésor, se réduit à une pantalonnade folklorique proprement saoûlante. Seule la musique de Philippe Sarde, allègre, joviale, échappe au naufrage.

B.A.

France. 1988. Réal.: Moshe Mizrahi. Avec Pierre Richard, Bernard Blier, Jacques Villeret... Dist.: AAA. Durée: 1 h 55. Sorti à Paris le 7 décembre 1988.

TROIS PLACES POUR LE 26

A un tel niveau de narcissisme et de sénilité, c'en est presque fascinant. Réalisé à l'usage exclusif d'Yves Montand, de sa famille et de ses amis, **Trois Places pour le 26** est un hommage chevrotant et un tantinet morbide au cinéma de papa (ou plutôt: de papet) en même temps qu'une comédie musciale dont les protagonistes semblent avoir les pieds rivés au sol.

B.A.

France. 1988. Réal.: Jacques Demy. Avec Yves Montand, Mathilda May, Patrick Fierry... Dist.: AAA. Durée: 1 h 45. Sorti à Paris le 24 novembre 1988.

TOSCANINI

Produit de synthèse sans goût ni odeur, ersatz de cinéma bouffi d' esthétisme et de préciosité, **Toscanini** ne parvient même pas à procurer le plaisir minimal qu'on attend de la biographie d'un chef d'orchestre : celui de l'oreille. Dans le rôle-titre, C. Thomas Howell vrille la caméra de son regard de premier communiant, se croit obligé de trembler comme un épileptique pour traduire son inspiration («je la sens la musique, oh que je la sens») et donne une furieuse envie de retrouver Tom Hulce, le sublime Amadeus de Milos Forman, dirigeant ses opéras dans l'euphorie la plus totale.

B.A.

France.1988. Réal.: Franco Zeffirelli. Avec C. Thomas Howell, Sophie Ward, Liz Taylor... Dist.: UGC. Durée : 1H 45. Sorti à Paris le 30 novembre 1988

ITINERAIRE D'UN ENFANT GATE

On partait pour rire de sa dernière pâtisserie maison (fabrication secrète comme souvent chez Lelouch) et on est revenu un peu bêta, un peu ennuyé aussi que Lelouch nous ait eus, à l'usure. Oui, trois fois oui, **Itinéraire d'un Enfant Gâté** est ce qui est arrivé de mieux au cinéma français depuis... depuis longtemps. Epris d'une totale liberté, Lelouch réapprend à filmer et quand sa caméra ne fait pas des merveilles, ce sont les comédiens ou la musique qui assurent, solidairement, la continuité d'un film formi-da-ble.

V.G.

France. 1988. Réal.: Claude Lelouch. Avec Jean-Paul Belmondo, Richard Anconina, Marie-Sophie L... Durée: 2 h 05. Sorti à Paris le 30 novembre 1988.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

L'histoire du chevalier Bayard racontée par Gérard Jugnot réserve quelques surprises. La meilleure: une violence assez impressionnante accompagnée d'effets goresques qui sont autant de questions sur les intentions réelles du réalisateur. En tout cas, Jugnot marche sur les traces de **Sacré Graal** et de **La Chair et le Sang** et hésite trop longtemps à choisir sa voie. Dommage.

V.G.

France. 1988. Réal.: Gérard Jugnot. Avec Rémi Martin, Ann-Gisel Glass, Gérard Darmon... Dist.: AMLF. Durée: 1 h 34. Sorti à Paris le 14 décembre 1988.

1er FESTIVAL DE L'IMAGINAIRE

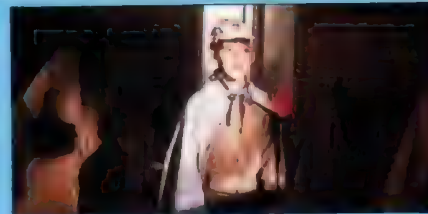


SONS OF STEEL



LADY IN WHITE

Y 'avait de l'ambiance du 18 au 26 novembre 88 à Clermont-Ferrand. Et c'est parce qu'il s'y déroulait le premier Festival International de l'Imaginaire. 47 films de long métrage étaient présentés. A divers titres le rattrapage pour certains (**Prison** décrocha la timbale), la simple hors-compétition pour d'autres (**Le Retour du Captain Invincible**, le beau **Dreamchild**, **D'origine Inconnue**, le controversé **Epidemic**) et quelques classiques du cru (**Chaque soir à 9 Heures** du père Clayton) La compétition a vu **Lady in White** rafler tous les prix : Grand Prix, Prix du public, Prix d'interprétation masculine... Comblé, Frank La Loggia partit pour les States les bras chargés et la larme à l'oeil. Rien pour les Australiens du décoiffant **Sons of Steel**. Gary Keady (réalisateur) et James Michael Vernon (producteur), sinon un accueil très favorable de la part des clermontois Hard-rock mélodieux + science-fiction + délire + pacifisme = **Sons of Steel.** La compétition englobait aussi **Track 29** de Nick Roeg, **Les Vampires à la Havane** (bon dessin-animé sur le commerce de lunettes de soleil pour créature de la nuit), **Love Potion** (prix d'interprétation pour la jolie Nancy Paul), **The Unholy** (son cure de choc, son monstre à roulettes), **La Chouette Aveugle** de Raoul Ruiz, **Le Démon d'Halloween/Pumpkinhead** du bon Stan Winston, la très énergique légende laponne du **Passeur** de Nils Gaup . Le prix **Mad Movies**, décerné par Jipépé, MT et BA, est allé au remarquable **Ga, Ga/Gloire aux Héros** de Piotr Szulkin, film d'anticipation polonais pour le moins étonnant sur la conquête du bonheur Clermont 88, le premier du nom, et une programmation signée **Mad Movies.**



M.V.

COURRIER DES LECTEURS

Jérome MONNIN (Paris)

Quand est né *Impact*, je me suis dit: très bonne idée, ça va combler un vide entre *Mad Movies* (très ciblé et il faut qu'il le demeure) et les autres journaux de cinéma. On s'attend à trouver des renseignements sur des films dont personne ne parle. Le constat, actuellement, est que cette composante existe mais qu'elle ne suffit pas à remplir *Impact*. Le reste est traité ailleurs, dans *Mad Movies*, ou des revues classiques. Je pense que vous êtes conscients du problème mais que vous tombez à un moment où la production de séries B est (provisoirement) à bout de souffle. Cela donne un mazagine patchwork, d'autant plus que votre politique semble d'étendre encore le domaine couvert. Je suis surtout pour restreindre *Impact* à son objectif initial: les films d'action, les polars à la limite du fantastique, les petits budgets plutôt que les grosses productions. Développez les rubriques vidéo et télé (surtout les films inédits en salles), *Tir Groupé* n'a pas sa place dans *Impact*... Pourquoi pas une rubrique sur des séries B d'il y a dix ou vingt ans ? Le porno, c'est trop peu ou pas assez. Vous pourriez plutôt faire une place au porno bis, ce serait cohérent avec la vocation d'*Impact* (SM, zoophilie...) et plus intéressant de que de commenter des cassettes dont on connait déjà le contenu...

Du sexe "bis" dans Impact *? Vu la moyenne d'âge du lectorat, cela risque fort de choquer. A juste titre. Il y a des établissements spécialisés pour ça. Veuillez consulter le botin de* Paris by Night *et les "maisons" de la Rue saint Denis. De plus, ces cassettes exploitées par des éditeurs qui connaissant parfois des problèmes avec la Brigade Mondaine ne sont guère plus intéressantes que les bandes pour hétéros classiques. Une fois admis l'environnement et les accessoires, rien de plus routinier. Quant au bis, on dit ok. On cherche, on fouille, on fouine et on y arrivera.*


RAMBO III

Alain CLISSON (Rouen)

Là vous frappez fort, deux fois **Rambo III** en couverture à la suite ! *Libé*, *Télérama* et cie vont grincer des dents. Et pourtant... Ce Rambo, symbole certes de l'Amérique profonde, est au départ un looser, un mal-aimé (comme tous les vétérans du Vietnam), puis un héros (à prendre au second degré bien sûr). Il lit Bouddha, pratique le zen (entre deux conflits), ce qui en fait un personnage plein de paradoxes, un symbole bien plus intéressant à décortiquer que Superman. Qu'on soit pour ou contre, il fait en tout cas couler beaucoup d'encre. Reaganien ? Et alors ! Je parlais cet été avec un ami parlementaire (socialiste). Il me disait : "Reagan parti laissera finalement une trace positive". L'Amérique est surprenante; à chaque fois que les Yankees mirent fin à une guerre c'était un président républicain qui se trouvait à la tête de l'état. Chaque fois qu'ils sont rentrés en guerre, c' était avec un président démocrate. Encore un paradoxe, non ? Ne crachons pas sur Rambo !

Lu et approuvé. On finira par faire signer des pétitions en faveur de Stallone et de ses exploits guerriers. A moins d'une quête publi que pour financer **Rambo IV**...

Jean-Pierre D... (Lyon)

Vous avez osé ! Non contents de nous présenter un reportage de 16 pages sur **Rambo III** dans le numéro 16 d'*Impact*, avec en prime une
couv' reprenant l'affiche du film, voilà que vous nous refaites le coup avec le numéro suivant. Une nouvelle couv' et un nouveau reportage. Vous ne pensez pas que vous exagérez ? Le pire, c'est que vous savez que vous risquez de déplaire à beaucoup de vos lecteurs, cela me désole d'autant plus que le contenu de la revue est intéressant et diversifié. Mais cette couv' du 17, je l'ai mal digérée. Ce n'est plus "*Mad Movies* présente *Impact*" mais "*Impact* présente Stallone". Espérons qu'il n'y aura pas de **Rambo IV**. Seul bon point dans l'affaire: le poster double (quand même). En ce qui concerne le reste: gardez la rubrique x, la présentation des polars sur fond noir, des portraits de vamps comme Traci Lords et surtout soyez toujours aussi éclectiques (aventures, fantastique, érotisme, polars...). Mais évitez de radoter (**RamboII** dans les numéros 14, 16 et 17, rien que ça).

Deux reportages, deux couv' sur stallone et **Rambo III** *nous ont paru justifiés dans la mesure où nous évitions de répéter ce qui a été dit dans le dossier précédent. Même topo pour les photos qui sont toutes différentes, ce qui n'est pas une mince affaire. Evidemment, on ne peut plaire à tout le monde, surtout aux allergiques à Stallone. Problème pour ceux-ci : les films à créer l'événement dans ce domaine (qui est celui d'*Impact*) sont rares et tournent autour de quelques têtes (Harrison Ford, Timothy Dalton maintenant, Mel Gibson et Arnold). Vous préféreriez un autre mais les risques sont importants. Heureusement pour les détracteurs de Rambo, la revue contient autre chose. Quant à* **Rambo IV** *on ne lui dit pas non. Les allergiques ont deux ans de répit au moins.*



LES CARTONS

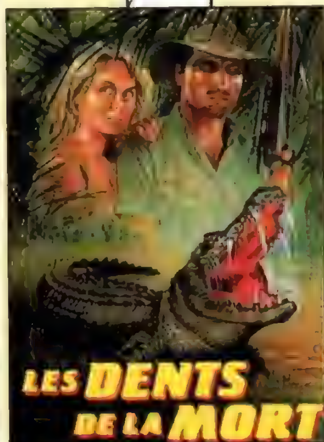
FAIR GAME





On peut émettre quelques réserves sur le scénario de **Fair Game**, mais celui-ci ne demande qu'à être simple: une femme contre trois hommes à la lisière du désert australien. C'est tout et c'est d'une efficacité souvent étourdissante. A bord d'un véhicule nommé «La Bête», les agresseurs assiègent leur malheureuse victime, la poursuivent, la torturent. Cependant, la femme finit par prendre le dessus. Elle élimine méthodiquement le trio macho. Utilisant parfaitement le scope (mais qu'en restera-t-il en vidéo?), **Fair Game** n'y va pas par quatre chemins: les méchants sont sales, libidineux, sadiques et défoncent tout sur leur passage, et l'héroïne, gentiment déshabillée au début, est belle, blonde. Prenant des trucs à droite et à gauche (**Mad Max 2, Razorback**, quelques survivals dérivés de **Délivrance**), Mario Andreacchio distille une action rondement menée qui se clôtures sur un dénouement d'une sauvagerie rare.

(1986) Australie. Réal.: Mario Andreacchio. Int.: Casandra Delaney, Peter Ford, David Sandford, Garry Who. Dist.: CBS/ Fox-Echo.



LES DENTS DE LA MORT

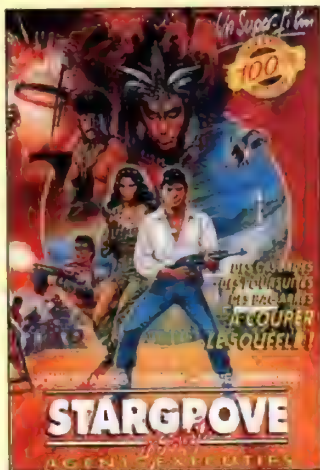
La référence que fait le titre au film de Spielberg **Les Dents de la Mer** est habile mais quand même inexacte, car ce film australien ne s'y réfère guère que par la scène de la plage avec les gosses qui s'y baignent. En raison de crues inhabituelles, un crocodile géant quitte son repaire et sème la terreur dans les environs. Mais pour les aborigènes, il s'agit de «Numunwari», un dieu vénéré qu'ils doivent défendre contre les chasseurs blancs qui n'y voient que la possibilité de faire un carton record. Entre les deux, un zoologiste tente de soustraire l'animal à la vindicte des dingues de la gâchette tout en le mettant hors d'état de nuire.
En dépit de son appartenance à la série des «grosses bébêtes qui attaquent», ce **Dents de la Mort** tire son épingle du jeu car il est entouré d'une aura légendaire et mythique absente de la plupart des films du genre. La réalisation excellente arrive réellement à donner le frisson lors des chasses nocturnes dans les marécages, et le crocodile est d'autant plus effrayant que ses apparitions sont savamment dosées et rapidement exécutées. Les personnages ont de la consistance et ne se réduisent pas à de pauvres victimes en sursis; de plus en plus ancré dans ses racines, le cinéma du peuple australien parvient à concilier son passé et son avenir avec originalité et en demeurant attractif pour le plus grand nombre.

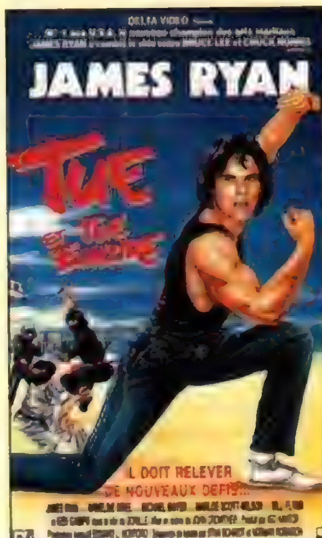
Dark Age *(1987) Australie. Réal.: Arch Nicholson. Scén.: Sonia Borg. Int.: John Jarratt, Nikki Coghill, Max Phipps, Gulpilil, Ray Meagher. Dist.: Nelson Ent./ Warner H.V.*

STARGROVE

Déception que ce petit film qui avait pourtant tout pour devenir un film-culte. L'histoire est délirante à souhait, le rythme rapide, les acteurs semblent s'amuser (notamment G. Simmons, méconnaissable en grande folle mais qui souffre de la comparaison avec Tim Curry dans **Rocky Horror**) mais l'ensemble n'est pas assez maîtrisé et part dans toutes les directions. Franchement parodique par moments, le film connaît des faiblesses inexcusables, comme la scène de séduction de Vanity qui accumule en longueur tous les poncifs des pubs pour le savon sans y apporter le moindre regard ironique ou complice.

Never too young too die *(1986) USA. Réal.: Gil Bettman. Int.: Vanity, George Lazenby, Robert Englund, Gene Simmons. Dist.: Nelson Ent./Warner H.V.*





U.S. WARRIOR

D'origine philippine, ce film de guerre médiocre voit un officier américain revenir au Vietnam pour donner un coup de main à ses ex-ennemis pour faire disparaître un ancien camarade de combat qui a rejoint la résistance (il avait déjà tenté de le faire auparavant sans succès). Vu le nombre d'as des arts martiaux qui friment dans les films post-Vietnam, on peut s'étonner que les Américains n'aient pas gagné cette guerre qui est une source inépuisable pour les cinéastes les moins imaginatifs.

The Forgotten Warrior *(1985) Philippines. Réal.: Nick Cacas & Charlie Ordonez. Prod.: Ronald Lee Marchini. Int.: Ron Marchini, Quin Frazier, Sam T. Lapuz.*

TUE ET TUE ENCORE

Un milliardaire dément enlève un savant qui a inventé une substance qui rend dociles ceux qui la prennent. Steve Chase est engagé par la fille du scientifique afin de le délivrer. C'est tout. Comment ose-t-on tourner encore des films pareils, sans imagination, mal foutus, mal joués... J. Ryan ne devrait pas connaître une carrière fulgurante avec un film aussi poussif que celui-ci.

Kill and Kill Against *(1987) USA. Réal.: Ivan Hall. Int.: James Ryan, Anneline Kriel, Michael Mayer, Bill Flynn. Dist.: Delta.*

A LA POURSUITE DE LORI

Ayant raté l'avion qui devait l'amener aux Caraïbes pour y passer des vacances idylliques avec sa petite amie, Dan Bartlett se lance à l'aventure afin de la retrouver. La course-poursuite est un des moteurs essentiels du cinéma d'action et cela fonctionne à plein ici à un rythme soutenu. Traversant révolutions et tempêtes avec une inconscience heureuse, Dan se forge une expérience sur le tas. Il rencontrera dans son odyssée de savoureux personnages et des situations inattendues qui font de **A la Poursuite de Lori** une œuvre délassante et amusante sans prétention; l'enthousiasme de John Cusack y étant pour beaucoup.

Hot Pursuit *(1987) USA. Réal.: Steve Lisberger. Int.: John Cusack, Robert Loggia, Wendy Gazelle, Jerry Stiller. Dist.: Vestron.*

WARZONE

La guerre du Liban au quotidien vue par un journaliste pour qui au départ il s'agit d'un reportage comme les autres, et qui va se retrouver impliqué dans le cœur du conflit. Le milieu des grands reporters est particulièrement bien observé, et parce qu'il a obtenu un scoop (l'interview d'un leader palestinien), Don Stevens (C. Walken) va être accusé de manipuler l'information. Rappelant des images que l'on voit habituellement aux journaux télévisés, **Warzone** est passionnant à suivre et est tout à fait réaliste dans sa description de la vie dans une zone de conflits. Christopher Walken est, une fois de plus, excellent.

Witness in the warzone *(1986) R.F.A. Réal.: Nathaniel Gutman. Int.: Christopher Walken, Hywel Bennett, Marita Marschall, Martin Umbach. Dist.: Vestron.*



BIG TROUBLE

Contraint à l'escroquerie à l'assurance pour permettre à ses trois fils d'aller étudier la musique à l'université de Yale, Leonard Hoffmann ne se doute pas qu'il a mis le doigt dans un engrenage tordu. Pour les beaux yeux de B. D'Angelo, il accepte de faire disparaître son époux malade lors d'un voyage en train. Mais surprise assurée lorsqu'il retrouve le mari (déguisé) en pleine forme quelque temps plus tard... Marchant sur les traces glorieuses des comédies américaines des années quarante, **Big Trouble** est un film très drôle servi sur un plateau par un groupe de comédiens au meilleur de leur forme qui s'amusent à nous faire rire. Cassavetes y révèle un sens très sûr du burlesque et se laisse aller à des débordements comiques réjouissants.

Big Trouble *(1987) USA. Réal.: John Cassavetes. Int.: Peter Falk, Alan Arkin, Beverly D'Angelo, Charles Durning, Robert Stack. Mus.: Bill Conti. Dist.: G.C.R.*

FLASHPOINT

Sur le point d'être remplacés par un système de surveillance électronique, les gardes frontières Logan et Ernie traînent leur blues jusqu'à ce qu'ils découvrent en plein désert une jeep accidentée. A l'intérieur, un squelette et une fortune en billets de banque. Ils décident de s'occuper de l'affaire mais se heurtent rapidement à un ennemi qui semble tout puissant et vient de l'intérieur. Film de série, **Flashpoint** est très mystérieux dans son déroulement et la surprenante explication finale a le gros défaut de ne pas avoir été préparée, ce qui fait qu'elle tombe un peu comme un cheveu sur la soupe. Le propos du film est plus ambitieux que ne le laisse présager le déroulement de l'action; plus de rigueur et un véritable metteur en scène n'auraient pas été de trop.

Flashpoint *(1984). Réal.: William Tannen. Int.: Kris Kristofferson, Rip Torn, Treat Williams, Tess Harper. Mus.: Tangerine Dream. Dist.: American Video.*





U.S. Warriors

OMEGA SYNDROME

Opérant sous le nom d'Omega à Los Angeles, un groupuscule néo-nazi tente d'instaurer sa loi. Lors d'un hold-up, ils kidnappent Jessie, la fille d'un vétéran du Vietnam qui, devant l'impuissance de la police, fait appel à un ami, ancien inspecteur des forces spéciales, pour infiltrer les groupes d'extrême droite et délivrer sa fille. Si l'histoire ressemble au film **Commando** avec Schwarzenegger, elle n'en a malheureusement pas le punch et la dérision, ce qui ramène le film à une œuvre de série regardable. Le doublage est un des plus exécrables qu'il nous ait été donné d'entendre depuis un moment.

Omega Syndrome *(1986) USA. Réal.: Joseph Manduke. Int.: Ken Wahl, Doug McClure, George DiCenzo, Xamber Berkeley, Nicole Eggert. Dist.: Antares/Travelling.*

SILENT WITNESS

Un jeune couple est témoin du viol d'une jeune femme un soir dans un bar. Un des agresseurs étant le frère de l'homme, la loi du silence s'installe sournoisement dans la famille. Mais lorsque la victime se suicidera, Anna, la jeune femme qui a assisté au viol, se décidera à tout raconter, se désignant ainsi comme cible privilégiée au reste de la famille. La lâcheté quotidienne est le thème de ce film qui ne cède pas à la complaisance mais est victime du syndrome «Messieurs les jurés»: une grande partie du film se déroule au tribunal, et comme le cas a des côtés exemplaires, il en devient un peu trop théâtral et cela nuit à la crédibilité.

Silent Witness *(1985) USA. Réal.: Michaël Miller. Int.: John Savage, Valérie Bertinelli, Chris Nash, Melissa Leo. Dist.: Discovery Vidéo/Carrère.*

NINJA MADE IN USA... DELTA SQUAD

Un numéro d'**Impact** sans Ninja serait un peu comme un groupe sans gain ou un révolutionnaire sans culotte. Ces deux œuvrettes proposées par la firme Filmark sont en fait des produits bâtards: à la base, un film de Hong Kong le plus quelconque possible auquel on a ajouté quelques scènes tournées aux USA par un tâcheron et qui mettent en scène des Ninjas. On ne s'étonnera pas que le résultat soit pour le moins surprenant et frôle l'escroquerie, d'autant que les jaquettes ne sont guère explicites. Le premier film concerne vaguement un trafic de drogue dont le cerveau est un ancien du Vietnam sur les traces duquel la CIA lance un de ses anciens camarades de combat devenu Ninja (!). Même schéma pour le second qui traite de trafic d'armes et de règlement de comptes dans la mafia chinoise. Suprême mépris pour le spectateur, le dernier quart du film est présenté en V.O. sans sous-titres. Conscients de l'importance de notre mission nous continuerons de traquer les Ninjas, les vrais, les faux, les autres... au gré d'une enquête qui s'annonce encore pleine de surprises.

Ninja: American Warrior *(1981). Réal.: Tony Kong. Int.: Joff Houston, John Wilford, Peter Davis, Glen Carson. Dist.: M.P.M. Prod.*

Ninja Phantom Heroes *USA (1981). Réal.: Tony Kong & Bruce Lambert. Int.: Joff Houston, John Wilford, Christine Wells, Glen Carson. Dist.: M.P.M. Prod.*

Marcel BUREL



SHOCKING GAMES

(Colmax International)

C'est le truc assez bête: le journaliste responsable du courrier des lecteurs d'une revue de charme reçoit la lettre d'une correspondante qui lui décrit toutes les jolies choses qu'elle voit par la fenêtre de sa voisine d'en face. Et elle en est toute émoustillée, la friponne, on la comprend. Mais là où ça se complique, c'est lorsque le gars finit par réaliser, après plusieurs lettres, que sa correspondante habite exactement en face de chez lui. Il ne ferait qu'en rire si, un malheur n'arrivant jamais seul, ses gambadesques fariboles ne se déroulaient justement durant la journée, à l'heure où il se trouve à son boulot. Et puis voici que soudain sa femme a la mauvaise idée de trépasser... les ennuis vont commencer.
Un point de départ pas idiot du tout qui va nous emmener loin, puisque, pour une fois, le scénar tient complètement la route. Ça pourrait carrément remplacer le petit téléfilm du mercredi soir sans problème. Ah si, le seul problème c'est qu'au delà de l'intrigue policière, on y trouve aussi une telle floppée de belles filles que mon style s'embue rien qu'à y penser. De plus, elles ne paraissent pas vraiment farouches les gamines. Désolé pour la téloche, il faudra peut-être louer la cassette en attendant. De, et avec John Leslie; du bon boulot de pro décidément.



TRACEY ADAMS EN FRANCE

Splendide hardeuse américaine, Tracey Adams s'est installée à Paris pour poursuivre une carrière déjà bien nourrie aux USA. Elle a signé avec Marc Dorcel pour quelques privautés dont la chronologie indique ses progrès dans la langue de Molière. Heureusement, ses films ne sont pas des cours de diction et la belle Tracey emploie sa langue à tout autre chose. Dans **Les Charmes secrets de Miss Todd** de Michel Barny, de très stricte au départ, Tracey, secrétaire d'un homme d'affaires, mettra de l'ambiance dans une jolie demeure. Tracey se donne complètement, aux hommes, aux femmes. **La Femme en Noir** de l'ancien intello du X Michel Ricaud donne à la comédienne un emploi inhabituel. Celui d'une comédienne toute vêtue de lingerie noire. Quand elle apparaît, le héros du film l'identifie à sa mère et n'a de cesse que de produire un porno dont elle serait, avec lui, la vedette. Inutile de préciser que le bougre va y mettre du sien. Tant mieux pour lui comme pour nous. Ouf, la collaboration Marc Dorcel/Tracey Adams ne s'arrête pas à ces deux titres. Suggestion : une version X d' **Un Américain à Paris** !

LA STAR DU X

NIKKI RANDALL



Fever, que vous avez pu voir sur Canal + au début du mois de décembre, résulte d'une expérience nouvelle : le mixage amateurisme/professionnalisme de l'interprétation. Faces à fesses, de jeunes gaillards ratissés sur la croisette cannoise et deux actrices expérimentées, importées des USA, Karen Summers (ex-épouse de François Papillon, hardeur français exilé aux States) et Nikki Randall. Ultra-plate mais ultra-jolie, Nikki Randall n'en est pas à son premier coup : elle promène déjà derrière elle une douzaine de X américains, paraît-il assez corsés. **Fever** est néanmoins une première, l'internationalisation de ses talents. Mais alors qu'on l'attend à Los Angeles, de retour de France, Nikki disparaît du côté de Marseille. Plus aucune trace d'elle durant un an. Les uns l'imaginent victime de la traite des blanches, les autres, plus modérés, songent à une fugue amoureuse. L'heureux bénéficiaire du coup de foudre serait Pascal Hamelin-Delannoy, un jeune producteur. L'équipe d'**Impact**, soupçonneuse, pencherait plutôt pour un canular orchestré de poignet de veuve et destiné à rehausser les charmes de la belle par un émincé de mystère. Quoi qu'il en soit, Nikki est revenue et tourne vidéo sur vidéo pour rattraper le retard. Nous saurons bientôt si le coup de pub a porté ses fruits.

GOLD FOR EVER

(Marc Dorcel)

Grand spécialiste du porno à domicile, Marc Dorcel vient de décider de rééditer quelques joyaux de la collection Gold, du X de luxe avec des nanas qui carburent à l'énergie sexuelle. **American Desire** du pionnier suédois Lasse Braun transforme une femme au foyer (la gloutonne et renommée Veronica Hart) en une furie avide de ... Vous devinez. Bandant. Le bien nommé **Big Sex** de Svet Lana comblera les plus exigeants. Il se déroule dans un luxe «spécial», lieu fertile en orgie. Les clients demandent beaucoup et la distribution (Lisa de Leeuw, Candy Summers, Nicki Phillips) leur en donne pour leurs bourses. Les amateurs de gros nénés seront au comble de l'érection. L'exploratrice du sexe Desirée Cousteau (sans parenté avec le Commandant de la Calypso) secondée par Serena rencontre quelques problèmes dans **The Ecstasy Girls** de Harold Lime : leur père héritier leur lègue sa fortune si elles se plient à une vie vertueuse. Vraiment incompatible avec un X digne de ce nom mais, heureusement, elles transgressent le testament. Dans des draps de satin bien souvent. L'héroïne de **Beauty** de Warren Evans se retrouve victime de la passion de son père pour le jeu. Ses soeurs, pour amasser quelques dollars en faveur de papa organisent, de chaudes séances de jambes en l'air dans des lieux insolites. Encore une histoire de famille pour **Desires within Young Girls** de Harold Lime, dans lequel une mère (Georgina Spelvin!) ambitionne pour ses deux filles des amours nombreuses et diversement pratiquées. Vraiment touchant. Par contre, **Baby Face N°1** de Alex de Renzy suit les performances d'un bonhomme doté d'un membre particulièrement impressionnant. Et devinez de qui il le met au service... Gold, des pornos bien torchés, bien fornicateurs... A ranger entre le petit Larousse et l'encyclopédie Atlas.

SEX DRIVE

(Colmax International)

L'action se déroule joyeusement dans une station-service-restau et le récit tourne autour des problèmes de couple des serveuses et des pompistes, avec en diversion les déboires du Sheriff que sa femme trompe odieusement avec tout le pays. Encore une fois la VF frappe très fort en en rajoutant des tonnes dans les propos vulgaires et dans la caricature facile. Les mecs sont hyper macho et les nanas des salopes en puissance que la bonne vieille gaudriole réunit au hasard des scènes, en enfilades. Bon, y'a bien quelques longueurs, mais finalement ces demoiselles ont l'air de s'en accomoder et tout le monde est content. Si vous appréciez le hard mâtiné d'ouvriérisme bien primaire (scènes dans le camion d'un routier, dans les cuisines du snack local) et l'authenticité de la campagne américaine, le film pas snob, quoi, **Sex Drive** est le trip qu'il vous faut. Ah, l'humour aussi est bien raide, faites attention.

Sheila TRIQUE


JEAN CLAUDE VAN DAMME
SHO KOSUGI
NI ARMÉE,
NI GLOIRE,
JUSTE UN COMBAT
COUP POUR COUP...
BLACK EAGLE
L'ARME ABSOLUE
ROTECON B.V./MAGUS PRODUCTION PRESENTENT "BLACK EAGLE, L'ARME ABSOLUE"
UN FILM DE ERIC KARSON AVEC JEAN CLAUDE VAN DAMME . SHO KOSUGI
VLADIMIR SKOMAROVSKY . DORAN CLARK . BRUCE FRENCH . WILLIAM H. BASSETT
JAN TRISKA . KANE ET SHANE KOSUGI . EFFETS SPÉCIAUX EDDIE SURKIN
ET JOSH HAKIEN . DIRECTEUR PHOTOGRAPHIE GEORGE KOBLASKA
PRODUCTEURS ASSOCIÉES ASH R. SHAH ET JONATHAN·LURIE . ÉDITÉ PAR MICHAEL KELLY
MUSIQUE TERRY PLUMERI . SCÉNARIO A.E. PETERS ET MICHAEL GONZALES
PRODUCTEUR EXÉCUTIF SUNIL R. SHAH . PRODUIT PAR SHIMON ARAMA
METROPOLITAN FILMEXPORT

un film de CHING SIU TUNG

Histoires de fantômes Chinois

A CHINESE GHOST STORY

